

# LES VINGT PREMIÈRES ANNÉES

DE LA

# MISSION ROMANDE

A.T. N.T

Mr CREUX

Mr P. BERTHOUD

LES DEUX PREMIERS MISSIONNAIRES AU MOMENT DE LEUR DÉPART

# LES NÈGRES GOUAMBA

OU

# LES VINGT PREMIÈRES ANNÉES

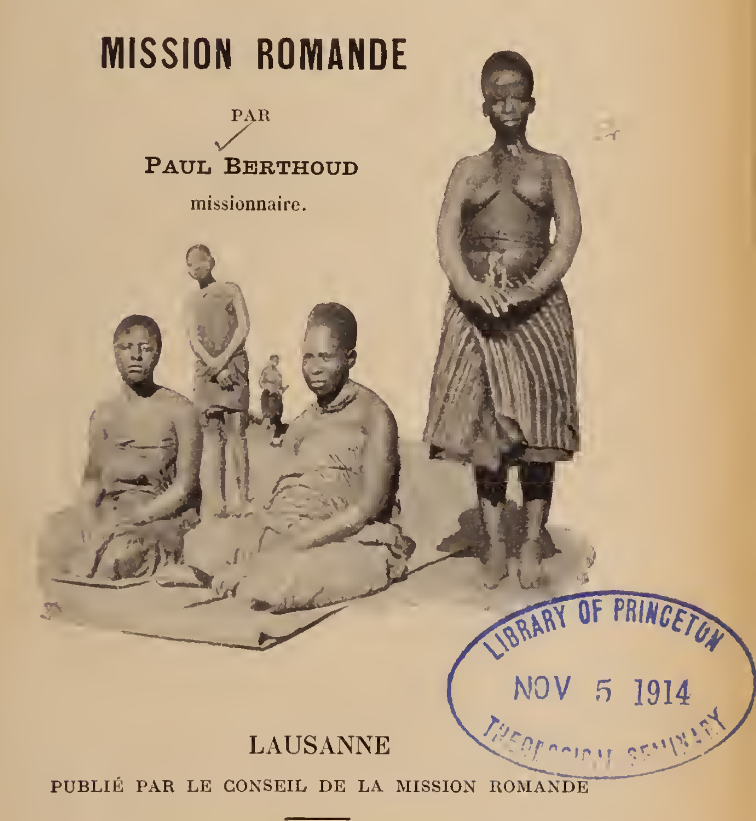
DE LA

# MISSION ROMANDE

PAR

PAUL BERTHOUD

missionnaire.





LAUSANNE

PUBLIÉ PAR LE CONSEIL DE LA MISSION ROMANDE

*En vente chez Georges Bridel et Cie éditeurs.*

# AVANT-PROPOS

Ce travail, écrit à la demande du Conseil de la Mission romande, donne un rapide aperçu de l'histoire de l'œuvre. Le lecteur qui désirerait des renseignements plus détaillés devra consulter la collection du *Bulletin missionnaire*, qui paraît régulièrement depuis 1872, chez Georges Bridel & Cie éditeurs à Lausanne.

P. B.

Le manuscrit ayant été terminé en 1895, avant le départ de M. Berthoud pour l'Afrique, le secrétaire de la Mission, qui en a surveillé l'impression, a dû mettre l'ouvrage à jour au moyen de notes au bas des pages.

A. G.

Décembre 1896.



## CHAPITRE PREMIER

### Eglise et Mission.

Au moment où le XIXe siècle va se clore, il est juste de relever les choses qu'il peut avoir à son actif, il en a tant à son passif!... Cette période a vu le zèle missionnaire se réveiller, ou du moins se développer à un degré réjouissant, dans les Eglises de la chrétienté.

Tout chrétien est appelé à servir de témoin à Jésus-Christ, et ce témoignage doit être porté partout, « jusqu'aux extrémités de la terre. » (Actes I, 8.) C'est en vue de ce travail d'évangélisation que le Seigneur a consacré l'association de ses fidèles par l'effusion du Saint-Esprit, et qu'il a ainsi créé l'Eglise. On chercherait en vain à celle-ci une autre raison d'être. Des langues de feu, tel fut le sceau divin qui marqua la fondation de l'Eglise, afin de symboliser le rôle que Dieu lui assignait. L'Eglise est la véritable armée du Roi de gloire; elle doit, par la prédication de la parole

de Dieu, conquérir le monde et y établir le royaume de Christ.

Au commencement des temps apostoliques, le travail de la propagation de l'Evangile n'était pas organisé. C'est sous l'élan irrésistible du Saint-Esprit que les cent-vingt disciples vont dans la rue et se mettent à évangéliser les foules. Mais pendant deux ans la ville de Jérusalem est seule à entendre leur prédication. Les apôtres avaient-ils peut-être oublié les derniers ordres de leur Maître? Ou bien étaient-ils retenus dans la grande cité par la pensée qu'elle contenait encore des milliers et des milliers d'âmes à convertir? Nous l'ignorons.

Ce que nous savons, c'est que la persécution survint, qui dispersa les fidèles et les poussa à évangéliser la « Samarie. » Philippe va de ville en ville prêchant la Parole. Ensuite l'apôtre Pierre lui-même voyage dans cette contrée et guérit beaucoup de malades au nom de Jésus. Mais il faut un miracle de l'Esprit pour vaincre ses préjugés et le forcer à commencer la mission chez les païens, chez « les Gentils, » où il l'inaugure en recevant Corneille dans l'Eglise.

D'autres disciples franchissent enfin les frontières des pays israëlites, et l'Evangile est annoncé dans les villes grecques (Actes XI, 19, 21). Bientôt les païens convertis se réunissent en congrégations chrétiennes. A l'ouïe de ces faits remarquables, l'Eglise de Jérusalem délègue un de ces principaux membres, Barnabas, qui reçoit pour instruction d'examiner avec soin ce mouvement. Voilà les premières traces d'une organisation de

la mission. L'œuvre grandissant, Barnabas s'adjoint Saul de Tarse ; et sous la direction de ces deux hommes, la *station* d'Antioche (pour employer le langage moderne) devient une Eglise vivante et prospère. Bien qu'indépendante, elle désire rester liée à celle de Jérusalem et demeurer sous la haute direction des apôtres ; aussi, quand les judaïsants veulent lui apporter des enseignements erronés, elle délègue à son tour à Jérusalem ses deux principaux pasteurs, ce qui donne naissance à l'assemblée délibérative de Actes XV.

Peu après, l'esprit missionnaire s'empare de l'Eglise d'Antioche, et nous la voyons mettre à part Barnabas et Saul pour un voyage de mission évangélique à travers les contrées païennes limitrophes. Voilà l'Eglise qui répond à son but et qui devient vraiment militante, conquérante.

Cette activité de la communauté n'empêche pas les chrétiens d'entreprendre des œuvres individuelles : les deux manières d'agir sont également légitimes.

Jusque dans le deuxième siècle, « l'Evangile se propage tantôt par les soins de nombreux fidèles qui vont prêcher Christ sans y être appelés officiellement, tantôt par des missionnaires que les Eglises ont spécialement envoyés à cet effet. Les premiers évêques des Gaules, Nicet, Pothin et Irénée, étaient venus d'Asie, d'où les Eglises, dit Blumhardt, les avaient probablement envoyés comme missionnaires. Nous lisons d'Irénée en particulier qu'il vint à Lyon envoyé par Polycarpe. Voilà pourquoi aussi le premier rapport que l'histoire ait conservé des travaux de ces évangélistes dans le midi des Gaules est adressé

à des Eglises de l'Asie-Mineure.... Les prédicateurs qui apportèrent l'Evangile dans les contrées du Jura furent à leur tour envoyés par ce même Irénée, évêque de Lyon.... Ainsi la partie du monde que nous habitons fut évangélisée par les élèves des disciples des apôtres, en sorte que notre Eglise doit rattacher son origine, non point à celle de Rome, mais bien à celles de l'Asie-Mineure, et spécialement à celles de Smyrne et d'Ephèse. Nous descendons en ligne directe de l'apôtre saint Jean. »

Cela s'écrivait dans le canton de Vaud en 1844[1]. On sait qu'à plusieurs reprises dans le courant de notre siècle, des chrétiens éminents de notre patrie vaudoise ont tenté d'allumer chez leurs compatriotes le zèle ardent dont ils étaient animés eux-mêmes en faveur de l'évangélisation des peuples sauvages. Le *Rapport*, d'où a été tirée la citation qu'on vient de lire, est, à cet égard, un document historique très instructif. On y trouve aussi l'affirmation suivante : « Toute Eglise a le devoir de travailler à l'avancement du règne de Dieu, jusqu'à ce que toutes les nations soient assujetties à Christ. » Et encore : « C'est là la sainte vocation que les Eglises ont reçue de Dieu. » Toutefois, ce rapport, malgré la discussion à laquelle il donna lieu, n'a pas laissé de traces apparentes dans la marche des événements. Mais l'esprit

[1] Tiré d'un *Rapport* présenté à la conférence générale des pasteurs et des ministres de l'Eglise nationale du canton de Vaud, dans sa séance du 7 mai 1844, à Lausanne, sur cette question : *Ne conviendrait-il pas que l'Eglise elle-même prît en main l'œuvre des missions évangéliques? Et dans le cas de l'affirmative, comment devrait-elle procéder à cette entreprise?*

qui lui avait donné naissance ne pouvait pas disparaître ; il trouva une retraite dans les âmes que préoccupaient sans cesse l'avancement du règne de Dieu et le retour glorieux de Christ.

Environ douze ans s'écoulèrent, et l'on vit toute une troupe de jeunes missionnaires partir du canton de Vaud pour se rendre en Afrique, où plusieurs ont maintenant terminé leur carrière, tandis que les autres sont encore en pleine activité.

De nouveau douze ans plus tard, une recrudescence du zèle pour la mission lointaine se produisit dans le sein de l'*Eglise libre* du canton de Vaud, où Dieu suscita deux hommes qu'il préparait depuis la naissance de cette Eglise.

Au mois de mai 1869, le Synode étant assemblé à Lausanne en session ordinaire, une lettre lui fut adressée par deux jeunes gens qui avaient atteint le terme de leurs études théologiques dans la Faculté même de l'Eglise. MM. Ernest Creux et Paul Berthoud exposaient dans cette lettre leur situation personnelle : membres de l'Eglise, enfants de l'Eglise au triple point de vue de la naissance, de la foi, et de la vocation, arrivés aujourd'hui à la fin de leur préparation, devant s'orienter et prendre une décision pour commencer leur carrière, ils demandaient à être employés par leur Eglise, afin de ne pas se séparer d'elle ; ils se déclaraient prêts à être envoyés par elle dans un champ quelconque de la mission lointaine ; « sous les tropiques comme sur les glaces du nord. » Persuadés que l'Eglise libre était appelée de Dieu à entreprendre une œuvre de ce genre, ils la sup-

pliaient de s'y mettre en les acceptant pour ses premiers missionnaires.

Une requête si sérieuse ne pouvait laisser le Synode indifférent : on le vit bien à l'émotion mêlée de joie et de crainte qui saisit l'assemblée. Un parti assez fort proposa la prise en considération immédiate de l'offre des deux jeunes gens. Il obtint la nomination d'une commission spéciale, qui fut chargée d'examiner question et de présenter son rapport à une prochaine session extraordinaire du Synode, convoquée à cet effet.

Celui-ci institua une *Commission des missions* permanente, dont il convient de nommer plusieurs membres savoir : MM. E. Renevier, professeur; C.-O. Viguet, professeur ; J. Favre, pasteur; G. Bridel, éditeur, qui acceptèrent avec joie leur mandat. Deux d'entre eux n'ont pas cessé de s'occuper avec le plus grand soin de la direction de l'œuvre dès ses débuts; les deux autres y coopéraient avec zèle depuis bien des années, quand la mort est venue les enlever.



## CHAPITRE II

### Longue attente.

L'ardeur juvénile des deux futurs missionnaires allait subir une épreuve qu'ils eussent été loin de prévoir, mais devant laquelle ils n'auraient pas reculé, s'ils l'avaient connue d'avance, tant leur désir était vif d'être au service de leur Eglise et de pouvoir s'appuyer sur elle.

Un certain mouvement s'était produit dans les Eglises à l'ouïe de leur demande. Les partisans de la prudence, comprenant combien la poussée était forte, déployèrent la plus grande activité pour empêcher l'Eglise d'entrer dans cette voie, qu'ils estimaient devoir lui être funeste. Plusieurs brochures furent lancées dans le public à cet effet. On vit même le comte Agénor de Gasparin entrer en lice et publier un travail fort bien fait, dans lequel l'éminent auteur cherchait à établir que la tâche de l'Eglise libre était, — non d'aller au loin fonder une mission chez les nègres de l'Afrique australe, — mais

simplement d'évangéliser la catholique Espagne, qui semblait ouvrir ses portes à la liberté. C'est M. A. de Gasparin qui, en combattant le projet de mission, consacra le nom de *Mission vaudoise*, que cette œuvre a porté pendant huit ans.

Ce déploiement de forces ne fut pas sans résultat. Le projet de mission subit un échec en 1870, et les deux candidats missionnaires en furent profondément affectés. Mais on y reconnut bientôt la main paternelle de la Providence, lorsqu'on vit survenir le bouleversement de l'Europe occidentale dans la guerre franco-allemande.

Cet événement politique était assez terrible pour absorber longtemps l'attention de tous les esprits. Toutefois le projet de mission devait reparaître à son heure, car Dieu veillait sur lui, et même, symptôme encourageant, des membres des Eglises avaient déjà envoyé plusieurs milliers de francs de dons avec cette désignation caractéristique : « pour la Mission vaudoise, » en réponse peut-être, à la brochure dont il vient d'être question. L'écho de la vive discussion à laquelle ce projet avait donné lieu, était parvenu par delà les mers, aux oreilles des missionnaires suisses qui travaillaient au Lessouto. Ceux-ci, au fort de la mêlée, venaient de voir leur petite phalange décimée par plusieurs décès ; ils soupiraient sur leur petit nombre et appelaient de tous leurs vœux des renforts. Ils poussèrent un cri d'alarme en écrivant à leurs amis de Lausanne : « Quoi ! disaient-ils, ici nous sommes accablés de besogne, la moisson est grande, les ouvriers peu nombreux, et

vous, là-bas, vous passez beaucoup de temps à discuter, vous retenez deux jeunes missionnaires qui ne demandent qu'à partir ! n'est-ce pas folie ? Hâtez-vous de nous les envoyer, les affaires s'arrangeront ensuite ! »

L'appel était vibrant. Il fut entendu.

Un concordat fut conclu entre l'Eglise évangélique libre du canton de Vaud et la Société des missions évangéliques de Paris. Les deux amis, Creux et Berthoud, purent partir en 1872 pour le Lessouto, l'un au commencement de l'année, l'autre à la fin. Soutenus entièrement par leur Eglise, avec laquelle ils entretenaient des relations directes et intimes, ils travaillèrent jusqu'au commencement de 1875 au service et sous la direction de la Mission de Paris.

Depuis quelques années cependant, plusieurs missionnaires du Lessouto étaient animés d'un vif désir d'étendre ce champ de travail, et en particulier, de trouver plus au nord une peuplade païenne, à l'évangélisation de laquelle ils voulaient intéresser les Eglises des Bassoutos. L'affaire fut discutée par la conférence des missionnaires, et ce fut l'origine d'un mouvement qui donna naissance à plusieurs expéditions successives d'exploration missionnaire. On connaît les voyages de MM. Mabille, Berthoud, Dieterlen, Coillard, entrepris dans ce but, 1873-1879. C'est dans l'un d'eux que fut découverte la tribu des *Gouamba,* à l'angle N.-E. du Transvaal. Des missionnaires allemands étaient déjà établis dans la contrée ; mais ils évangélisaient une tribu toute différente, qui n'entretenait pas de rapports nationaux avec celle-là. Il y avait là un champ de mis-

sion tout à fait libre et nouveau : on pouvait y entrer sans difficulté et sans délai.

La question fut étudiée avec soin par la Conférence du Lessouto. Selon sa compétence, elle recommanda au Comité de Paris l'inauguration de cette nouvelle œuvre. Il faut absolument, lui écrivit-elle, qu'on l'entreprenne le plus tôt possible ; il faut qu'on y envoie des missionnaires ; et si le Comité ne peut pas les y envoyer, il faut qu'il s'entende avec l'Eglise libre du canton de Vaud, afin que, d'une façon ou d'une autre, cela se fasse sans retard : c'est un devoir vis-à-vis de Dieu. L'impression de la conférence était très vive sur ce point et donna à sa lettre un ton d'insistance fort pressant.

Grand fut l'embarras du comité de Paris, qui ne s'estimait pas en mesure d'entrer dans la voie proposée. Il ne lui restait qu'un parti à prendre : décharger ses propres épaules de l'obligation que la Conférence lui demandait de porter, et la rejeter à son tour sur les épaules et le cœur des Vaudois, comme du reste la Conférence l'avait éventuellement suggéré. Ainsi fut fait.



## CHAPITRE III

### La Mission vaudoise est fondée, Valdézia 1875.

Pendant que les deux jeunes missionnaires exerçaient leur activité au Lessouto, dans les postes que la Conférence leur avait assignés, on examinait à Lausanne les propositions venues de Paris. Aurait-on pu sans inconséquence les laisser tomber dans l'eau ? Depuis environ cinq ans la Commission des missions cherchait un champ de travail; maintenant le comité lui en offrait un dans de bonnes conditions : le devoir était tout tracé. La session annuelle ordinaire du Synode de l'Eglise libre allait se tenir sous peu à Yverdon. La Commission s'y présenta avec un rapport circonstancié, et cette fois, l'assemblée fut unanime à reconnaître que l'appel de Dieu s'était fait entendre par la voix des événements, et qu'il fallait obéir. Le 28 avril 1874, le Synode décida de fonder la mission nouvelle.

Un an plus tard, MM. Creux et Berthoud disaient adieu au Lessouto. Mais dans l'intervalle, le Comité

de Paris ayant trouvé que la Conférence était allée trop vite en besogne et que son personnel diminué serait insuffisant, avait écrit au canton de Vaud pour qu'on voulût bien prolonger le séjour de MM. Creux et Berthoud et leur activité dans la mission française. Cette demande leur fut aussitôt transmise par la Commission ; mais elle arriva trop tard : ils étaient partis, ils étaient déjà à moitié chemin des Spelonken.

Ils emmenaient avec eux des aides indigènes, évangélistes soutos que la mission française avait la bonté de leur prêter pour faciliter les débuts de l'œuvre. Cinq wagons, lourds chariots attelés chacun de dix à douze bœufs, transportaient les familles, leurs effets et leurs vivres ; les vaches et quelques chevaux suivaient. La saison des pluies venait à peine de finir, quand la caravane se mit en route, se dirigeant vers le nord. Le voyage fut des plus pénibles. Pendant les premiers jours, les wagons, très chargés, s'embourbaient fréquemment, les chemins étant partout détrempés. Plus tard, dans la seconde partie du voyage, les attelages fatigués furent décimés par les épizooties qui régnaient dans certaines localités qu'on avait dû traverser. Sur les hauts plateaux l'hiver régnait déjà. A l'aube, il fallait atteler au milieu du froid piquant et de la gelée blanche, parfois l'eau gelait même dans les wagons ; à midi, un soleil de 40° et plus dardait sur gens et bêtes qui se jetaient pantelants sous les taillis. Enfin, après des déboires sans nombre on atteignit le but du voyage, et, avec un soupir de soulagement, on détela pour la dernière fois ; c'était le 9 juillet 1875.

On campa sur une éminence. Les wagons furent rangés en carré, et entre eux les bâches étendues servirent de tentes pour abriter les familles.

Une chose qui avait souvent soutenu les voyageurs et qui allait sans cesse être pour eux une source de force, c'était la pensée de la patrie, c'était le sentiment que l'Eglise les avait pris sous ses soins directs. Au milieu de leur voyage, ils écrivaient à ce sujet : « Nous voici au soir ; tous nos gens sont couchés ; nos bêtes attachées ruminent ou soupirent. La soirée est fraîche et belle. Nous n'oublions pas qu'aujourd'hui c'est le premier dimanche du mois. A cette heure même (il doit être près de huit heures en Suisse) on s'occupe des missions dans la plupart de nos Eglises, et certainement on adresse à Dieu des prières en notre faveur, on sait que nous sommes en voyage. Chers amis, nous n'avons pas cessé de compter sur vous ! Que nous serions heureux de pouvoir nous retremper au milieu de vous, dans cette atmosphère de foi où l'on sent l'Esprit de Dieu !... »

Aussitôt arrivés, les deux missionnaires se mirent à la recherche d'un endroit convenable pour la station à établir, et se préoccupèrent des moyens de construire rapidement les cabanes nécessaires. On voyait, à moins d'un kilomètre du campement, les habitations du propriétaire du terrain, un Ecossais qui tenait boutique, échangeant les cotonnades et la verroterie aimées des nègres, contre l'ivoire et les peaux d'animaux sauvages, ou encore contre les pièces d'or, les beaux souverains anglais que les jeunes hommes avaient rap-

portés de leurs tournées dans les colonies du sud, et surtout des mines de diamants. Cet homme était un vieil usurier, et sa femme (métisse de Boër) ne lui cédait en rien. N'utilisant pas leur vaste domaine, qui comprenait environ un millier d'hectares, ils avaient accueilli avec plaisir la caravane des missionnaires, dans laquelle ils voyaient déjà, non sans raison, leurs meilleurs clients.

Autrefois, une vaste hutte de fabrication indigène leur avait servi de magasin : mais un incendie l'avait détruite avec les richesses qu'elle contenait. Pour prévenir le retour d'un pareil malheur, l'Ecossais avait fait construire à grands frais un petit bâtiment rectangulaire, en briques, avec un toit de tôle presque horizontal. On l'avait divisé en trois pièces, dont deux de dimensions minuscules. Sous les feux du soleil africain, cette maisonnette s'échauffait comme un four.

A côté d'elle, une hutte spacieuse, mais bien marquée de vétusté, servait à remiser les peaux et autres objets encombrants. Plus loin, la famille du marchand se logeait dans un groupe de trois huttes contiguës. Enfin, à peu de distance, deux ou trois petites cases de chétive apparence servaient d'abris aux domestiques, ou encore de cuisines.

L'Ecossais, qui avait acquis ce domaine pour une bagatelle en évinçant un débiteur en retard, ne demandait pas mieux que de le revendre aux nouveaux arrivants, moyennant un profit considérable. Il était justement sur le point d'évincer un autre malheureux débiteur, qui possédait une jolie propriété dans le voi-

sinage, et qui était tombé dans le déficit, en établissant une belle plantation de caféiers.

Quelques semaines plus tard, l'Ecossais avait déménagé, et les missionnaires s'installaient à sa place, la famille Creux dans le bâtiment de la boutique ; la famille Berthoud, dans les trois huttes attenantes ; l'ancienne remise des peaux d'animaux fut consacrée aux cultes et à l'école. Telle fut la première station de la mission nouvelle. On lui donna le nom de *Valdézia*, en mémoire de l'origine *vaudoise* de l'œuvre.

Les maisons étaient situées sur une terrasse naturelle, bordée à l'ouest par un petit ravin, où l'on allait puiser l'eau dans un ruisseau limpide. Au nord, à quelques pas devant les maisons, une prairie en pente rapide et buissonneuse descendait au Lébvoubyé, jolie rivière qui formait dans les rochers basaltiques de grands bassins tranquilles, que reliaient des cascades et des rapides. Ce cours d'eau, qui dirige ses méandres vers l'est et le nord-est jusqu'au fleuve Limpopo, reçoit parfois la visite de crocodiles venus de la plaine. Sur l'autre rive, les bords abrupts s'élevaient en coteaux jusqu'à six ou huit kilomètres vers le nord, où l'horizon était fermé par les montagnes de la chaîne appelée *Zoutpansberg*. En parallèle à celle-ci, on voyait au sud de Valdézia, à cinq ou six kilomètres, une chaîne de collines, coupées d'une multitude de petits ravins et ruisseaux. A cause de cette configuration du terrain, les Boërs avaient donné à cette riante contrée le nom de *Spelonken* (cavernes).

Situé au seuil des tropiques, à une altitude moyenne

de 700 mètres, et doué d'un climat relativement sain, quoique très chaud, le district des Spelonken possède un sol excellent, où la plupart des cultures peuvent réussir : celle du bananier, par exemple, y est très avantageuse. Au moment où la station de Valdézia fut fondée, il y avait déjà plusieurs fermes en exploitation, dont les propriétaires étaient des blancs de diverses nations, Boërs, Anglais, Allemands, Suédois, Portugais, Américains, Danois. Tous, ils avaient salué avec plaisir l'arrivée des missionnaires, heureux qu'ils étaient de voir se renforcer la petite colonie européenne, toujours plus ou moins menacée par les hordes des sauvages.

Le Zoutpansberg était habité en effet par les indigènes Venda, tribu jalouse de son indépendance, et voisine par la race de celle des Bassoutos. Le bas pays et les vallons, au contraire, étaient émaillés des villages des Gouamba (ou Thonga), de la famille des Cafres et Zoulous qui vivent sur les plages de l'océan Indien. Ces Gouamba formaient là une colonie d'environ 12 000 âmes, qui avaient successivement et par petits groupes, émigré de la mère-patrie pour échapper aux invasions des Zoulous et pour se réfugier sous la protection des blancs des Spelonken. En échange, ceux-ci faisaient d'eux leur boulevard pour tenir en respect les sauvages Venda.

A quelques lieues au nord-est, les missionnaires berlinois avaient établi peu auparavant deux stations au pied des montagnes et s'occupaient des habitants de celles-ci. Avec une entière charité, ils tendirent aux nouveaux venus la main d'association ; et dès lors la

meilleure entente a toujours régné entre les deux missions et entre leurs représentants. Il avait été convenu que, chacune ayant une tribu spéciale à évangéliser, on éviterait tout empiètement d'une œuvre sur le domaine de l'autre. La différence des deux langues était du reste une barrière naturelle difficile à franchir.



## CHAPITRE IV

### Premiers travaux.

Voyant enfin leurs vœux comblés, les deux missionnaires se mirent à l'œuvre avec joie et entrain. N'avaient-ils pas devant eux une grande et noble tâche, au sein d'un beau champ de travail ? N'étaient-ils pas maintenant les missionnaires de leur Eglise, selon la demande instante qu'ils lui en avaient adressée *six ans* auparavant ? Leur attente patiente recevait sa récompense : ils pouvaient désormais donner libre carrière à leurs juvéniles énergies, car leurs multiples devoirs allaient réclamer le concours de toutes les facultés que possède l'homme.

La première chose qu'ils instituèrent, cela va sans dire, fut le culte public, services du dimanche et « prières » de chaque jour, du matin et du soir. Ou plutôt ils continuèrent à cet égard ce qu'avait déjà établi *Eliakim*, le brave évangéliste souto qui les avait précédés, et dont ils avaient amené la femme

et les enfants. L'assistance aux cultes était encore fort modeste; même aux grands jours elle ne dépassait guère la quarantaine.

L'évangélisation proprement dite eut aussi leurs premiers soins. Ils faisaient dans ce but de fréquentes visites aux villages des païens, surtout le dimanche. Au moyen de gravures bibliques, ils réussissaient bien vite à captiver, au moins pour quelques instants, l'attention des habitants, jeunes et vieux. A l'ordinaire, le cercle des auditeurs étant restreint, l'évangélisation se faisait moins par des discours que sous la forme de conversations familières. — « Vous, Gouamba, demande le missionnaire, d'où dites-vous qu'est venu le premier homme? » — Réponse : « Il est sorti du milieu des roseaux. » — « Et alors les roseaux, qui est-ce qui les a faits? » — « Oh! nos pères nous ont enseigné qu'ils ont été faits par le premier homme. » — « Mais alors, si le premier homme a fait les roseaux, comment a-t-il pu naître parmi eux? » — Un rire bonasse de tous les visages est la seule réplique qu'obtienne cette réduction à l'absurde ; et voilà le terrain tout préparé pour le récit biblique de la création.

Les travaux manuels abondent. Pour se procurer du bois à brûler, il faut aller à la forêt avec un wagon dépouillé de sa tente. Puis le printemps approche, c'est le moment de penser aux cultures pour fournir la table de légumes et de fruits. Le jardinet minuscule que les propriétaires de jadis avaient fait près des maisons étant tout à fait insuffisant, E. Creux est obligé de défricher un morceau de terrain à quelques pas de sa

demeure, et P. Berthoud en fait autant dans le voisinage de la sienne. Mais à quoi bon ces labours, si l'eau manque pour arroser ou irriguer ce sol toujours altéré? Il faut creuser un long canal pour amener jusqu'aux deux jardins l'eau d'une petite source. Ce rude labeur porte bientôt ses fruits, comme le prouvent les mots suivants que nos colons écrivent au bout de peu de mois : « Ce pays est très bon pour la végétation, et le jardinage a l'air de réussir très facilement. Tout ce que nous avons semé a très bien levé ; nous aurons bientôt des pois, des haricots et des lentilles ; nous mangeons déjà du persil et des salades. Il suffit de gratter la terre et d'y jeter la semence, puis la plante paraît. Les indigènes, quand ils labourent leurs champs, n'enfoncent pas leur pioche à une profondeur plus grande que la largeur de la main. »

P. Berthoud doit aussi bâtir, car les huttes où loge sa petite famille sont fort mauvaises. « La saison des pluies commence, écrivait-il le 28 octobre ; nous avons pu nous en convaincre par la vue des étangs et des ruisseaux que la pluie, qui pénètre à travers les toits, forme dans nos trois huttes rondes. Il faut inventer toutes sortes de moyens pour se garantir de l'inondation. Le vent traverse en tous sens notre légère habitation. Plusieurs fois nous avons été sur le point de déménager au milieu de la nuit, et de transporter notre lit dans le wagon, ici à côté. Mais celui-ci, tout bon qu'il est, reste encore bien incommode. Dans la nuit du 11 octobre, une bourrasque de vent du nord fondit sur nous ; le chaume de nos huttes fut enlevé, et nous restâmes à découvert ; un fort



PREMIER ÉTABLISSEMENT DE LA MISSION. VALDÉZIA 1875

tourbillon de poussière et de sable nous assaillit.... »
— Par bonheur, l'Ecossais en partant, avait laissé un solde de quelque milliers de briques ; P. Berthoud, va les utiliser pour se construire une maisonnette. Fondements en pierre, murs de briques, cheminée, portes, fenêtres, toiture, il doit tout faire de ses mains, bien que sachant à peine manier nn outil. Sa bâtisse lui prend un temps si long, qu'elle en devient proverbiale ; mais aussi quel beau jour que celui où il peut y introduire sa famille !

Il est juste de dire que la pratique de la médecine et l'évangélisation de ses malades l'occupaient de longues heures chaque jour. Quitter le rabot pour la pince du dentiste, poser la truelle afin d'aller délivrer un malade d'une tumeur maligne, ou d'appliquer des attelles à un membre fracturé, voilà à quoi il était fréquemment appelé. Disons-le une fois pour toutes, P. Berthoud, grâce à ses connaissances médicales, a pu rendre de grands services à la mission et à tout le pays, aux blancs du voisinage, aux familles des missionnaires allemands, aux indigènes des diverses tribus : de plus de trente lieues à la ronde on venait réclamer ses secours. Il fut même chargé par le gouvernement de faire une expertise médicale judiciaire. Les soins médicaux, c'est une clef d'or qui ouvre toutes les portes, et parfois celle des cœurs.

Pendant ce temps, E. Creux donnait son attention à l'école, dont il s'occupa dès les premiers jours. « Chaque matin, dit-il dans ses lettres, vous pourriez me voir entouré d'enfants, dès neuf heures et demie. Ecole

déguenillée s'il en fût; nos dames ont commencé à habiller les plus réguliers, c'est-à-dire nos petits domestiques. » Une quinzaine d'élèves suivaient les leçons, y compris les enfants des évangélistes soutos.

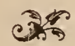
Ces évangélistes eux-mêmes avaient aussi besoin de compléter leur instruction. Après qu'ils eurent construit des cabanes pour leurs familles, ils reçurent des leçons bibliques des deux missionnaires, qui s'étaient partagé cette tâche.

Il y avait de plus quelques catéchumènes à instruire; car le travail qu'Eliakim avait fait dans la solitude portait déjà des fruits. Quelques âmes avaient exprimé le désir de devenir chrétiennes; puis les enfants d'Eliakim étaient en âge de suivre les catéchismes. Ce domaine échut en partage à P. Berthoud qui, deux fois par semaine, réunit les six catéchumènes dès les premiers temps. Dans ce nombre se trouvait une jeune fille gouamba qui « craignait que Dieu ne l'entendît pas, si elle priait dans sa propre langue, » puis une femme d'âge mûr, Sehloumoula, qui, à la suite de dures épreuves, avait le cœur ulcéré et soupirait après la consolation. Maltraitée par les sorciers, chassée avec mépris par son mari polygame, ayant vu mourir tous ses enfants, elle était à la merci d'un frère violent et cruel, que dominait l'espoir de la vendre pour se procurer quelque argent. Quand il la conduisait auprès des amateurs pour la leur offrir, il la rouait de coups le long du chemin, pour vaincre ses résistances; il aurait eu sans doute plus d'attentions pour une vraie tête de bétail.

Sehloumoula chercha un refuge chez les missionnaires, où elle travailla comme servante. Ses protecteurs la défendirent de leur mieux contre les violences de sa famille; mais ce ne fut pas sans exciter la colère du méchant frère. On le voyait de temps à autre passer à la station et brandir ses armes contre les missionnaires, en proférant des imprécations et des menaces. Une nuit il leur joua un tour de vandale. Il y avait près de la station un petit enclos où l'on enfermait quelques chèvres destinées à fournir du lait et de la viande. C'est là que le frère de Sehloumoula se rendit à la faveur d'une nuit obscure, et qu'il coupa à trois bêtes la queue et un morceau de viande tout autour. Le matin, quand on trouva ces pauvres bêtes mutilées, il fallut les tuer.

Au nombre des catéchumènes se trouvait aussi un jeune homme gouamba qui s'appelait Jacob Mbizana. Son prénom lui avait été donné par les Boërs chez lesquels il avait été en service. Très désireux de s'instruire, il fréquentait assidûment l'école. Il avait une fiancée nommée Alita, esclave d'une famille boër. Tous deux ayant quitté la vie purement sauvage, ils s'entendirent pour se marier en chrétiens, ce qui ne souffrit aucune difficulté; et bien que leur village fût à plusieurs kilomètres de la station, ils demandèrent que la fête se fît dans celle-ci. On les accueillit avec joie, et la fête fut charmante dans sa simplicité primitive. Ainsi huit mois s'étaient à peine écoulés depuis la fondation de Valdézia, que déjà on y célébrait le premier mariage chrétien de Gouamba. Le lendemain, en guise de

tour de noce, les jeunes époux vinrent ensemble s'asseoir sur le banc de l'école et s'appliquèrent avec attention à recevoir les enseignements du maître ; puis, au moment de retourner chez eux, ils apportèrent une offrande spontanée, un don de six francs pour l'Eglise.



## CHAPITRE V

### Découverte d'une langue nouvelle.

Un des considérants que la conférence du Lessouto avait mis en avant, en vue d'amener le comité de Paris à se charger de la mission chez les Gouamba, portait que la connaissance du sessouto (idiome du Lessouto) était suffisante pour évangéliser cette peuplade. Pleins de confiance dans ce renseignement, Creux et Berthoud s'étaient adonnés avec courage à l'étude du sessouto. Ils se réjouissaient à la pensée que dès le premier jour ils pourraient prêcher l'Evangile au sein de la tribu chez laquelle on les envoyait fonder l'œuvre nouvelle. Généreuse illusion, qui s'évanouit comme la brume du matin ! « Vous vous êtes trompés, leur dit Eliakim, ces gens ne comprennent pas le sessouto : ils ont leur langue à eux, qui est très difficile, et que vous devrez apprendre. » Et le vieil évangéliste semblait en effet parler à ses auditeurs un langage étrange, un mélange de sessouto et de quelque chose de tout nouveau. Le petit auditoire qu'il avait réuni s'était formé à le com-

prendre ; outre cela, plusieurs de ses élèves avaient appris le sessouto dans leurs voyages ; mais en dehors de ce cercle, les indigènes, tant Gouamba que Venda, n'y entendaient pas plus que des sourds, et quand le missionnaire essaya de leur adresser la parole, ils se regardèrent les uns les autres avec l'air de se dire : Y comprend-on quelque chose?... Quel désappointement !

Les missionnaires demandèrent alors à entendre une conversation entre Gouamba, afin de se faire une idée première de cet idiome inconnu. Il fallut s'essayer à répéter ces sons étranges et en demander le sens aux catéchumènes qui pouvaient servir d'interprètes ; puis on en vint à l'exercice inverse, traduire une phrase souto dans ce nouveau langage. De fil en aiguille, les missionnaires parvinrent à se rendre un compte réel de la situation ; et quand ils comprirent qu'ils auraient à quitter le sessouto, idiome élégant et harmonieux, pour s'attacher au gouamba, beaucoup plus pauvre, plus nasal, plus lourd, ce fut un nouveau désappointement, presque un crève-cœur. Mais que faire ? Pouvait-on regimber ? Il n'y avait qu'un seul parti à prendre : faire bonne mine à mauvais jeu.

Ce n'est pas le travail qui pouvait effrayer les deux jeunes missionnaires : ils eurent bientôt fait de préparer leurs cahiers, de traduire quelques passages de la Bible, de noter les formes barbares, d'analyser les phrases, d'en scruter les mystères, de capter les règles grammaticales, de saisir au passage les diverses espèces de mots. Le vif intérêt que leur offrait cette étude les consola bientôt de leur déconfiture du début.

Mais l'enseignement, l'école, la prédication, qu'allaient-ils devenir? Ils allaient inévitablement subir un retard imprévu. Et les livres soutos qu'on avait apportés pour les vendre et les répandre? Eh bien, ils furent placés sans peine. A vingt ou trente lieues au sud de Valdézia habitaient des tribus proches parentes des Bassoutos: plusieurs individus en étaient sortis, qui dans leurs voyages lointains avaient adopté le christianisme, et qui à leur retour demandèrent aux deux Vaudois d'être leurs missionnaires. Ceux-ci eurent donc des annexes chez ces Ba-Pédi, qui eux pouvaient parfaitement se servir des livres soutos. D'ailleurs les natifs sont très habiles à se rendre maîtres des langues étrangères, et les Gouamba ne furent point rebutés, les zélés s'entend, par la nécessité de se mettre au sessouto pour apprendre à lire. La vue de nègres semblables à eux lisant couramment les récits bibliques excitait au plus haut point leur curiosité et leur émulation. Touchant exemple que ces nègres sauvages nous donnent; car lequel d'entre nous, s'il n'avait pu se procurer la Bible en français, oui, lequel donc aurait eu le zèle nécessaire et la persévérance pour apprendre l'allemand ou l'anglais et lire la Bible dans ces langues étrangères? C'est là le travail qu'ont fait nos Gouamba durant plusieurs années, aussi longtemps que des déboires sans fin et des épreuves répétées ont retardé par des obstacles insurmontables l'impression de livres dans leur langue.

Le *gouamba*, ou *chi-gouamba*, comme l'appellent les natifs qui le parlent, est une langue spéciale bien défi-

nie, qui a ses caractères propres, son génie, aussi bien que le français a les siens. Il a été inconnu du monde jusqu'aux travaux des missionnaires vaudois. Le grand linguiste Bleek, du Cap, en avait toutefois mentionné l'existence sous le nom de *tekeza*, nom dont il a été impossible de retrouver la trace.

On peut aussi l'appeler *thonga*, nom qui est plus répandu que l'autre dans la tribu, et qu'on retrouve sur les cartes géographiques dans le mot *Ama-Thonga*. Il a l'inconvénient d'exister dans plusieurs parties du monde, tandis que l'appellation « gouamba » est unique. Mais il n'y a aucun nom général, les natifs ne faisant usage que de ceux de leurs dialectes particuliers. Evidemment ce n'est pas du premier jour que les missionnaires ont pu se rendre compte de ces choses. Il faut se rappeler combien l'Afrique était encore peu connue il y a vingt ans. De plus, il est mal aisé de se représenter le travail qu'exige l'étude d'une langue qui n'a aucune écriture. Il fut bientôt évident que c'était trop demander du brave nègre Eliakim, que de vouloir faire de lui un professeur de gouamba : il estropiait ce langage d'une façon inimaginable. On dut le remplacer par un jeune homme gouamba qui savait bien le sessouto : on prit Mbizana. Il servit d'interprète aux missionnaires. tant pour les prédications que pour les traductions. Malheureusement, le dialecte appelé *hléngoué*, qu'il parlait, dut être abandonné dans la suite. On prit alors un autre jeune homme, Zambiki, dont le dialecte appelé *nkouna* ou *djonga*, était plus répandu et plus central. C'est celui qui a été

adopté pour les publications, et dans lequel est écrit le Nouveau Testament paru en 1895. Un troisième dialecte dut aussi être étudié quand la mission se développa du côté de la mer, et qu'elle s'établit à la Baie de Delagoa : c'est le *ronga*, qui compte déjà plusieurs petites publications faites par les missionnaires. Ces dialectes, et deux ou trois autres encore, se rattachent les uns aux autres, et forment ensemble un tout, une langue unique, qui a pris maintenant sa place dans les classifications, sous le titre de « gouamba. »

Une fois cette langue découverte, il s'agissait de la mettre par écrit. Mais d'après quel système? Quel alphabet fallait-il lui appliquer? Le lecteur s'étonne peut-être de cette question, qui lui paraît si simple : les lettres latines ne vont-elles pas devenir universelles? Sans doute, mais si vous analysez l'usage qu'on en fait en Europe, vous verrez que c'est presque une Babel. Prenons un exemple, la lettre *c* : quel son devra-t-elle représenter? En Europe elle est employée de cinq ou six façons : imiter cela serait la plus colossale absurdité. Pour avoir quelque chose de logique et de facile à lire, il faut que chaque signe représente un seul son et toujours le même ; autrement dit, chaque lettre *parlée* aura pour signe une lettre *écrite*, une seule. Pourquoi en français le *t* devient-il *s* dans « potion » ? Pourquoi l'*s* devient-il *z* dans « usure » ? Pourquoi ne pas mettre *i* dans « examen » ? Pourquoi « vin », « rein », « vain » ont-ils le même son? C'est un fouillis inextricable ; et si vous examinez les alphabets d'autres langues euro-

péennes, vous verrez qu'il y a pis encore. Les lettres latines sont un leurre ! Demandez aux missionnaires du Lessouto quels déboires elles leur ont procurés : vous n'en croirez pas vos oreilles. Dans toutes les missions il en a été ainsi.

Il y a longtemps déjà qu'on a cherché un remède à la situation, un moyen de revenir à quelque chose de normal. Une société anglaise de mission avait chargé un savant allemand, feu le célèbre linguiste Lepsius de Berlin, de préparer un *alphabet type*, avec des règles strictes et des explications suffisantes, pour que dans tous les pays du monde les missionnaires, comme aussi les explorateurs ou autres, pussent donner sans hésitation une écriture, toujours la même, aux langues nouvelles qu'il pourrait leur arriver de découvrir. De là est né un volume en anglais que le professeur Lepsius a intitulé *Standard Alphabet*, et qui donne une centaine de lettres, tout en ouvrant la porte à l'introduction de nouveaux signes, pour le cas où des sons inconnus jusqu'ici n'auraient encore aucune représentation graphique. Plusieurs autres savants auteurs ont proposé des alphabets dits rationnels; et bien des missionnaires ont imaginé des combinaisons à leur guise des lettres latines. Au point de vue de la science linguistique, ces essais des missionnaires sont un vrai malheur. Cette question dut être examinée avec soin avant que la langue gouamba fût dotée d'une écriture. En fin de compte, on adopta l'alphabet Lepsius. Dans une correspondance que P. Berthoud eut avec le célèbre professeur, des éclaircissements supplémentaires furent obtenus,

qui étaient bien nécessaires, puisque le gouamba s'est trouvé posséder une lettre parlée nouvelle qui n'avait jamais été écrite, et que Lepsius n'avait jamais rencontrée. Il s'agit d'un *s labial*, purement labial, qui joue un rôle fort important dans la langue. Il est maintenant représenté dans les livres de la Mission romande par un *s* muni d'une sorte de circonflexe, ŝ.

Les personnes qui n'ont pas étudié les langues mortes se figurent volontiers qu'une langue non écrite, de peuple sauvage, ne possède pas de formes régulières, et que ce sont les missionnaires qui doivent lui donner des règles de grammaire. Tout au contraire, chacune des langues des nègres possède sa grammaire particulière, qu'il est fort intéressant d'étudier : et la comparaison de ces diverses grammaires entre elles fournit aussi un objet d'étude du plus haut intérêt. La grammaire du sessouto a été publiée tout récemment par M. Jacottet, missionnaire à Thaba-Bossiou[1] ; mais le sessouto a moins de rapports avec le gouamba, que le français avec l'anglais.

Les indigènes connaissent parfaitement bien leur grammaire en pratique ; ils n'ont aucune peine à dire si quelqu'un fait une faute en parlant. Mais ils ne sauront pas expliquer la faute, car ils n'ont aucune idée de la théorie des phrases; et les plus habiles en sont réduits à vous dire : Ce n'est pas ainsi qu'on parle; on dit comme ceci, ou comme cela. Ils sont tous des messieurs

[1] *An Elementary Sketch of se-suto Grammar*, Morija 1892. En 1883, M. F. H. Krüger avait déjà publié une excellente grammaire intitulée : *Steps to learn the sesuto language*. A. G.

Jourdain, qui font de la prose sans le savoir. Au Lessouto un jour, P. Berthoud, qui en était à ses premières prédications, avait donné une forme régulière à un verbe irrégulier, l'équivalent de « j'allerai » pour « j'irai ; » après le culte, un évangéliste s'approche de lui et lui dit : « Tu parles comme un enfant ; voici comme on doit dire.... [1] »

[1] Le résultat des études linguistiques de l'auteur a été consigné dans un volume autographié sous le titre de *Leçons de sigwamba*. Lausanne 1883. — Au moment de mettre sous presse, nous recevons un fort volume, dû à la plume de M. H. A. Junod, missionnaire, et intitulé : *Grammaire ronga*. Lausanne, 1896. A. G.



## CHAPITRE VI

### Les Gouamba, leur état social.

Il est remarquable, — c'est un fait évidemment providentiel, — que la Mission vaudoise, destinée de Dieu à évangéliser cette tribu inconnue, ait débuté dans les Spelonken, dans ce pays assez salubre où les Gouamba sont étrangers et ne forment qu'une petite colonie. La patrie de la tribu, c'est le littoral de l'Océan Indien, du 20e au 27e degré de latitude, — contrée basse, marécageuse, dont le climat très chaud est fort malsain, et où la dyssenterie et la fièvre malarienne règnent en permanence. Si la jeune mission s'était tout d'abord implantée, sans expérience, au centre de la tribu, au milieu de cette région insalubre, elle aurait pu le payer fort cher. Il faut remercier Dieu d'avoir conduit les choses autrement ; et il faut que l'Eglise réponde à cette grande sollicitude divine par l'ardeur de son zèle et par un dévouement toujours plus vrai.

Il y a environ un demi-siècle seulement, que ces

émigrants gouamba sont arrivés aux Spelonken. Ils y ont joui de la protection des blancs jusqu'à ces dernières années. Mais maintenant ceux-ci font peser sur eux un joug de plus en plus lourd, de sorte que les Gouamba tournent de nouveau leurs regards vers leur ancienne patrie.

Comme tribu, ils ont une parenté évidente avec les habitants des plaines du Zambèze inférieur. Leur situation géographique correspond à leur position ethnographique ; car il est clair aussi qu'ils sont parents des Zoulous, auxquels ils confinent au sud, et des Cafres de la Colonie du Cap. Le nom de Xosa [1] que se donnent ces derniers, a peut-être la même origine que celui des habitants de la station d'Antioka, dans le pays de Magoude : ceux-ci s'appellent Khoça, et le nom de leur pays, Khocène, signifie « chez les Khoça. » Les Gouamba se sont laissé ravir leur indépendance par les hordes guerrières avec lesquelles le grand-père de Goungounyane s'était échappé du pays des Zoulous, et au moyen desquelles il avait fondé un nouvel empire par la conquête de tout le pays des Gouamba. Dès lors les Zoulous règnent, les Gouamba obéissent, et l'idiome zoulou est devenu la langue noble, qu'il faut parler pour être hien en cour.

On dit que c'est des Zoulous que les Gouamba ont reçu le nom de « Ama-Thonga, » comme un sobriquet méprisant. Le préfixe *ama* vient bien du Zoulou ; mais les Gouamha eux-mêmes disent un *Mo-Thonga*, et les *Ba-Thonga*. Ils disent aussi un *Mo-Gouamba*, et les *Ma-*

[1] L'*x* dans ce mot représente un *clic*.

*Gouamba*; puis un *Mo-Ronga*, et les *Ba-Ronga*, de la Baie de Delagoa. Il a été convenu en Europe que dans les écrits destinés aux Européens on isolerait ces préfixes, ou même qu'on les supprimerait à volonté; c'est pourquoi nous disons simplement les Gouamba.

Cette tribu ne paraissait pas sous un beau jour aux yeux des missionnaires berlinois. « Les Gouamba, avaient-ils dit aux deux Vaudois qui arrivaient, sont des gens durs et méchants, fiers et cruels. Le mensonge ne leur coûte rien, et ils sont passionnés du vol. C'est une race misérable. Il sera bon que vous les évangélisiez, mais préparez-vous à un travail difficile et pénible. » Voilà qui n'était pas fait pour encourager les nouveaux venus. Ainsi donc, pensèrent-ils, nos amis berlinois ont préféré les Venda, parce qu'ils sont plus gracieux et plus avenants; et il paraît que les Gouamba sont de malheureux déshérités. Eh bien, qu'importe? C'est « aux pauvres » que l'Evangile doit être annoncé; c'est aux « péagers et aux gens de mauvaise vie » qu'allait le Sauveur : nous imiterons son dévouement et sa miséricorde.

Il est certain que la rudesse est un trait frappant chez les Gouamba. On ne pourrait pas faire de cette race un tableau qui la fît paraître supérieure à l'une ou à l'autre des races ses voisines; mais il serait injuste de dire qu'elle leur est très inférieure. Elle a aussi ses qualités, que la grâce de Dieu pourra développer et rendre utiles.

Moins disposés à l'affection, les Gouamba ont plus que d'autres l'indépendance d'esprit et la décision. En

général le noir a un attachement étonnant pour le sol où il est né. Ce trait se retrouve chez le Gouamba, mais moins prononcé ; il ne lui en coûte pas autant qu'à d'autres de laisser tomber en ruines sa hutte et d'aller s'établir ailleurs, pourvu toutefois que ce soit dans certaines limites. Il suffit, pour le faire déménager, qu'un des avantages principaux auxquels il tient vienne à lui manquer, et qu'il espère le retrouver dans une autre localité. Il aime à avoir son chez lui, son domaine, son petit royaume. On ne voit pas dans son pays de très grandes agglomérations d'habitations ; au contraire, les hameaux isolés sont fort nombreux, et assez souvent on n'y compte qu'une seule famille. C'est le système patriarcal détaillé, ramifié, émietté.

On sait que dans toute l'Afrique l'état social est basé sur l'idée de la famille patriarcale ; des simples individus au chef de famille, de celui-ci au clan, du clan à la famille royale, et de celle-ci au chef qui règne, c'est une hiérarchie régulière de patriarches de plus en plus puissants. A chaque degré l'autorité est absolue : comme le chef supérieur est roi sur la tribu, de même le chef de famille est souverain sur ceux qui dépendent de lui. Dans chaque famille, c'est l'homme le plus âgé qui commande, et il a le droit de réclamer une obéissance parfaite. Après la mort du grand-père et du père, c'est le fils aîné qui devient le patriarche.

Bien qu'absolu, ce système est pourtant susceptible de tempéraments. Cela dépend des caractères et des individualités. Si dans la famille une personne se distingue par quelque don d'habileté, elle pourra par ses avis

acquérir un certain ascendant sur le patriarche : mais lui seul doit prononcer. Il arrive souvent que des femmes, bien que leur sexe soit toujours soumis à la servitude, arrivent à exercer ainsi une influence remarquable, peut-être même prépondérante ; car toute règle a des exceptions. Du reste, le chef le plus absolu et le plus autocrate a besoin de conseillers, car sans eux il lui serait difficile de chercher sa voie. C'est pour cela qu'il crée des notables, des pairs, avec lesquels il discute les affaires avant de prendre sa décision. Quand le roi est jeune, ou qu'il manque d'énergie, la puissance des notables grandit d'autant. Il est néanmoins entouré du même respect, car l'idée de la dynastie exerce le plus grand prestige sur l'esprit des noirs : ils sont toujours prêts à courber l'échine devant le représentant officiel du pouvoir. Si un homme placé en autorité ne commande pas, ne donne pas des ordres péremptoires, cela les met dans l'embarras, même lorsqu'il s'agit de petits détails.

On voit d'après cela que Goungounyane, qui naguère encore régnait sur la plus grande partie de la tribu, exerçait le même genre d'autorité qu'un monarque européen sans constitution. Celui-ci est un autocrate civilisé, celui-là un despote sauvage, un tyran.

Tout noir aspire à la puissance, à l'autorité, et ne demanderait pas mieux que d'être roi. Que c'est beau et agréable, pense-t-il, que de pouvoir commander à tout le monde, de recevoir de tous obéissance et hommage, puis d'avoir tout à souhait, la satisfaction de tous ses désirs, et « abondance de viande, » tout cela sans travailler soi-même ! Cependant on ne saurait s'étonner

qu'il pense ainsi : au fond, bien des gens ont en Europe la même idée, tant il est vrai que le cœur de l'homme est d'une seule espèce, bien que les races varient par la couleur de la peau.

La recherche du moi est partout identique : les décors de la scène sont seuls différents. L'intérêt égoïste est le mobile ordinaire du cœur naturel. Ce n'est pas seulement dans la sphère politique qu'on le voit, c'est partout. Les hommes spéculent sur les convoitises les uns des autres. Demandez plutôt à ceux qui font métier de ce qu'on a appelé « la traite des blanches. » Cette abominable coutume européenne, que tous les gens bien pensants devraient travailler à détruire, ne manque pas d'avoir son pendant chez les noirs. Il y a cependant entre les deux une heureuse différence, due à l'influence moralisante que l'Evangile exerce en dépit de tous les obstacles ; c'est que, parmi les peuples civilisés, l'immoralité doit se cacher, c'est une œuvre « de ténèbres, » tandis que chez les sauvages ignorants on fait tout au grand jour. Dans les deux cas, les passions se donnent libre carrière ; elles ne sont arrêtées que par la limite du droit de propriété ; c'est une question d'argent, et la spéculation s'en empare.

Quand ces affaires-là se traitent à ciel ouvert, c'est-à-dire du plein accord de tous les membres de la société, on arrive alors à la *polygamie*. Celle-ci s'établit comme une coutume nationale et devient la base du code traditionnel des sauvages. Le droit du plus fort réduit la femme en servitude pour le service du maître égoïste, l'homme. En va-t-il autrement en Europe ? Voici com-

ment la spéculation raisonne chez les nègres : « Vous demandez ma fille en mariage, dit le père ; je vous connais bien. Je connais vos convoitises charnelles ; vous désirez avoir plusieurs femmes. Outre votre satisfaction directe, vous y trouverez l'avantage d'avoir plusieurs esclaves pour les travaux des champs, en sorte que vous aurez abondance de nourriture sans travailler. De plus, vos nombreuses alliances vous assureront la considération du monde. Puis vous pourrez bàtir un grand village, et avec tous vos enfants vous serez bientôt à la tête d'un clan véritable. Vous serez chef. J'en serai fort aise, mais mes filles sont à moi ; veuillez me payer le capital, la somme qu'elles valent pour vous, ce n'est que justice. »

L'offre et la demande ne tardent pas à établir le cours du marché. L'objet vénal, la fille, doit être mise à l'encan s'il y a plusieurs acheteurs. C'est un fait qui se passe très fréquemment en Afrique ; et si le père trouve que l'enchère ne comble pas ses vœux, qu'elle n'a pas atteint le taux qu'il a fixé dans sa tête, alors, comme il en arrive dans les encans en Europe, le vendeur retire sa marchandise ; il attendra une occasion plus favorable. On a lu récemment dans le *Bulletin* de la Mission romande le récit d'un cas de ce genre. Il s'agit de *Sinta*, jeune fille noire de Lourenço Marques, convertie il y a sept ans, et dès lors fidèle chrétienne. Assidue à l'école et intelligente, elle était ces dernières années la première de toutes les classes ; l'instituteur a pu même l'employer comme aide à bien des reprises. Depuis 1892 elle a été reçue chez les missionnaires pour son éducation, et elle s'est fait chérir de tous par ses qualités aimables et par

sa piété. Ses progrès comme catéchumène lui ont permis de recevoir le baptême, et aussi d'être admise à la communion. Ses parents demeurent à Lourenço Marques. Sa mère est aussi maintenant une communiante, un bon membre de l'Eglise. Le père, Joaquim, a été élevé chez les Portugais, il approuve ce que font les membres de sa famille, mais il ne veut pas de la religion pour lui-même, parce ce qu'il ne veut pas rompre avec le monde. Avoir de l'argent et vivre gaîment, c'est tout ce qu'il désire. Homme violent et emporté, il fait trembler ses gens et ne souffre pas de réplique. Un jour il fait chercher sa fille chez les missionnaires. Sinta va, mais quel n'est pas son effroi quand on la fait asseoir par terre entre son père et deux ou trois Hindous mahométans qui veulent l'acheter ! Elle aurait préféré qu'on l'assommât ! Mais qu'importe ce qu'elle pense ?

« La voici, dit le père, j'en veux quinze livres sterling, » trois cent soixante-quinze francs.

Il sait que c'est le maximum du cours, mais les Hindous ont de l'argent à foison, et ils sont passionnés, il faut profiter.

« Mais elle n'est pas belle, répondent les Hindous ; elle est même très laide. Tu la vends beaucoup trop cher. »

Joaquim a beau vanter les qualités de sa fille et l'éducation que les missionnaires lui ont donnée, les yeux des mahométans ne trouvent en elle aucun attrait.

« Non, elle ne nous plaît pas, » disent les Hindous en se levant.

Ils partent. Sinta respire, elle est sauvée ! Comme elle en remercie Dieu, et sa mère avec elle !

Sauvée, pour combien de temps? Un marché peut se conclure d'un instant à l'autre ; c'est toujours l'épée de Damoclès. Mais non, Dieu lui envoie la délivrance l'année suivante. Le missionnaire P. Loze offre de lui avancer les quinze livres sterling, à condition qu'elle serve chez lui comme domestique pendant deux ans. Ainsi dit, ainsi fait. La mère est d'accord, et les deux femmes, le cœur débordant de joie, s'empressent de porter l'argent à Joaquim, qui l'accepte et déclare sa fille libre d'aller où bon lui plaît.

Il s'est pourtant trouvé d'excellents chrétiens pour proposer que les polygames fussent reçus dans l'Eglise. Evidemment ils n'ont eu qu'une vue superficielle de la question ; si un ivrogne en état d'ébriété allait leur demander la communion, est-ce qu'ils la lui donneraient? Il faudrait pour cela que le « vieil homme » pût être le vrai! « Ceux qui sont à Christ ont crucifié la chair et ses convoitises » (Gal. V, 24). Le Seigneur a dit: Si ton œil te fait tomber, arrache-le et jette-le. Mais les personnes auxquelles nous faisons allusion semblent vouloir dire au polygame : Mon ami, tu voudrais être chrétien et ton œil te fait tomber ; eh bien, garde-le ; mais du moins restes-en là, et ne convoite rien de plus.

Il n'y a pas beaucoup de missionnaires qui voulussent donner leur vie pour un travail si peu solide, si peu sérieux, à moins qu'ils ne considérassent ce sacrifice comme un mérite pour gagner le ciel, ainsi que Rome l'enseigne. Le moment serait-il venu de détendre le ressort moral des hommes? Est-ce que nous n'entendons pas au contraire nos moralistes les plus éminents nous

répéter que ce qui manque à notre époque ce sont les caractères bien trempés? Ce n'est donc pas à présent qu'il faut amollir les énergies d'un polygame qui se convertit, ou rabaisser l'idéal moral où se trempent les caractères. Permettre aux néophytes de flatter la chair serait, comme dit l'apôtre Paul, bâtir avec du foin et du chaume (1 Cor. III, 12). Loin de nous le christianisme à bon marché! Il ne saurait conquérir le monde; ce n'est pas celui des martyrs.

Non, l'Evangile ne pactise pas avec les pratiques charnelles, qui sont la plaie du paganisme. Tout compromis de ce genre empêcherait la régénération dont les noirs ont un besoin urgent, ainsi que va le montrer la description de l'état de leurs âmes.



## CHAPITRE VII

### Les Gouamba ; leur état spirituel.

Il est impossible dans ces quelques pages de donner une description détaillée des mœurs et croyances de la tribu qui nous occupe ; nous ne pouvons en relever que les traits principaux.

L'homme livré à lui-même est naturellement superstitieux, et cela sous tous les climats, sous toutes les nuances de la peau. Ce caractère n'appartient pas uniquement aux ignorants ; car on voit en Europe des phénomènes de superstition dans la vie de certains esprits forts, de savants soi-disant libres-penseurs. Il y a là quelque chose d'anormal, une sorte de maladie morale qui prouve la chute de l'humanité. « L'homme est un Dieu tombé, » a fort bien dit un auteur célèbre. Le souvenir inconscient de cette chute le poursuit sous la forme du cauchemar de la superstition. Il a l'impression ineffaçable, autant qu'inexplicable, que des puissances spirituelles supérieures existent autour de

lui. Il croit qu'elles sont facilement irritées ; alors, comme un coupable, il se croit volontiers l'objet de tentatives hostiles, vengeresses, de leur part, et il attribue à leur action occulte, les maux dont il ne comprend pas la cause.

C'est là l'origine de toutes les pratiques superstitieuses qu'on voit chez les nègres, et il y a parmi eux des hommes rusés qui savent profiter de cet état d'âme et qui spéculent sur la crédulité de ces malheureux ignorants : ces hommes sont les *sorciers*. Ils font aussi le métier de médecins. Ils entretiennent avec soin les superstitions de la tribu, car cela leur rapporte de beaux gains et leur permet d'assouvir leurs appétits grossiers.

Tout événement quelque peu anormal éveille l'inquiétude et la crainte dans le cœur du Gouamba. Il est troublé par cette question : D'où cela vient-il ? Mais ce qui l'angoisse surtout c'est la question qui se pose après : Où celà mène-t-il ? Or, pour les âmes simples, l'avenir est toujours menaçant, quand on ne possède pas la vérité, et la vérité ne peut être connue que par la révélation de Dieu. Heureux donc ceux qui possèdent celle-ci !

Voici un bébé qui met ses dents : si les incisives d'en bas ne viennent pas les premières, comme cela se doit, si l'on voit d'abord celles d'en haut, c'est un malheur, et surtout c'est un présage de malheurs terribles. Que faire pour se préserver ? On fait mourir l'enfant, c'est de rigueur.

Il en est de même si une mère a des jumeaux, car

c'est une surabondance de richesses qui fait peur, et qui excitera la jalousie des esprits, des mânes. Il faut tuer les deux enfants. Si l'on habite près de la mer ou près d'un fleuve, on doit les jeter à l'eau. Malheur à qui ne le fait pas ! Il sera rendu responsable des calamités qui pourraient fondre sur le pays, telles que la sécheresse, l'inondation, les sauterelles ou la peste ; et il devra expier sa faute. Si l'influence du christianisme n'a pas pénétré jusqu'à son village, un tel homme sera égorgé et ses biens seront confisqués, son habitation détruite. Un jour, sur un sentier qui menait à la mer, P. Berthoud rencontra une longue file de femmes noires qui portaient des pots d'eau sur leur tête. Il s'informe de ce qui se passe. Une de ces femmes avait eu deux jumeaux quelques mois auparavant, dans un village qui comptait trois ou quatre chrétiens, et où les choses se passaient en douceur. Les jumeaux étaient morts de maladie et avaient été enterrés. Mais ensuite la sécheresse était survenue, et ce malheur avait réveillé les idées païennes. On était allé demander aux sorciers de faire venir la pluie. Ils avaient répondu qu'on avait commis une faute en enterrant les jumeaux ; il aurait fallu jeter leurs cadavres à la mer ; maintenant il fallait expier ce péché, et pour cela toutes les femmes du village devaient aller en procession à la mer, à une lieue de là, y puiser de l'eau qu'elles rapporteraient sur leurs têtes et qu'elles répandraient sur les tombes des deux enfants. Cela devait se faire tous les jours jusqu'à l'arrivée de la pluie.

Le Gouamba a une foi robuste dans les enchantements. On le voit déjà par les amulettes qu'il porte. La vésicule biliaire des animaux en est une très puissante ; on se l'attache dans les cheveux après l'avoir insufflée d'air. Les ongles de tigre ou de lion donnent de l'agilité et de la force pour résister aux attaques ; on les porte en collier. D'autres ongles rares et de petites cornes ayant quelque particularité ont la vertu de prévenir les surprises fâcheuses. Certaines dents seront enfermées dans un médaillon fait de brins de palmes. Les sorciers sont littéralement couverts d'amulettes de tous les genres. Ils *consentent* à les vendre à ceux de leurs clients qui tremblent d'inquiétude pour une cause ou pour une autre. Les mères en achètent pour leurs nourrissons. On voit souvent au cou des bébés des médaillons contenant un mélange de choses, un assortiment, dont il ne serait pas convenable de dire le détail à haute voix. Et voilà où ces pauvres femmes doivent placer leur confiance ; elles n'ont pas d'autres ressources.

Les Gouamba rendraient des points aux spirites des nations civilisées ; car, selon leur idée, non seulement les mânes et tous les esprits peuvent agir sur les humains, mais l'esprit d'une personne peut se dédoubler, il peut même agir à l'insu de la personne ; il peut jeter un sort sur les gens. C'est ainsi qu'on explique beaucoup de cas de maladie ou de mort ; car on comprend bien que quelqu'un meure de vieillesse, mais une personne dans la force de l'âge ne saurait mourir, ni être malade, si elle n'a pas été la victime d'un charme

malfaisant. Mais comment prouver la chose ? Comment découvrir le coupable ? Seul le devin, le sorcier, en a le pouvoir. On l'appelle ; il apporte son sachet plein d'osselets, d'ongles, de pierrettes et d'autres objets hétéroclites ; il les jette sur une natte, comme on ferait d'un jeu de dés, car ce sont ses dés divinatoires, à lui. Il examine les figures qu'ils forment entre eux, il étudie leurs positions variées, et, en murmurant des paroles inintelligibles, il prétend y lire les oracles. Le plus grand silence règne autour de lui ; son auditoire, les yeux rivés sur les osselets, les cous tendus, les bouches béantes, attend avec émotion son verdict. Et quand il a proclamé le nom du coupable, quel tumulte ! La victime est bientôt tuée à coups d'assagaie.

C'est en vain qu'elle protesterait de son innocence ; même les preuves les plus éclatantes de son alibi seraient inutiles. On ne manquerait pas de lui répondre : « C'est pendant ton sommeil que tu as fait cela ; ton esprit t'a quitté pour un moment, et il est allé jeter le mauvais sort sur l'enfant, qui en est mort. Tu es le meurtrier, et tu dois être puni de mort. » Tout au plus pourrait-il en appeler à l'épreuve par le *mondho,* breuvage plus ou moins vénéneux.

A la merci des supercheries des sorciers !... On peut appliquer aux Gouamba ces mots écrits par M. Coillard, missionnaire au Zambèze : « Rien ne se fait sans consulter les osselets. C'est ainsi que ces pauvres êtres, défiant de tout et de tous, passent leur existence dans l'esclavage de la peur. »

Les Gouamba croient même à une sorte de *posses-*

*sion.* Si une personne souffre d'une maladie à marche étrange, qui se prolonge, et surtout si le moral en est affecté, on attribue volontiers cela à l'action occulte de l'esprit d'un personnage important éloigné, ou même d'un mort célèbre. On croit que le malade en est possédé. Alors, pour le guérir, il faut avoir recours au tambourinage. Tous les voisins sont convoqués ; chacun apporte un ustensile pour faire du tapage, un tambour, une casserole, ou tel objet semblable. Le patient s'assied au centre de sa hutte. Tous les tambourineurs se rassemblent autour de lui ; puis, au commandement du sorcier, ils commencent à battre de toutes leurs forces sur leurs instruments, dont plusieurs touchent presque la tête du malade. Ce vacarme doit se prolonger le plus longtemps possible sans arrêt, la nuit entière, et même le jour, jusqu'à ce que le patient énervé prononce, crie, le nom de l'esprit qui le possède. S'il a une crise violente, s'il se roule par terre en écumant, cela va bien, c'est la maladie qui sort ; et aussitôt que le nom du possédant a été proclamé, la séance est terminée, le malade est supposé guéri.

C'est surtout dans les environs de Lourenço Marques que fleurit cette pratique abominable. Là-bas, il suffit de peu de chose pour qu'on déclare quelqu'un *possédé.* On l'a bien vu à Rikatla avec le pauvre Galagala, en 1893. Ce jeune garçon était malade d'une inflammation de poitrine ; on ne voyait aucun symptôme nerveux se manifester. Mais à cause d'une rechute on le déclara possédé, et il dut subir plusieurs séances de tambourinage, dont il se remit cependant.

Plusieurs années auparavant, le christianisme avait été apporté à Rikatla par des nègres des Spelonken. Ceux-ci, dans leur simplicité, rapprochèrent cette coutume superstitieuse des récits que les évangiles contiennent sur les démoniaques. Dès lors, le dicton eut cours là-bas qui dit d'une personne à maladie étrange affectant le moral, ou simplement d'une personne dont la mauvaise humeur et la colère durent plusieurs jours : *A né badémona*, il ou elle « a des démons. »

Ce n'est pas qu'on y vît un *péché*. La notion du péché n'existe pas chez les Gouamba. Leur *conscience* est si bien endormie que le mal moral est pour eux une chose inconnue, ignorée ; ils n'en ont aucune idée. Ils ne connaissent que le mal physique ou psychique, si l'on veut. La conscience est entièrement subjuguée par l'égoïsme de l'homme naturel, par les désirs et les intérêts du moi. Voler est une bonne action, un moyen simple d'acquérir quelque chose ; on n'y voit aucun mal, pourvu que l'on ne soit pas pris ! Mentir est quasi un devoir, dès que cela semble utile à l'intérêt personnel. La débauche est un légitime plaisir, le plus agréable de tous, et l'on ne manquera pas une occasion de s'y livrer. Pourvu qu'on profite, pourvu qu'on jouisse !.. Tout est là.

Chose curieuse, en dépit de ce complet assoupissement de la conscience, les sauvages ne savent pas se passer de *religion*. Celle-ci est, il est vrai, réduite à un minimum. Il y a dans les diverses parties du globe, et pas seulement en Afrique, des peuplades qui en sont au même point. Aussi a-t-on vu des explorateurs s'y tromper,

et ne pas craindre d'affirmer que telle race n'avait aucun vestige de religion. Un voyageur qui ne séjournerait pas longtemps parmi les Gouamba pourrait remporter la même impression, car il n'est pas facile de les voir accomplir un acte religieux. Il y a quelque trente ans, le célèbre explorateur Peters, de Berlin, qui avait visité Lourenço Marques, publia bien des erreurs. Ainsi il imprima que là, dans la langue indigène, le mot *tilo* signifiait *Dieu*. C'est tout à fait erroné ; jamais ce mot n'a eu cette signification ; il veut dire *ciel*, et pas autre chose, et cela dans la tribu entière. Evidemment l'explorateur, imbu des idées européennes et voulant recueillir un petit vocabulaire, avait montré le ciel en demandant à un natif « le nom de Dieu. » Le Gouamba n'a pas compris, il a répondu « ciel, » *tilo*. Il lui était absolument impossible de comprendre ; il ne pouvait pas se placer au point de vue de l'Européen savant ; car pour lui, africain, le ciel est vide ! En tout cas il ne contient pas la ou les divinités ; le ciel est matériel, il ne contient que des choses matérielles, le soleil, les astres, les nuages, etc.

Le D^r^ Peters aurait mieux fait de lui montrer la terre, le sol, et sa question eût été plus rapprochée de la manière de voir du sauvage. En effet, les dieux des Gouamba vivent sous terre, bien qu'ils puissent aussi aller et venir invisibles parmi les humains.

Les Gouamba n'ont aucune notion d'un Dieu unique et suprême. Pour eux, l'unité se résout dans l'idée du premier homme, idée répandue et admise comme un axiome. Nous avons vu qu'ils attribuent à ce premier

homme la création du monde. Peut-être s'appelait-il *Gouambè*, nom du principal des esprits souterrains, duquel a été formé le nom des « Gouamba. »

Ils n'ont pas non plus de fétiches ; et il n'y a pas de prêtres des fétiches, comme on en voit chez plusieurs peuples nègres. Aucun objet n'est tenu pour une divinité et l'on ne fait aucune représentation des dieux. L'objet de la religion est entièrement du domaine invisible : on n'adore que les esprits. L'image des dieux n'est que dans la mémoire des individus, car on n'adore que les esprits des défunts que l'on a connus. C'est le culte des mânes. Il n'y en a pas d'autre chez les Gouamba. Le chef de famille, le patriarche, qui meurt, devient dieu. On n'aurait pas l'idée d'adorer l'esprit d'une femme. Chaque village, chaque famille, a son dieu, ou ses dieux ; mais les amis ne sont pas exclus des cérémonies ; ils sont admis à prendre part aux actes religieux auxquels ils se trouvent assister.

Le lieu de culte, la place sainte, est tout ce qu'il y a de plus restreint ; c'est un autel minuscule dans la cour de la hutte. Parfois on ne voit qu'un petit creux comme une cuvette, à peu de distance de la porte de la hutte ou de l'entrée du village. Ou bien il s'y trouve un vase ouvert, de fabrication indigène. Ou encore, on a façonné avec de la terre glaise une surface ronde légèrement concave, qui s'élève d'un travers de main au-dessus du sol. Au centre du creux on a planté un bâton, une petite perche à laquelle pend un lambeau d'étoffe, la dernière pièce de vêtement offerte à la divinité. Ou bien, au lieu de la perche, le creux est bordé de quel-

ques bouts de roseaux, dressés en palissade ; le chiffon ne saurait y manquer. On y ajoute quelquefois des colifichets, dont on pense que les dieux ont besoin ou envie.

Il n'y a pas de prêtres : c'est le chef de la famille qui en tient lieu. Il égorge les animaux des sacrifices ; il fait les aspersions du sang ; il présente les offrandes ; il prononce les prières ; il préside le repas consécutif. Rien ne se fait sans son ordre.

On ne vient jamais adorer sans avoir une offrande à placer sur « l'autel. » Ce sera peut-être du pain indigène, avec de la sauce aux arachides, ou de la bière de sorgho, ou du tabac, ou un morceau de viande. Dans ce cas, le culte commence par le sacrifice. L'animal (volaille, chèvre, mouton ou bœuf) doit être égorgé avec une assagaie, et non un couteau. L'officiant prend du sang qui coule, il s'en marque le front et fait la même aspersion sur chacun des assistants. On ne donne au dieu qu'un très petit morceau de la chair, la plus grosse part étant réservée pour le festin. En mettant l'offrande sur l'autel, l'officiant prononce une prière destinée à apaiser la divinité offensée.

Il n'y a pas d'époques fixes pour les cérémonies religieuses. On fera volontiers des danses par les belles nuits de pleine lune, et l'on y donnera une valeur religieuse à certaines pratiques abominables. Mais cela n'a rien de régulier. Il peut se passer parfois un temps très long sans qu'un village noir voie un acte de culte quelconque. Ce sont les événements qui donnent aux gens l'idée d'adorer. Leur culte n'a jamais le caractère de la

louange ou de l'action de grâces; il n'est pas joyeux; il n'a jamais d'autre but que de détourner la colère des dieux ou de la prévenir. Le système se tient d'une façon très naturelle; c'est toujours la crainte égoïste qui gouverne: quand on est dans l'abondance et la paix, on est matérialiste, on ne voit partout que l'ordre de la nature physique; mais dès que quelque chose va mal, on pense aux dieux qu'on avait oubliés, qui s'irritent parce qu'on les néglige. Si quelqu'un a eu son sommeil troublé par un cauchemar, et qu'il en ait encore l'âme oppressée à son lever, on y verra une menace des dieux, et il faudra adresser un culte aux mânes. Il en est de même quand on croit avoir fait une mauvaise rencontre.

La maladie est souvent l'occasion de cérémonies religieuses, soit que le malade demande qu'un sacrifice soit fait en sa faveur, soit que cette proposition émane d'un autre membre de la famille.

Quand le chef du hameau vient à mourir, il est de rigueur qu'immédiatement après l'avoir enterré, on lui adresse un culte, avec l'offrande des objets dont il a besoin. Sans cela le malheur planerait sur la famille.

En général, on aime assez à accompagner d'un acte de culte les événements graves et importants de la vie. Toutefois il faut bien le reconnaître, les Gouamba donnent une plus grande place dans leur existence à la superstition qu'à la religion. Il va sans dire que cela est dû à leur ignorance de la vérité et à l'impossibilité où ils se trouvent de connaître Dieu et sa révélation. Effrayés par les calamités qui se produisent, inquiets et trem-

blants à la vue de la moindre anomalie, troublés par le caractère mystérieux de la vie et de la mort, ils ont une religion qui se résume dans la *crainte*, et leurs âmes sont la proie des inventions astucieuses des suppôts de Satan. Sans Dieu dans le monde et sans espérance, privés de toute consolation, obligés d'étouffer leurs propres sentiments et de s'abrutir : telle est leur malheureuse condition naturelle.





LE NOUVEAU VALDÉZIA CONSTRUIT EN 1884 ET 1887

## CHAPITRE VIII

### La mission en danger ; captivité (août 1876).

Pendant plusieurs mois tout sembla marcher à souhait à Valdézia, et les deux missionnaires travaillaient à leur œuvre avec courage et entrain. Ils avaient fait tout leur possible pour montrer leur respect aux autorités du pays, tant aux fonctionnaires qui avaient l'administration des Spelonken, qu'aux représentants de l'autorité supérieure à Prétoria. Ils leur avaient demandé des directions précises, afin d'accomplir avec soin leurs devoirs de nouveaux venus. Cette pensée les avait préoccupés déjà bien avant leur voyage, c'est pour cela qu'ils avaient traversé la ville de Prétoria, capitale du Transvaal, afin de se présenter en personne dans les bureaux du gouvernement et de parler au chef de l'Etat. Celui-ci, un intérimaire, était alors Piet Joubert, qui depuis s'est illustré comme général des Boërs. Il y avait en séjour à Prétoria un ami ou ancienne connaissance d'Ernest Creux, M. H. Sephton, membre du corps

législatif. C'est à lui que les missionnaires s'adressèrent pour être présentés et recommandés au président de la République du Transvaal ; et il accéda volontiers à leur demande. Ces trois messieurs se rendirent auprès de Piet Joubert, avec lequel ils eurent un entretien tout empreint d'une cordiale simplicité. Les missionnaires exposèrent leur projet de mission et s'informèrent des obligations et des lois auxquelles ils auraient à être soumis, aussi bien que des formalités qu'ils auraient à remplir. Le président leur déclara qu'il ne voyait aucun obstacle à leur projet, que le pays « était ouvert devant eux » pour s'établir et travailler où ils voudraient ; et après qu'il leur eut serré la main en faisant des vœux pour leur réussite, en appelant même sur eux la bénédiction divine, ils remercièrent avec effusion et se retirèrent très contents de cette réception.

A peine arrivés au but de leur voyage, ils se hâtèrent de se faire inscrire auprès du magistrat, ou *veldcornet*, des Spelonken, comme le leur avait dit le président ; en ce faisant, ils devenaient citoyens, électeurs. Le *veldcornet* avait pour supérieur hiérarchique le *landdrost*, qui résidait à Marabastad (aujourd'hui à Pietersbourg), et qui était l'intermédiaire du *Conseil exécutif* siégeant à Prétoria.

Un jour, à leur grande surprise, les missionnaires reçoivent une lettre du *landdrost*, leur enjoignant d'obtenir une autorisation régulière du gouvernement avant de commencer leur œuvre. Ils s'empressèrent d'aller en conférer avec le veldcornet. — « Très bien,

leur dit celui-ci. Voici la loi en effet, et voici mon code d'instructions. Je dois vous donner un « certificat » qui montre que l'affaire est en règle, et vous n'aurez qu'à l'envoyer au gouvernement. » — Ainsi fut fait, et les missionnaires se remirent à leur travail.

Plusieurs mois se passèrent, puis ils eurent une nouvelle surprise, plus désagréable que la première. Le landdrost leur écrivait : Vous n'avez pas compris le président Piet Joubert : il ne vous a nullement autorisés à vous établir pour évangéliser ; et le certificat du veldcornet est insuffisant.

Leur embarras fut grand ; car la pensée du gouvernement ne leur était pas présentée avec clarté. Pourquoi ce certificat, fait selon les lois, n'était-il pas suffisant ? Le landdrost ne le disait pas. Le veldcornet consulté répondit aux missionnaires : « Voici mon code qui institue ce certificat ; voici mon copie de lettres, où l'on voit que j'ai dûment informé le Conseil exécutif. Cela est parfaitement en règle. Si le gouvernement y voit une faute, c'est à moi qu'il doit s'adresser, c'est moi qui en suis responsable. »

Quant à la permission orale donnée par P. Joubert, voici la déclaration que le témoin, H. Sephton envoya aux missionnaires : « Le président par intérim, P. Joubert, vous a dit en ma présence que vous n'aviez nul besoin d'une permission du gouvernement. Tout ce que vous aviez à faire, d'après lui, c'était de vous faire inscrire chez le veldcornet, après quoi vous aviez libre carrière. Il exprima l'espoir que la bénédiction de Dieu reposerait sur vous, vos familles et la mission. Puis il

vous souhaita un bon voyage. Je ne vois pas que le gouvernement puisse mettre aucun obstacle sur votre chemin, à moins que vous ne violiez les lois ; mais il n'existe aucune loi dans cette République pour vous empêcher de prêcher l'Evangile. »

M. Sephton connaissait les lois. On se rappelle qu'il était député au corps législatif, ou *Volksraad*. Il avait entendu aussi les missionnaires s'informer soigneusement des lois auprès du président.

Les missionnaires avaient le plus sincère désir de plaire au gouvernement ; mais ils ne réussissaient pas à comprendre ce qu'on voulait d'eux. Pour faire quelque chose, ils demandèrent au veldcornet un nouveau « certificat, » qu'ils envoyèrent directement au Conseil exécutif. Le président en titre était rentré à Prétoria et avait repris son fauteuil. C'était M. Thomas Burgers, ci-devant pasteur en Hollande. Piet Joubert était vice-président. Mais les missionnaires ne reçurent pas de réponse directe.

Le député des Spelonken, pour l'élection duquel les missionnaires avaient donné leurs voix peu auparavant, était un fermier mi-Boër, mi-Anglais, du nom de Goodwin. Ayant fait un voyage à Prétoria, il parla des missionnaires suisses au Conseil exécutif, qui le chargea d'un message pour eux. A son retour, il dit à MM. Creux et Berthoud : « Il vous faut écrire au Conseil exécutif votre demande d'autorisation, et elle vous sera aussitôt accordée ; c'est ce qu'on m'a promis. »

M. Goodwin était sincère, mais la suite devait montrer que cette promesse était un piège. En effet, les

missionnaires se hâtèrent d'écrire au Conseil exécutif, tant ils soupiraient après la tranquillité ; et leur lettre fut portée par M. Goodwin lui-même à Prétoria.

Une autre démarche se faisait encore dans le même but auprès du gouvernement du Transvaal, et, cela de la part des directeurs eux-mêmes de la Mission vaudoise, c'est-à-dire de la Commission des missions de l'Eglise libre. En effet, la Commission avait profité du fait qu'un vaudois, un ami, M. Henri Gonin, était missionnaire de l'Eglise hollandaise du Cap et établi dans une contrée à l'ouest de Prétoria. M. Gonin était connu depuis longtemps dans le Transvaal, et comptait le secrétaire du Conseil exécutif au nombre de ses amis. Il transmit au gouvernement une adresse que la Commission avait rédigée pour certifier l'origine suisse de ses missionnaires et expliquer leur position. M. Gonin y ajouta encore une lettre de sa propre main.

Malgré tous ces efforts combinés, on ne parvint pas à gagner les bonnes grâces du président Burgers et du secrétaire Swart : ils ne pouvaient supporter que l'on discutât leurs procédés. Au commencement de juin 1876, M. Swart envoya aux missionnaires de Valdézia un refus formel de leur demande, avec interdiction absolue de faire une œuvre de mission. Ainsi on leur avait fait présenter une requête afin de la repousser, afin de s'en forger une arme contre eux ! Ils furent consternés. En tout cas, l'acte du gouvernement ne pouvait se justifier en aucune manière : la suite l'a prouvé. La lettre de M. Swart contenait plusieurs allégations tout à fait fausses, que les missionnaires ont pu réfuter sans

peine ; mais nous ne saurions entrer ici dans ces détails.

Le veldcornet des Spelonken reçut l'ordre de surveiller les missionnaires et de les empêcher de prêcher l'Evangile à la population noire. On leur permettait de faire n'importe quelle autre chose et de vivre à leur guise ; cela seul leur était interdit, évangéliser les nègres. Prêcher aux blancs leur était permis, cela va sans dire. Parmi les habitants de race européenne, il n'y eut aucune voix pour approuver le gouvernement, pas même celle du veldcornet, le fonctionnaire.

Forts de leur droit légal et de leur vocation, soutenus par tous les habitants du district, les missionnaires écrivirent au Conseil exécutif qu'il leur était impossible de quitter la prédication de l'Evangile, dont ils avaient été chargés de la part de Dieu auprès des noirs ; à part cela, ils assuraient le gouvernement de leur fidélité de citoyens respectueux des lois.

A ce moment-là, le président Burgers prenait le titre de généralissime et se mettait à la tête d'une armée pour faire la guerre à Sécoucouni, chef pédi rebelle. Offensé par l'attitude des deux missionnaires, il envoya au veldcornet l'ordre de les arrêter et de les mener prisonniers à Marabastad, où se trouvait la prison du district. Cet ordre, conçu en termes péremptoires, était signé *Thomas Burgers, Général en chef* ; et il était accompagné de menaces sévères à l'adresse du veldcornet, pour le cas où il aurait la moindre hésitation à obéir.

A cette nouvelle il n'y eut qu'un cri d'indignation dans les Spelonken. Les missionnaires berlinois arri-

vèrent en hâte pour engager leurs collègues suisses à se réfugier dans leurs stations. Les autres blancs signèrent une protestation qu'ils envoyèrent à Prétoria. Le veld-cornet chercha longtemps en vain des miliciens pour exécuter l'ordre du président : tous refusaient, et lui-même ne pouvait quitter son poste. Après plusieurs semaines enfin, il trouva un métis portugais très inoffensif, sur lequel il réussit à exercer une pression assez forte pour qu'il consentît à jouer le rôle de gendarme, moyennant une solde de vingt francs par jour. Puis un wagon et un attelage de dix bœufs furent réquisitionnés pour conduire les prisonniers. C'était le 2 août. Les deux missionnaires n'avaient pas accepté l'offre bienveillante de leurs voisins allemands, de peur d'affaiblir la justice de leur cause ; ils désiraient voir se dévoiler entièrement la pensée des autorités. Ils durent laisser leurs familles à Valdézia. Après un voyage de quatre jours à travers les solitudes, leur geôlier les remit aux mains du landdrost de Marabastad.

Dans le même temps, l'armée des Boërs ayant essuyé une grande défaite, se dispersait aux cris de « à la maison ! » et abandonnait son généralissime seul au milieu du camp déserté.

Ce n'était pas le cœur gai que les deux missionnaires étaient partis de Valdézia. Non seulement ils laissaient leurs familles en arrière sans qu'elles sussent ce qu'il allait advenir d'eux, mais ils s'étaient attachés à leur œuvre naissante, et cette station qu'ils venaient de fonder leur était déjà très chère, car elle semblait pleine de promesses et d'avenir ; aux catéchumènes de la première

heure étaient venus se joindre plusieurs nouveaux convertis. Et maintenant qu'allait-elle devenir ? Les prisonniers reviendront-ils un jour ? Ou bien seront-ils transportés jusqu'au delà des frontières du Transvaal ? L'œuvre sera-t-elle anéantie ? La nouvelle mission, à peine née, périra-t-elle ?... Ces tristes questions affligeaient tous les cœurs, ceux des familles missionnaires, ceux des évangélistes, ceux des indigènes, même des païens. En tout cas, Mesdames Creux et Berthoud étaient décidées à rester à Valdézia pour y maintenir aussi longtemps que possible le drapeau de la Mission vaudoise.

Le landdrost avait pour instructions « de garder ses prisonniers à Marabastad jusqu'à nouvel ordre. » Ceux-ci avaient en vain demandé au veldcornet le motif de leur arrestation, ou quelle accusation était portée contre eux, ou quel soupçon pesait sur eux : il n'en savait rien du tout. Ils adressèrent les mêmes questions au landdrost ; mais lui non plus n'en avait pas connaissance. « Il faut attendre, dit-il, une lettre du gouvernement. »

La prison était un petit bâtiment isolé au bord de la route, à quelques pas de la maison du landdrost. Ses forts murs de maçonnerie ne contenaient qu'une seule pièce assez petite. Elle était si pleine de noirs, prisonniers de guerre, qu'on en laissait tout le jour la porte ouverte, et que ces noirs cuisaient leur bouillie quotidienne en plein champ. Le landdrost avait en prison préventive un Anglais, qui était accusé d'un vol important ; c'est lui qui avait la surveillance des nègres, et on lui avait assigné pour logement un coin des bureaux

de l'administration. Le landdrost s'était dit l'ami des missionnaires, et il les reçut comme ses pensionnaires dans sa propre maison, faute d'une autre place.

Dès que le courrier hebdomadaire arriva de Prétoria, E. Creux et P. Berthoud demandèrent au landdrost ce qu'on lui ordonnait de faire d'eux. Mais les lettres du gouvernement ne parlaient pas de leur affaire ; elles étaient surtout relatives à du bétail pris à la guerre. La semaine suivante, le courrier n'en apporta pas davantage. Mais les deux prisonniers n'avaient pas attendu jusque là pour tailler leur plume et raconter leurs aventures dans les journaux de l'Afrique australe. « Tout ce que nous demandons, disaient-ils, c'est, ou bien que l'on nous fasse notre procès pour quelque chose, ou bien qu'on nous rende la liberté. » Cela fit le tour de la presse, et plusieurs journaux prirent chaudement leur parti.

Avec Valdézia, les communications étaient difficiles et rares. L'épreuve était rude surtout pour les femmes des missionnaires, d'autant plus qu'il y eut à la station des jours de maladie et de douleur. Le pire, ce fut une guerre qui éclata entre deux petits chefs indigènes, à deux ou trois kilomètres de Valdézia. De la maison, les dames voyaient des batailles, les incendies des villages, les processions des fuyards ; elles entendaient la fusillade et les cris des malheureux. Il est difficile de se représenter les angoisses par lesquelles elles ont dû passer alors, en l'absence de leurs maris prisonniers ; et il n'est pas étonnant que ces temps douloureux aient, pour l'une d'elles, préparé une issue fatale dont nous aurons à parler bientôt. Voici, sur cette guerre, quelques mots

que P. Berthoud écrivait plus tard : « Le 6 septembre avant le jour, le vieil évangéliste Eliakim vint réveiller ma femme en criant qu'il fallait partir et fuir. C'est en vain qu'elle essaya de le calmer. Il alla appeler les domestiques pour rassembler le bétail et l'emmener. Ma femme leur ordonna de s'arrêter. Là-dessus arrive un Anglais qui offre ses services et sa protection à nos dames, et les engage à partir. Elles déclinent ses offres. Plus tard un Portugais envoyé par le landdrost arrive avec un message semblable. Eliakim revient à la charge pour fuir avec nos gens. Quant à nous, leur dit ma femme, nous restons. Puis c'est un marchand allemand qui a fait cinq ou six lieues à cheval pour venir au secours de nos dames, sans se donner le temps d'enfiler son paletot, tant il était pressé. Tout de suite après, c'est M. Watt qui vient offrir une chambre de sa maison à ces dames. Mais elles persistent à refuser, craignant qu'il n'arrive un plus grand mal à la station si elles s'en éloignent ; d'ailleurs elles se sentent plus en sécurité chez elles, sous le regard de Dieu, que dans les maisons de gens sans piété qui sont ivres le soir. »

A Marabastad, les semaines succédaient aux semaines sans qu'il vînt aucun message du gouvernement au sujet des deux prisonniers. Plusieurs lettres de ceux-ci étaient déjà sous les yeux du public. Un journal, *L'avocat du Transvaal*, les commentait à l'avantage des missionnaires, et concluait ainsi : « Nous sommes confondus d'étonnement de voir que le président et le Conseil exécutif aient pu agir d'une façon si manifestement arbitraire, illégale et despotique. Nous espérons ap-

prendre bientôt qu'ils ont fait réparation aux missionnaires en leur présentant des excuses. »

Enfin le landdrost reçut du gouvernement quelques lignes très peu claires qui le mirent dans le plus grand embarras, et qui semblaient dire que les missionnaires pourraient se remettre au travail quand ils auraient fait viser leurs diplômes de théologiens! Après de longues hésitations, il se décida à les renvoyer chez eux. Ils eurent la joie de rentrer à Valdézia après cinq semaines et demie d'absence ; il en était temps, c'était le quatrième jour que les indigènes guerroyaient dans le voisinage.

Heureusement cette guerre toute locale ne dura que peu de temps. Bientôt le calme et la sécurité revinrent dans le pays ; et l'œuvre de la Mission vaudoise put reprendre sa marche régulière.

Un an plus tard, le Conseil exécutif n'existait plus, et les Anglais s'étaient établis à Prétoria. Le missionnaire français Coillard, qui traversait la capitale à ce moment-là, pouvait écrire ces mots : « Tous ceux qui nous abordaient croyaient qu'il était de bon ton de parler avec indignation de Burgers et de son gouvernement, de la manière dont il avait traité Dieterlen d'abord, puis nos frères suisses, Creux et Berthoud. C'est une preuve de sympathie qui, dans les circonstances actuelles, ne coûte guère ; il faut la prendre pour ce qu'elle vaut. »



# CHAPITRE IX

## Premiers baptêmes; conversions.

« Ce désert pourrait-il fleurir comme la rose ?.... » Telle est la question qui vint au cœur des deux amis, E. Creux et P. Berthoud, quand ils plantèrent leur tente à Valdézia. Elle était bien naturelle : car nous avons vu plus haut l'état misérable, comble de l'infortune, dans lequel les missionnaires vaudois avaient trouvé la tribu des Gouamba. Et quel problème que cette misère morale ! Comment faut-il s'expliquer ce phénomène, que les peuples noirs puissent exister dans un tel état ? Faut-il dire que les noirs constituent la race la plus dégradée d'une humanité déchue ? Ou bien y a-t-il là au contraire un état normal, un point de départ, une simple étape dans la voie du progrès ? — Y a-t-il eu quelque chose de perdu, un recul ? Ou bien le défaut qui nous frappe n'est-il qu'un retard naturel dans ce genre de développement qu'on appelle « l'évolution ? » Notre impression, qui est très claire, ne penche pas dans ce dernier sens;

elle nous oblige à croire qu'il fut un temps, à l'origine, où les ancêtres de cette race ont connu un état meilleur. Mais, nous dira-t-on, votre impression est peut-être entachée de préjugé !

Eh bien, plaçons-nous au point de vue strictement objectif. Si, depuis son apparition, cette race a suivi une évolution naturelle et normale, les noirs ne sauraient éprouver qu'une joie sans mélange lorsqu'on leur propose un idéal plus élevé. Tel, l'écolier qui a bien travaillé, et dont les examens ont été satisfaisants, se réjouit d'être promu d'un degré. Mais il n'en est nullement ainsi chez les noirs qu'on évangélise. Lorsque l'enseignement biblique a été répandu, voici ce qu'on observe :

D'abord, tous les noirs reconnaissent d'emblée que la loi morale, nouvelle pour eux, est la vérité ; leur conscience, jusque-là endormie, en répète l'écho du premier coup. Cela s'impose à eux, et à tel point que plus tard, les relaps eux-mêmes en conviendront sans réticence. Voilà le premier effet de la prédication chrétienne sur ces noirs.

Ensuite ils se voient obligés d'y appliquer leur volonté, c'est-à-dire de choisir entre les deux voies qui leur ont été décrites. Mais c'est ici qu'on les voit se séparer en deux groupes divergents. Les uns disent : « Nous préférons notre misère, avec les jouissances sensuelles ; peut-être penserons-nous plus tard à changer d'idée. » Ceux qui parlent ainsi sont surtout des représentants du sexe fort, et l'on ne saurait en être surpris. Toutefois on entend parfois aussi des personnes du sexe faible

exprimer cette opinion. En tout cas ils savent ce qu'ils veulent ; et quand on essaie de les ramener au bien, ils cherchent des échappatoires, des excuses ; or « qui s'excuse, s'accuse. » Les autres, pressés par un impérieux besoin de leur cœur, viennent parler au missionnaire ; ils se condamnent eux-mêmes spontanément, se déclarant coupables devant Dieu ; ils demandent à être grâciés, ils implorent le pardon, ils prient qu'une force et une vie nouvelles leur soient accordées. Ensuite on les voit en effet changer de vie et acquérir une paisible joie. Le progrès intellectuel peut être assez peu de chose ; mais le progrès *moral*, spirituel, se manifeste par une transformation complète. Une puissance a été abattue, celle du mal, une puissance nouvelle a pris sa place, celle du bien. On ne saurait parler ici d'évolution, c'est une nouvelle naissance.

On le voit en effet, ce n'est pas un *éveil* de l'âme nègre qui est provoqué par le christianisme, c'est bien un *réveil*, où l'âme sort d'un mauvais rêve, où la conscience *reprend* les droits dont elle avait été frustrée. Oui, *il y avait eu* quelque chose de perdu. Rien ne saurait donner une idée plus vraie de la chose que la parabole sublime de « l'enfant prodigue. » A ce tableau, si simple dans sa grandeur, il n'y a qu'un trait à modifier pour l'appliquer à la tribu qui nous occupe. L'enfant prodigue avait personnellement connu son père avant de déchoir, et il s'en souvenait. Tel n'est pas le cas des Gouamba : leur condition est encore plus misérable. Ils sont la postérité dégradée de l'enfant prodigue, ses enfants nés dans le mal, sa postérité engendrée au mi-

lieu des pourceaux et de la fange. Il n'y a pas dans leur cœur l'image de la maison du père, il n'y a aucun souvenir qui puisse les pousser au repentir. Toutefois eux aussi, quand nous leur portons l'écho de la voix du père, de cette voix d'amour, ils se sentent repris en eux-mêmes et s'écrient : « J'ai péché ! Nous avons péché ! »

La prédication de l'évangéliste Eliakim avait déjà produit des fruits semblables dans les Spelonken, et nous avons vu qu'à Valdézia les missionnaires avaient eu tout de suite des catéchumènes gouamba à instruire. Ils purent aussi en admettre plusieurs nouveaux peu de temps avant leur arrestation et leur captivité : c'était un sujet de joie, une source de consolation et d'espoir au moment du danger.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de Sehloumoula, la première personne convertie d'entre les Gouamba. A leur retour de Marabastad, les missionnaires la jugèrent capable de recevoir le baptême. Quelle joie, quelle compensation de leurs peines, que cette fête qui eut lieu à Valdézia le *dimanche 1er octobre 1876 !* « Nos cœurs, écrivaient-ils, étaient pleins de joie et de reconnaissance, et nous aurions aimé qu'un grand nombre de Gouamba fussent présents et pussent recevoir une vive et bonne impression de ce culte émouvant. Sehloumoula se leva et raconta avec simplicité et émotion comment elle était arrivée à rejeter les coutumes païennes et à s'attacher à la Parole de Dieu, qui seule peut sauver pour l'éternité. Les plus païens eux-mêmes d'entre les auditeurs avaient l'air pénétrés d'émotion. » Cette première prosélyte reçut le nom de *Lydia.*

Un des élèves les plus zélés d'Eliakim s'appelait *John*, et venait de prendre femme. Il avait suivi assidûment l'école, et l'évangéliste lui avait enseigné à lire en souto. John en eut un vif plaisir, parce qu'il lui était ainsi possible de lire « le gros livre, » la Bible. Toutefois il ne se déclara chrétien que bien des mois après l'arrivée des missionnaires. Au retour d'un long voyage, il apprit que son père était mort depuis quelques semaines, et il fut invité à sacrifier un bouc en l'honneur du défunt, selon la coutume. Il devait prier l'ombre de son père et lui demander une vie heureuse, exempte de maladies et d'accidents. Mais il refusa d'accomplir le rite païen et déclara que son père n'était pas un dieu. Sa mère lui répondit : « Peux-tu mépriser ainsi les leçons de celle qui t'a donné le jour ? » Ce fut en vain. Mais quelques jours plus tard on revint à la charge, en lui disant : « Eh bien, un tel égorgera la bête, tu n'y auras aucune part, seulement tu viendras t'asseoir avec nous.... »

Fatigué de leurs obsessions, John alla élire domicile dans un hameau voisin. Il n'en fut pas quitte pour cela. Un jour, quelques membres de sa famille arrivent avec une poule et lui disent : « Viens maintenant, sacrifie ceci, ce n'est qu'une poule. » Il refuse encore. Alors on tue la bête, et l'on fait sur John et sur tous l'aspersion du sang, l'officiant prenant le sang dans sa bouche pour le souffler, le projeter, sur eux.

Un autre jour, on lui amène une chèvre pour qu'il la sacrifie. Nouveau refus de sa part ; sur quoi on lui dit : « Si tu as adopté les coutumes des blancs, consens au

moins à sacrifier en faveur de ta mère et de ta famille. » Alors il sort brusquement de sa hutte, saisit un couteau, égorge l'animal, et rentre aussitôt, tandis que les assistants se prosternent déjà en prières devant la victime qui se débat en expirant.

Quand le missionnaire lui demanda pourquoi il n'était pas venu lui parler plus tôt, John répondit : « C'est que plusieurs nous ont dit : Ah ! vous croyez qu'on peut être de l'Eglise comme ça ! Il faut d'abord savoir tout le gros livre. »

Il s'était présenté en compagnie d'un ami qui partageait ses sentiments. Le missionnaire écrivait à ce propos : « Je ne vous répéterai pas tous les péchés qu'ils ont confessés : la débauche, l'idolâtrie, la superstition, en un mot, le paganisme dans lequel ils ont vécu leur fait honte. J'ai été touché de leur sérieux et de leur humilité. »

L'« ami » devint plus tard l'évangéliste Timothée Mandlati. Les deux furent baptisés avec cinq autres adultes le 8 juillet 1877, au culte du matin, en présence du missionnaire Coillard qui était en passage à Valdézia. Cette fête fut un grand jour de joie pour la station. Des baptêmes d'enfants eurent aussi lieu au service de l'après-midi, présidé par E. Creux, qui baptisait son petit Jean, et qui en écrivait ensuite dans ces termes touchants : « C'est le cœur plein d'émotion et de reconnaissance que j'ai reçu au nom de l'Eglise ces chers petits enfants, les prémices de l'enfance chez les Gouamba, et que je les ai bénis en les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Oh ! que le

Seigneur les garde dans sa bergerie, ces chers agneaux que Jésus aime et pour lesquels il a versé son sang ! Dieu bénisse en particulier notre enfant bien-aimé et fasse de lui un instrument de sa miséricorde parmi ces nations plongées dans les ténèbres de la mort ! N'est-il pas comme consacré à l'œuvre missionnaire par ce baptême reçu en commun avec les premiers enfants gouamba ? »

Le missionnaire Schwellnus, de la station berlinoise la plus rapprochée, était aussi venu pour la circonstance. Il prit part avec ses collègues de langue française et les évangélistes indigènes, au service de sainte cène qui eut lieu le soir sous la présidence de M. Coillard. « Le souvenir de cette fête, lisons-nous dans le *Bulletin missionnaire*, restera gravé dans nos cœurs. Eben-Ezer ! Jusqu'ici l'Eternel nous a secourus. »

A la même époque, l'âme d'un certain jeune garçon commençait à être réveillée par la prédication évangélique. Dès que sa famille s'en rendit compte, elle se mit à le gourmander, à le railler, à le tourmenter, afin de le ramener aux idées païennes. Ses parents obtinrent par ce procédé le contraire de ce qu'ils cherchaient ; car Matsivi, c'était son nom, les quitta pour se mettre en service chez les missionnaires. Là il put suivre l'école à cœur joie.

Un jour qu'il faisait en secret sa prière à Dieu, son cœur fut tout à coup, dans la présence de Dieu, troublé par le sentiment de ses péchés. Jadis heureux et content, il était maintenant triste et sans repos. Sa conscience, soudainement réveillée de sa torpeur, lui reprochait ses

fautes et le menaçait du Juge. Il aurait bien voulu échapper à ces reproches, se dérober à cette accusation, *fuir cette voix* qui prononçait la terrible sentence; mais où aller, où fuir? La voix accusatrice sortait du fond même de son être! Il ne pouvait que pleurer. Le pauvre garçon était si malheureux qu'il faisait pitié à voir; et il avait à peine quatorze ans. Quand il vint demander conseil et secours à son missionnaire, celui-ci ne put que prier avec lui et l'encourager à crier à Dieu avec persévérance, et à fixer les yeux sur la croix de Christ sans se lasser.

Les jours se suivaient, et le jeune indigène souffrait toujours des angoisses de son âme. De temps à autre le missionnaire lui adressait quelques exhortations. Trois longues semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles Matsivi n'eut pas un sourire, pas un instant de gaîté; mais il ne se lassa pas de se jeter jour après jour au pied de la croix de Jésus. Enfin, un matin, on le vit apparaître avec un air souriant et heureux, avec un visage radieux qu'on ne lui avait jamais vu. Il raconta que la paix et la joie étaient descendues dans son cœur, pendant qu'il était à genoux à faire sa prière accoutumée. Il sentait maintenant que Jésus l'avait délivré. Le missionnaire le prit à part pour fléchir avec lui les genoux et bénir Dieu; alors les actions de grâces sortirent abondantes du cœur de Matsivi, et le ton de sa prière spontanée avait quelque chose de tout à fait solennel. Dès lors, on peut le dire, Matsivi n'a cessé d'être un chrétien modèle.

Il reçut le baptême le jour de Noël 1878, en com-

pagnie de son frère Jonas et de plusieurs autres. Invité à rendre compte de sa foi devant le public, il dit, entre autres choses : « J'étais encore un tout petit gamin que je savais voler, mentir, tromper, et commettre toute espèce d'impuretés. Ah ! disais-je en m'en glorifiant, je ne suis pas bête, je sais prendre ce qui appartient aux autres, même en leur présence et sous leurs yeux, sans qu'ils le voient. Je me croyais un homme, parce que je vivais dans le péché.... Mais tout d'un coup mes yeux ont été ouverts.... Jésus a pris toute ces fautes que j'ai honte de raconter ; il a souffert pour moi, il a effacé mon iniquité... »

Le Noël précédent, une douzaine de néophytes avaient reçu le baptême ; les conversions se multipliaient. Voici celle d'une jeune fille, d'après le récit du *Bulletin*. « Sékétsé est aussi une enfant de notre école, jolie fillette de quatorze ans, aux yeux brillants et souvent malicieux. C'est une vive-la-joie. Jusqu'à présent elle n'a pas fait grand progrès. Elle a été notre servante pendant un temps, mais pour avoir la paix nous avons dû la renvoyer.

« Un certain temps plus tard, Sékétsé se trouva de grand matin devant ma porte. Ses yeux étaient pleins de larmes, sa figure bouleversée. — Qu'as-tu donc ? Est-ce qu'on t'a battue ? — Non. — Es-tu malade ? — Non ; c'est mon cœur !... — Elle me raconta que ses péchés la tourmentaient, et que, pendant toute la nuit, elle n'avait cessé de pleurer. — Quels péchés ? — Surtout l'impureté....

« Elle crut au Sauveur, et son âme fut pleine de

joie. Elle retourna chez elle en chantant des cantiques. »

A propos de ces nombreuses conversions, E. Creux écrivait encore : « C'est pour moi une source continuelle d'étonnement que de voir ces païens qui, il y a peu de jours, étaient plongés dans les ténèbres les plus profondes, se tourner vers la lumière avec un indicible bonheur, et boire les eaux du salut avec joie. Le lieu désert devient un jardin, il fleurit comme la rose.... Ils verront la gloire de l'Eternel et la magnificence de notre Dieu. L'œuvre du Seigneur réjouit nos cœurs et confond notre faible foi. Nous attribuons le succès *extraordinaire* qui nous a été accordé, au fait que nos Eglises ont prié beaucoup pour nous. »

A la fin de l'année 1878, la mission comptait environ quatre-vingts néophytes, dont la bonne moitié avaient reçu le baptême. Tous n'étaient pas de la station proprement dite ; car les annexes, où travaillaient les évangélistes soutos, avaient déjà vu se produire beaucoup de conversions.

L'une de ces annexes était située à dix-huit kilomètres environ à l'ouest de Valdézia, chez un petit chef gouamba nommé Ndjaka-ndjaka, et sur un domaine appartenant à un Anglais qui n'y habitait pas. L'endroit était favorable à l'établissement d'une station missionnaire, tant au point de vue des avantages matériels, qu'à celui des peuplades à évangéliser. Le propriétaire, qui avait besoin d'argent, vint offrir son domaine aux missionnaires ; et, ensuite de ces ouvertures, des tractations furent commencées en vue d'établir là une

station nouvelle, ou, si l'on veut, d'ériger en station l'annexe qui comptait déjà plusieurs convertis, et faisait présager un heureux avenir. Mais nul n'aurait pu prévoir que cette entreprise serait inaugurée dans les larmes, comme nous allons voir que ce fut le cas.



## CHAPITRE X

### Tribulations ; la Mission affaiblie. Elim.

Si l'œuvre semblait prendre un essor remarquable, si de tels succès étaient bien propres à réjouir les missionnaires dans leur travail, d'autre part ils étaient assez souvent frappés dans leurs familles, la maladie les faisant passer par de fréquentes épreuves. On se rappelle aussi les angoisses du temps de la captivité ; elles avaient laissé des traces fâcheuses, et avaient atteint la constitution de Mme Berthoud, dont la santé ne cessa dès lors d'être un sujet d'inquiétude. Puis, dans les deux familles, diverses maladies étaient venues successivement les atteindre les uns ou les autres, parents et enfants ; le deuil même avait fait irruption de bonne heure dans leurs rangs. Toutefois, ces tribulations devaient être bien dépassées par celles de l'époque où nous arrivons ; et quand on évoque, dans la pensée de ces missionnaires, le souvenir des années 1879 et 1880, ces millésimes leur apparaissent voilés d'un crêpe noir.

Le mois de mars est volontiers, dans ces contrées-là, une saison qui engendre les maladies, après que l'été,

avec ses fortes chaleurs et ses pluies abondantes, a fait germer les miasmes paludéens, et lorsque l'air des nuits, subitement rafraîchi, donne si aisément le frisson [1]. L'année (1879) avait pourtant débuté dans la joie : on pouvait se réjouir d'heureuses naissances dans les deux familles. Mais le 10 mars, une autre note s'était fait entendre, et dès lors on vit coup sur coup la fièvre frapper, pour ainsi dire sans pitié, soit les uns, soit les autres. Les veilles fatigantes et les angoisses sans cesse renouvelées que les maladies des enfants occasionnèrent aux parents, portèrent une nouvelle et grave atteinte à la santé de ceux-ci. C'en était trop ; la santé déjà affaiblie de Mme Berthoud ne put pas résister à cette violente secousse ; le 3 avril son départ plongea la Mission dans le deuil. Dieu soit loué, qui lui épargna toute agonie ; cette belle âme, dont la foi simple avait toujours vaincu les difficultés de la vie, passa triomphante dans un monde meilleur, objet de son espérance.

Dans ces temps pénibles, les missionnaires avaient reçu un secours inespéré par la visite de leurs anciens collègues et amis, M. et Mme Coillard, arrivés le 29 mars à Valdézia, au retour d'un voyage d'exploration qui durait depuis deux ans. Ce fut un précieux réconfort.

Quelques mois plus tard, la famille Creux s'établissait dans la nouvelle ou seconde station, qui fut nommée *Elim*. C'est là qu'une épidémie de diphtérie commença ses ravages l'année suivante, et de là qu'elle se pro-

[1] Dans l'Afrique australe la saison d'été comprend les mois d'octobre à mars.




MAISON MISSIONNAIRE D'ÉLIM, BATIE EN 1879

pagea jusqu'à Valdézia. De nouvelles tombes s'ouvrirent les unes après les autres. Puis P. Berthoud, la santé ruinée par les chagrins et resté solitaire, dut prendre tristement le chemin de l'Europe, se demandant chaque jour si son pèlerinage irait jusque-là.

Valdézia était vide. A Elim, M. et Mme Creux restaient avec un seul enfant. Dans l'espace de quatorze mois la mort avait six fois de suite porté le deuil dans les familles missionnaires. Qui dira la douleur apportée par ces épreuves répétées, et qu'accompagnaient les nombreux soucis de la tâche ordinaire?...

Lors du départ de son collègue, E. Creux écrivit : « Ainsi nous restons seuls ! Ce mot me navrerait si je ne comptais sur l'Ami par excellence !... Faites tout pour que nous soyons seuls le moins longtemps possible, et que notre œuvre qui, en s'étendant, réclame toujours plus de temps et de travail, n'ait pas trop à souffrir de notre solitude. Je ferai ce que je pourrai avec l'aide de Dieu pour maintenir l'œuvre, la consolider et même la développer ; mais mon cri constant sera celui-ci : « Envoyez-nous du renfort ! »

Citons encore, sur ce sujet, quelques fragments des communications officielles des directeurs de la Mission : « La retraite forcée de Paul Berthoud amenait une perturbation et des lacunes sérieuses dans la marche de la Mission, dont l'existence même était en jeu aux yeux de quelques-uns. Le Seigneur s'est chargé de les rassurer, et de donner à tous les amis de notre œuvre un grand sujet d'encouragement en appelant à la brèche un nouveau missionnaire.

» Une circulaire a porté à la connaissance de nos Eglises, en date du 20 août 1880, deux faits de nature à fortifier la foi et le zèle de tous les amis et soutiens de la Mission vaudoise : l'arrivée au pays de Paul Berthoud, et le prochain départ de son jeune frère, Henri Berthoud, pour le remplacer à Valdézia....

» Au moment opportun, chacun en sera frappé, le Seigneur a suscité à la Mission un nouvel ouvrier : et ce nouvel ouvrier est un frère de Paul Berthoud, placé mieux qu'aucun autre par conséquent pour bien connaître les difficultés de la tâche qu'il va entreprendre. Certes, c'est bien le Maître de la moisson qui nous l'envoie, et qui nous invite à aller en avant nous aussi comme notre jeune missionnaire et avec lui....

» Notre nouveau missionnaire avait à hâter son départ ou à le renvoyer de six mois pour que son voyage en Afrique ne coïncidât pas avec la saison des pluies. Il s'est résolument décidé pour la première alternative, en considérant les besoins de la Mission.

» Consacré le 5 septembre dans la chapelle de l'Eglise libre de Morges, Henri Berthoud quittait la Suisse quinze jours plus tard avec sa compagne. »

L'orage était enfin passé, et le *Bulletin missionnaire* pouvait dire alors en manière de conclusion : « De si rudes épreuves semblaient, aux yeux de quelques-uns, devoir porter un coup mortel à la Mission vaudoise. Mais non, après un temps d'arrêt et de recueillement sous la croix, l'œuvre prit un nouvel essor. »

## CHAPITRE XI

### Progrès et accroissement.

Une des paraboles de Jésus compare le royaume de Dieu à la semence de moutarde, graine fort petite qui, en se développant, finit par donner une grande plante, un arbre. Cette petite apparence de la graine peut tromper les regards. Ainsi en était-il de la Mission vaudoise. Elle semblait peu forte, bien affaiblie même, au point que plusieurs désespéraient de son avenir. Mais le royaume était là, et Dieu veillait sur le germe délicat.

Il employait dans son œuvre un moyen qu'on n'avait pas prévu. Nous voulons parler de ces petits négrillons qui, pour gagner des habits et quelque argent, se faisaient marmitons chez les missionnaires. C'était là que Matsivi avait appris à la fois qu'il était pécheur et que le sang de Christ nous purifie de tout péché. Il fit preuve, dans son service, de qualités solides et aimables; il accomplit dans l'intimité des actes de fidélité et de

dévouement que nous regrettons de ne pouvoir pas citer, faute de place. C'est que rien n'est plus propre à développer les indigènes convertis que le séjour dans les familles missionnaires. Or dès les débuts, les missionnaires avaient eu présente à l'esprit la pensée de préparer les jeunes gens comme aides en vue de l'évangélisation de la vaste tribu gouamba. Aussi, en 1879, leurs douloureuses épreuves ne les empêchèrent pas de donner un commencement d'exécution à leur projet. Ils connaissaient les bonnes écoles du Lessouto : et comme M. Coillard retournait dans ce pays-là, ils mirent quelques jeunes gens sous sa protection pour les envoyer étudier à Morija. Matsivi et son frère Jonas furent du nombre.

En 1882, la Mission avait une dizaine d'élèves-évangélistes, distribués dans diverses écoles ou sous les soins particuliers des missionnaires. Deux d'entre eux avaient été confiés aux Allemands de la station de Mpômé.

L'année suivante vit naître la littérature gouamba, lorsque divers travaux furent livrés à l'impression. Les circonstances étaient favorables, par le fait que les missionnaires à l'œuvre en Afrique avaient en Europe un collaborateur en P. Berthoud, qui, revenu à la santé, pouvait s'occuper de cet ouvrage. On vit paraître en français les *Leçons de sigwamba*, cahier qui contenait les premiers éléments d'une grammaire. On publia aussi un *Abécédaire*, tout à l'usage des écoliers indigènes. Ce fut ensuite un recueil de 53 cantiques, *Tinsimo*, composés par les missionnaires pour les cultes

et pour les écoles indigènes. Enfin un joli volume, appelé *Buku* (livre), donnait la traduction du récit évangélique, sous forme d'une harmonie abrégée des quatre évangiles, outre quelques autres fragments des Saintes-Ecritures. Tels furent les premiers livres gouamba, alors que la langue gouamba fut pour la première fois mise en écriture et en typographie. Dès lors, cette langue nouvelle put prendre sa place dans les catalogues que la tour de Babel a rendus nécessaires.

Dans le même temps, et malgré les tribulations que la Mission avait souffertes, la prédication de l'Evangile avait continué à produire ses fruits bénis. On ne cessait pas d'enregistrer de nouvelles conversions ; et de temps à autre, à intervalles irréguliers, des fêtes chrétiennes avaient lieu, dont le principal sujet de joie était le baptême des néophytes reconnus dignes d'être admis dans l'Eglise. Bientôt ces fêtes devinrent des réunions générales où se rencontraient les cinq congrégations de la Mission. C'est après une journée semblable que le missionnaire de Valdézia, Henri Berthoud, écrivait ces mots : « Ceux qui disent que la mission est une des plus grandes preuves de la divinité du christianisme ont encore plus raison qu'ils ne pensent. En effet, on y voit le païen, sans Dieu et sans espérance au monde, écouter la Parole, se tourner peu à peu, et venir enfin tomber aux pieds du Sauveur. Ce miracle s'accomplit sous nos yeux, et chacun peut en contempler les diverses péripéties. »

A la fin de 1882, la Mission avait 2 stations et 3 an-

nexes, où l'on comptait 215 néophytes et 300 à 400 auditeurs ; les écoles réunissaient une centaine d'enfants. De plus, deux nouveaux couples y arrivaient d'Europe. Auguste Jaques était missionnaire consacré ; et son compagnon, H. Mingard, venait comme agriculteur aide-missionnaire.

En Suisse, les nombreuses conférences données par P. Berthoud faisaient connaître l'œuvre dans les cantons romands, Vaud, Genève et Neuchâtel, au moment où ces deux derniers commençaient à envoyer de fortes contributions à la caisse de la Mission.

Les dons en faveur de l'œuvre s'accrurent d'une façon réjouissante : et la caisse se trouva bientôt en assez bon état pour qu'une forte caravane de renforts pùt être envoyée aux Spelonken. Au mois de février 1884 en effet, sept personnes s'embarquaient ensemble sous les auspices de la Commission des missions, à savoir : le missionnaire Eugène Thomas et sa femme, puis trois aides-missionnaires, Mlle Jeanne Jacot, Alexis Thomas, frère du missionnaire, et Paul Fornallaz ; enfin le missionnaire P. Berthoud qui venait de se remarier, et qui emmenait aussi avec lui M. et Mme Ducret comme ses aides particuliers. Avec les bagages se trouvaient un moulin et sa bluterie, qu'on devait monter et établir dans la station d'Elim. Cette troupe de nouveaux ouvriers pour la Mission atteignit les Spelonken dans les derniers jours de mai.

Le moment était venu où la famille Creux pouvait, après douze ans d'activité, aller en Europe chercher du repos.

## CHAPITRE XII

### La Mission devient « romande » (1883).

Cet effort considérable n'aurait pas pu se faire, si les Eglises libres des cantons de Neuchâtel et de Genève n'avaient pas apporté leur concours financier à l'œuvre de la Mission vaudoise : bien plus, Neuchâtel venait de fournir deux des personnes de la troupe qui arrivait aux Spelonken à la fin du mois de mai 1884.

Il y avait déjà plusieurs années que les Genevois et les Neuchâtelois avaient commencé à s'intéresser à la jeune Mission. M. Eug. Bachelin, qui avait habité dans les trois cantons et s'y était fait de nombreux amis, s'était mis à la brèche avec un noble entrain. A plusieurs reprises il s'était rendu dans les trois chefs-lieux, en vue de provoquer une entente pour la coopération des diverses Eglises. Le 14 avril 1880, écrivant au nom de l'Eglise libre de Genève il disait entre autres : « Un point important est la participation pécuniaire que les membres de notre Eglise devront prendre à l'œuvre

commune. Il est naturellement impossible de rien préciser à cet égard ; mais nous espérons qu'après les délais nécessaires pour l'organisation des comités locaux, les frères de Genève témoigneront leur empressement d'une manière aussi efficace que le permet leur nombre restreint. »

Un mois plus tard, le Synode vaudois s'occupait de ce projet de coopération, qui lui était présenté dans les termes suivants par la Commission des missions : « Vous le savez, Messieurs et très honorés frères, lorsque dans des réunions synodales ou dans d'autres occasions la question d'une union ou d'une confédération organique, sinon d'une fusion de nos Eglises libres, entre lesquelles existent déjà tant de liens et d'éléments communs, venait à se poser, — et il est tout naturel qu'elle se pose souvent, — l'œuvre des missions s'offrait comme un terrain favorable pour y tenter un essai ou une réalisation partielle de cette bonne pensée.... » — « L'idée a suivi dans les esprits une de ces marches naturelles, lentes, progressives, qui sont une garantie de maturité et parfois un indice de la volonté de Dieu. Née spontanément dans les trois cantons à la fois, souvent présentée comme un but désirable et possible, mais lointain, caressée vaguement par plusieurs, avant d'être positivement discutée, elle est devenue, il y a une année, un sujet d'étude pour votre Commission ; puis, saisie avec ardeur par un frère d'une Eglise voisine, et débattue par des hommes spéciaux, elle vous revient maintenant avec leur recommandation et sous une forme concrète. »

Le Synode adopta entièrement ces vues, et les trac-

tations officielles nécessaires purent suivre leur cours entre les trois cantons. Elles prirent encore une année. Le Synode neuchâtelois posa comme condition de sa collaboration que ses délégués n'eussent pas voix délibérative. En conséquence, le traité d'association fut adopté sous la forme suivante (articles principaux) :

A partir du 1er juin 1881, et en attendant qu'une association plus étroite permette d'arriver à une organisation définitive,

1° Les Eglises indépendantes de Genève et de Neuchâtel coopéreront à la Mission vaudoise, sur la base des résolutions votées par le Synode neuchâtelois dans sa séance du 8 février 1881.

2° Les Eglises susmentionnées se feront représenter dans la Commission des missions de l'Eglise évangélique libre du canton de Vaud par des délégués siégeant avec voix consultative.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

5° Le rapport et les comptes que la Commission des missions présente chaque année au Synode de l'Eglise libre du canton de Vaud seront communiqués officiellement à chacune des Eglises associées.

En présentant ce traité au Synode, la Commission l'accompagnait de cette remarque : « S'il constitue un pas en avant dans le sens d'une Mission romande, il ne change point, d'ailleurs, la position et le rôle de votre Commission vis-à-vis de l'Eglise et de son œuvre en Afrique. Tant que nos Eglises sœurs nous enverront des

délégués sans voix délibérative, elles ne seront pas définitivement engagées, et nous ne le serons pas davantage auprès d'elles. »

L'adoption du traité fut votée le 11 mai 1881 par le Synode vaudois. Les heureuses conséquences s'en firent aussitôt sentir, et les dons des cantons voisins en faveur de la Mission vaudoise s'accrurent rapidement. Encore ici, il nous semble impossible de ne pas reconnaître le « doigt de Dieu, » qui dirige ses enfants et son Eglise.

Voici ce que nous lisons dans le rapport présenté en 1882 au Synode : « Au moment précis où la grandeur croissante de notre tâche commençait à inquiéter notre faible foi, nos Eglises sœurs de Neuchâtel et de Genève nous ont tendu spontanément la main, élargissant ainsi la base de notre activité.

» Augmentée des délégués neuchâtelois et genevois, la Commission s'est réunie chaque mois à Lausanne pour gérer les affaires de la Mission vaudoise, devenue en quelque sorte la mission de la Suisse romande. Est-il besoin de dire que l'entente la plus complète n'a cessé de régner entre nous ? Non, sans doute.... Mais ce que votre Commission éprouve le besoin d'exprimer ici, c'est la joie qu'elle a ressentie quand elle a vu ses forces doublées par la présence de ces frères, et qu'elle a pu séance après séance goûter les prémices de cette union qui fera tôt ou tard de toutes nos Eglises évangéliques une seule Eglise.

» Pourtant sa joie n'a pas été sans quelque mélange de tristesse. Chaque fois qu'une décision était à prendre, après une délibération à laquelle nos collègues avaient

participé, elle a souffert d'avoir à assumer seule la responsabilité du vote final. Aussi appelons-nous de tous nos vœux le jour où l'Eglise indépendante de Neuchâtel, de qui la solution paraît dépendre, permettra à ses délégués de nous suivre jusqu'au bout dans l'accomplisse-de notre mandat. »

Le vœu contenu dans ces dernières lignes ne devait pas tarder à être exaucé. En effet, l'année suivante le rapport de la Commission disait : « L'an dernier nous vous exprimions la joie que nous avions eue en voyant les délégués des Eglises sœurs s'associer à notre travail ; joie qui était mélangée d'un sentiment de tristesse quand nous les voyions obligés de s'abstenir dans les votations. Ils ne souffraient pas moins que nous de cet état de choses : aussi la Commission d'évangélisation de l'Eglise indépendante de Neuchâtel a-t-elle demandé au Synode de cette Eglise d'autoriser ses délégués à prendre part à nos travaux avec voix délibérative. L'autorisation a été accordée, mais accompagnée du vœu que la direction de la Mission demeure essentiellement vaudoise. »

Un nouveau traité d'association fut rédigé sur cette nouvelle base. Il prit force de loi dès le 16 mai 1883, et par le fait transforma la Mission vaudoise en *Mission romande*. En voici les clauses principales :

Art. 1er. La Mission vaudoise prend le nom de *Mission des Eglises libres de la Suisse romande*, avec ce sous-titre explicatif : Œuvre d'évangélisation en pays païen sous la direction de l'Eglise évangélique libre du Canton de Vaud, avec la coopération des Eglises indépendantes de Neuchâtel et de Genève.

Art. 2. Elle est administrée par un *Conseil* composé de délégués des Eglises confédérées. Ceux de l'Eglise libre vaudoise y seront en majorité.....

Art. 6. Le rapport annuel du Conseil est soumis à l'approbation du Synode de l'Eglise libre vaudoise et communiqué aux synodes ou presbytères des Eglises associées....

Art. 8. Le Conseil pourra proposer au Synode vaudois d'admettre dans l'association les Eglises qui en feraient la demande.

Le rapport ajoutait : « Enfin nous exprimons le vœu, et ceci à la demande formelle de l'Eglise évangélique à Genève, que cette organisation ne soit envisagée que comme provisoire, et que le jour vienne où les Eglises dirigeront ensemble et à titre égal l'œuvre missionnaire. Quand cela pourra-t-il se faire ? Nous ne le savons ; les temps et les moments sont entre les mains du Seigneur. Notre affaire à nous est de suivre les indications de sa volonté. »

Voilà plus de douze ans que ce traité régit la Mission romande ; et il faut reconnaître qu'elle ne s'en est point mal trouvée ; elle n'a pas cessé de progresser de jour en jour par la grâce de Dieu [1].

Ces détails sur l'organisation administrative nous conduisent tout naturellement à dire un mot d'un autre rouage important, qui fonctionne en Afrique depuis plus

[1] En juin 1896, les trois Eglises associées ont conclu un nouveau pacte en vertu duquel elles ont désormais une responsabilité égale dans la direction de la Mission. A. G.

d'une décade. C'est en 1884 en effet que la *Conférence* des missionnaires a pris naissance à Valdézia. La nécessité de ce rouage administratif saute aux yeux : la Conférence est un organe indispensable pour donner unité et cohésion à une œuvre qui se développe, et pour fortifier l'action du Conseil qui dirige la Mission.

Enfin, pour terminer ce chapitre, disons encore que la *Mission romande* a acquis en 1895 la personnalité civile, selon le code fédéral des obligations, et qu'elle a été inscrite comme telle au registre du commerce.



## CHAPITRE XIII

### Nouvelles perspectives. Yozéfa. Shilouvâne.

Le personnel de la Mission ayant plus que doublé en 1884, le moment était venu de préparer la fondation d'une troisième station. Plusieurs courses d'exploration furent entreprises dans ce dessein. Au mois de novembre la Conférence alla en corps visiter, à quelques lieues au sud-est de Valdézia, une localité très peuplée de Gonamba. On dut reconnaitre cependant qu'il serait plus convenable d'y établir une annexe avec un évangéliste indigène qu'une station avec un missionnaire européen.

Là-dessus arrivèrent des nouvelles du littoral de l'Océan Indien, qui devinrent la préoccupation principale de la Conférence. Depuis longtemps déjà l'attention des missionnaires s'était portée sur l'état des populations de la côte. Sans doute on n'avait pas du tout pensé à elles lors de la fondation de Valdézia : et même elles étaient pour ainsi dire inconnues. Toutefois les missionnaires n'avaient pas tardé à comprendre que ces plages

lointaines étaient la vraie patrie des Gouamba. Ils apprirent du même coup que ceux-ci portaient aussi le nom de Tonga (ou Thonga). Les relations étaient assez fréquentes entre l'intérieur et la côte ; des marchands indigènes parcouraient ces contrées en tous sens, faisant le commerce des fusils et des munitions qu'ils allaient chercher à la Baie de Delagoa ; outre cela, beaucoup des habitants indigènes des Spelonken avaient des parents dans les bas pays de l'est, et quand ils allaient leur rendre visite, ils annonçaient qu'ils partaient « pour le Tonga. » Chaque départ semblable donnait à penser aux missionnaires ; et peu à peu le désir de porter le message du salut à ces peuplades éloignées remplit leur esprit et leur cœur.

Ils en devisaient un jour à Valdézia avec M. Merensky, surintendant des Missions berlinoises, qui leur faisait visite au cours d'un voyage d'inspection. Ce missionnaire avait une longue expérience, et ses nombreux voyages lui avaient permis de voir bien des choses. Il fit part de son impression aux missionnaires suisses (c'était en 1877) et leur dit : « Le littoral de Delagoa-Bay a un climat fiévreux et meurtrier. Le Portugal y déporte ses condamnés ; et les Européens ne peuvent absolument pas y vivre. Pourtant c'est là que demeure la tribu de vos gens. Qu'allez-vous faire ? Il vous est impossible d'y aller ; vous n'avez qu'un seul moyen, c'est de faire l'œuvre uniquement par des évangélistes indigènes. » Ces renseignements peu encourageants furent en général confirmés par ce que les missionnaires purent apprendre ensuite sur ce pays-là. Mais Dieu lui-même allait préparer

la voie et ouvrir les portes devant les pas de ses serviteurs.

Il y avait parmi les néophytes de Valdézia un jeune homme, père de famille, appelé Ndjoumo, connu plus tard sous le nom de *Yozéfa Malamala*. Sa mère âgée demeurait avec lui. Leur famille avait habité le littoral, mais les guerres l'avaient dispersée. Désireux de retrouver ses sœurs, Ndjoumo entreprit en 1880 le voyage de Delagoa-Bay. Des circonstances providentielles le firent réussir, et il rentrait aux Spelonken vers la fin de l'année avec un neveu et une nièce. Il n'avait pas manqué d'annoncer l'Evangile partout sur son passage : c'était la première fois que ces contrées entendaient la bonne nouvelle de la grâce de Dieu.

Nouveau voyage en 1881. Cette fois Yozéfa était envoyé spécialement par les missionnaires et devait examiner la question de l'évangélisation du « Tonga » ; il portait même une lettre au gouverneur de Lourenço Marques (le port sur la Baie de Delagoa, et le seul endroit habité par des blancs). Au retour, une de ses sœurs et son mari l'accompagnaient. Le pays semblait mûr pour l'évangélisation ; le chef Magoude demandait l'Evangile avec instances ; mais à Lourenço Marques les mœurs étaient affreuses, et la réponse du gouverneur portait qu'on ne pouvait admettre aucune mission protestante.

En 1882 le couple nouvellement venu du littoral se convertit et fut baptisé. Le mari s'appelait Eliashib ; sa femme, sœur de Yozéfa, fut baptisée Loïs, et leur fille Ruth. Ils se préparèrent à retourner dans leur pays avec Yozéfa et les siens.

A l'ouïe des récits de l'évangéliste, les missionnaires avaient résolu de l'envoyer s'établir chez le chef Magoude, au bord du fleuve Nkomati. Pleins d'enthousiasme, ils voulaient faire de cette nouvelle œuvre la mission des Eglises indigènes des Spelonken ; et dès la fin de 1881 ils exhortèrent leurs congrégations à prendre la chose à cœur. Une collecte fut immédiatement organisée, et pendant plusieurs mois on réunit les souscriptions. Dans les cultes publics on reçut de nombreuses offrandes et l'on recueillit diverses promesses.

« Nous avons eu dernièrement une réunion de mission écrivait E. Creux. J'annonçai que Yozéfa allait partir, mais qu'il serait envoyé par l'Eglise des Gouamba, et que nous avions besoin des épaules, de l'argent et des vivres des chrétiens.

» Là-dessus l'un se lève : « Je n'ai pas d'argent, » mais j'ai des épaules et j'irai comme porteur. » Un » autre : « Moi, je donne 5 schellings. » Un autre : « Moi » 10 shellings. » Un autre : « Je donne un rouleau de » tabac. » Et ainsi de suite. J'espère que nous arriverons à 500 francs. »

Après tout, cette somme fut dépassée ; car avec 250 francs souscrits par les missionnaires, la collecte produisit plus de mille francs ; et Yozéfa put partir à la fin d'avril (1882) comme l'envoyé des Eglises gouamba des Spelonken. « Le 27 avril, écrivait E. Creux, une animation extraordinaire régnait à Elim ; on courait, on chantait, on préparait la nourriture et les bagages, on réparait les bâts des ânes ; enfin tout est prêt, l'Eglise en habits de fête se réunit sous les arbres de la station.

On prie, on s'encourage les uns les autres ; puis au chant du cantique de missions, toute l'Eglise s'ébranle, drapeau en tête, faisant cortège à Yozéfa, à sa famille, et à ses dévoués compagnons d'œuvre. »

A ce propos le conseil de la Mission disait dans son rapport (au Synode de 1883) : « Vous savez qu'à la suite de l'expédition de Yozéfa chez Magoude, l'Eglise d'Elim a décidé de devenir missionnaire à son tour, en envoyant l'un de ses enfants évangéliser les Gouamba qui demeurent près de Delagoa-Bay. Yozéfa fut consacré pour cette œuvre le 23 avril 1882.»

Il y avait peut-être un peu trop d'optimisme dans la manière de considérer l'envoi de Yozéfa ; il ne fut pas longtemps soutenu par les contributions des chrétiens indigènes, et son entretien tomba bientôt à la charge de la caisse du Conseil. Pendant que le premier zèle durait encore, on donna le nom d'*Antioka* au poste avancé de cet évangéliste, en souvenir de l'Eglise d'Antioche considérée comme la première colonie chrétienne issue de Jérusalem.

Dans le même temps que Yozéfa s'établissait chez Magoude, son beau-frère Eliashib allait retrouver sa propre hutte et ses champs dans le Nondouâne, à une centaine de kilomètres plus au sud et finissait par se fixer sur la dune près du petit lac Rikatla, à vingt-quatre kilomètres au nord de Lourenço Marques. Loïs, femme d'Eliashib, était une personne remarquablement douée. Devenue chrétienne, elle fut vraiment pour son pays « le sel de la terre » et « la lumière du monde. » L'exemple de sa vie, autant que ses exhortations, était une prédi-

cation puissante, comme c'est toujours le cas de ce qu'on pourrait appeler « l'Evangile en action. » La jeune Ruth, sa fille, la prenait pour modèle et la secondait avec joie et entrain. Elle avait appris une langue tout à fait étrangère, le sessouto, et lisait le Nouveau Testament dans cette langue. Elle lisait, et le père et la mère expliquaient. Ainsi cette famille, placée au milieu d'une vaste contrée entièrement païenne, devint un foyer de lumière et de vie, dont l'influence remarquable se montra bientôt par la conversion de beaucoup d'âmes.

De chez Magoude aussi, Yozéfa eut la joie d'écrire que plusieurs personnes se convertissaient. Pour soutenir le courage de ces petits groupes éloignés, on envoya toutes les années des Spelonken des expéditions conduites par un indigène de confiance. En 1885, la conférence trouva même nécessaire qu'un ou deux de ses membres allassent faire un voyage d'inspection dans ces pays lointains. Les missionnaires Henri Berthoud et Eugène Thomas furent désignés pour cela.

Leur voyage dura trois mois, — juin, juillet, août. Malheureusement ils apprirent, en arrivant à Antioka, que le chef Magoude venait de mourir, lui qui était l'ami de l'évangéliste. Dans ces circonstances la visite des missionnaires blancs venait bien à point, pour affermir la position de Yozéfa vis-à-vis des chefs païens moins favorables que le défunt roi.

Les deux voyageurs, continuant leur marche, arrivèrent au Nondouâne, où ils furent fort réjouis de l'œuvre qu'ils y trouvèrent. « Chaque jour, écrivait H. Berthoud, on appelle tous les villages environnants à la prière, en

employant une pioche comme cloche; et petit à petit la famille d'Eliashib a réussi à réunir une dizaine de personnes qui ont cru à la Parole. Deux d'entre elles se sont converties pendant que j'y étais; et j'ai eu le privilège d'en baptiser deux autres. Ce petit centre chrétien a des ramifications de plusieurs côtés. Si quelqu'un fait le travail d'évangéliste, c'est bien la fille d'Eliashib, Ruth, avec son amie Marthe. Les deux, avec un courage vraiment digne d'admiration, avec une foi profonde en Jésus et en ses promesses, vont évangéliser à plusieurs lieues à la ronde. Ce n'est pas sans danger pour elles; plus d'une fois elles ont été préservées de la mort quand une lance était déjà levée contre elles. Yozéfa ne se lasse pas de louer le zèle ardent de ces deux jeunes chrétiennes. Les païens les connaissent et les sentent protégées par une puissance supérieure. »

Certains de ces néophytes, Marthe entre autres avaient propagé l'Evangile jusqu'au Tembé, au village d'un certain Jim, à une quarantaine de kilomètres vers le sud, où ils avaient des parents, plus loin donc que Lourenço Marques. Jim lui-même, prince du sang ayant autorité sur son district, et habile commerçant connu des blancs, commençait à ouvrir son cœur à la vérité, et les missionnaires furent heureux de faire sa connaissance.

Après avoir passé quelques jours dans la petite ville portugaise de Lourenço Marques, H. Berthoud et E. Thomas se disposèrent au voyage de retour; et afin de rendre leur exploration plus complète, ils résolurent, non seulement de ne pas revenir par le même

chemin, mais aussi de suivre chacun un itinéraire différent. Eug. Thomas devait escalader les montagnes et prendre la route des plateaux, tandis que Henri Berthoud devait longer le pied de la chaîne du Drakensberg.

Ils laissaient derrière eux trente-quatre chrétiens indigènes, en comptant l'évangéliste et tous les néophytes. « Quel que soit l'avenir, concluaient-ils, nous avons là devant nous un travail immense qui nous est imposé de Dieu ; et on peut prédire qu'après peu d'années de semailles, si nous y envoyons des semeurs, nous trouverons dans tout le pays une vaste moisson à récolter pour Dieu. »

Après deux ou trois semaines de marche, Henri Berthoud se trouve au milieu d'un nouveau clan de Gouamba. « Le 20 août, écrit-il, nous arrivions enfin chez Shilouvâne. C'était essentiellement dans le but de voir ce chef que j'avais suivi ce sentier rocailleux où l'on ne trouve pas d'eau. Nous avons été fort bien reçus, traités avec amitié même. Shilouvâne est mort, c'est son fils Mhlava qui règne. Lui et ses gens désirent vivement l'Evangile ; ils nous ont instamment priés de revenir et de nous établir au milieu de la tribu. Il y a là tous les éléments nécessaires à la fondation d'une magnifique station ; et j'espère bien qu'avant peu d'années nous aurons pu y établir un missionnaire. »

A quelques mois de là, on lisait dans le rapport annuel du Conseil de la Mission : « Le Conseil a décidé l'établissement d'une nouvelle station ; il a désigné Eugène Thomas pour cette tâche, et choisi le pays de Shilouvâne

comme emplacement. Occuper ce poste, c'est faire un premier pas vers le pays de Magoude, lieu d'origine des Gouamba, que nos ouvriers nous représentent comme étant la contrée vers laquelle doivent se diriger notre attention et nos efforts. » Le missionnaire Thomas, laissant sa famille à Elim, se rendit à Shilouvâne pour y construire d'abord une première cabane et y transporter quelques meubles. Aucun wagon n'avait atteint cette contrée ; aussi la simple vue de ces grosses et lourdes voitures excita-t-elle l'étonnement et l'admiration des indigènes. La caravane dut tailler une route dans les berges des nombreuses rivières et à travers les bosquets. Au mois d'août 1886, Eug. Thomas, y amenait sa femme et son jeune fils. La station de *Shilouvâne* était fondée. Les difficultés ne firent pas défaut ; mais les missionnaires furent bientôt récompensés de leur peine par la conversion de plusieurs personnes. Une annexe de cette station fut établie en 1887 à Pangamati. Shilouvâne est situé à 160 kilomètres au sud des deux stations des Spelonken.



STATION DE SHILOUVANE FONDÉE EN 1886

## CHAPITRE XIV

### Un second champ de Mission : le Littoral de Delagoa Bay.

Heureux les missionnaires dont les stations, situées dans des contrées salubres et populeuses, sont assez rapprochées les unes des autres pour permettre de fréquentes relations ! Il serait à souhaiter que chaque société de mission pût avoir un champ de travail de ce genre ; et combien cela n'eût-il pas été désirable pour une œuvre aussi modeste que la Mission romande !... Le Maître n'a pas permis qu'il en fût ainsi. Mais si la Mission romande se trouve à cet égard dans une situation défavorable, ce n'est certes pas qu'il y ait là de sa faute : elle a dû obéir fidèlement à la volonté du Seigneur ; et cette fidélité a été bénie. Il y aurait une grande ingratitude à ne pas reconnaître que Dieu, en conduisant cette mission par des chemins difficiles, l'a pourtant toujours protégée, et même comblée de ses bienfaits.

Depuis le retour des deux explorateurs, on recevait aux Spelonken des nouvelles de plus en plus réjouis-

santes du Littoral. Yozéfa envoyait fréquemment des noms de nouveaux convertis. Comme précédemment, une expédition indigène de secours fut envoyée en 1886 chez Magoude et à Delagoa Bay. Elle en rapporta des récits palpitants sur l'extension de l'œuvre, et sur les manifestations extraordinaires de la vie religieuse qu'avait fait naître la prédication de l'Evangile. Tout au sud, dans le Tembé, la « bonne nouvelle » avait pénétré jusque chez le roi Mabaï, qui demandait à être instruit à son tour des choses de Dieu. C'était par Jim, son cousin, qu'il en avait entendu parler. Dans le village de celui-ci, presque tout le monde s'était déclaré chrétien. Le Tembé comptait ainsi trente-trois néophytes. L'ardeur de leur foi se manifestait par la ferveur de leurs prières, souvent accompagnées de larmes, et par les exhortations vibrantes qu'ils adressaient à leurs concitoyens. Il leur arrivait de se relever au milieu de la nuit pour prier et chanter des cantiques.

En quittant avec regret ce pays pour revenir sur leurs pas, les messagers des Spelonken se sentaient honteux de leur peu de zèle, surtout après avoir entendu des paroles comme celle-ci : « Pourquoi partez-vous ? Qui nous instruira maintenant ? Chaque année vous venez pour quelques jours, puis vous repartez !... »

Le roi du Nondouâne aussi, Mapounga était étonné de ce qu'il entendait et du courage des chrétiens. Un jour qu'Eliashib passait chez lui, le chef dit : « Eliashib, où est-elle cette puissance magique qu'on dit que tu as ? Montre-la moi. » — Eliashib lui montre son *Boukou* ; sur quoi le chef nègre s'écrie : « Ah ! c'était de ce livre

qu'ils parlaient ! Garde-le bien, ne l'abandonne pas. Ainsi nous sommes conquis par ce livre seulement !... »

A Antioka, malheureusement, les choses n'allaient pas si bien. Le nouveau chef avait fait tuer plusieurs hommes d'entre les notables, afin d'affermir son autorité par la terreur, selon la coutume des rois païens. Ces pratiques barbares l'induisirent à persécuter les chrétiens. Un jour que ses émissaires revenaient en brandissant leurs assagaies ensanglantées et en chantant des chants guerriers après avoir mis à mort quelques rivaux du chef, celui-ci, exalté par cette vue, proféra de cruelles menaces contre les jeunes gens qui s'étaient convertis. Elles furent aussitôt répétées et amplifiées par ses courtisans. Mal affermis, les néophytes reculèrent et abandonnèrent l'évangéliste. Il n'en resta qu'un seul de fidèle, un jeune homme, fils de Magoude. « On te frappera avec l'assagaie, lui dit-on ; tu bondiras de douleur comme un daim blessé ; et nous t'arracherons les entrailles avec la main !... » Il tint ferme. Il est maintenant élève-évangéliste sous le nom de Daniel Magoude.

Vers la fin de la même année, une nouvelle troupe fut envoyée des Spelonken pour visiter le Littoral, et revint au bout de peu de mois. La même note enthousiaste se fit entendre dans les récits de ces messagers, malgré les ombres que la persécution avait projetées sur les congrégations naissantes. Le roi Mabaï n'était plus satisfait de l'Evangile, depuis qu'il avait compris que la loi de Dieu condamnait l'ivrognerie et la débauche. « Ce livre, disait-il, ce livre qui vient du nord,

qu'est-il donc ? ce livre qui condamne l'eau-de-vie et l'adultère ! » Il en vint même à expulser du pays plusieurs chrétiens, qui allèrent se réfugier chez Eliashib.

En dépit de tout, l'œuvre allait grandissant : plus de vingt conversions nouvelles s'étaient produites dans le Tembé pendant les derniers six mois. A Lourenço Marques elles commençaient aussi ; une petite congrégation se formait dans les faubourgs de la ville. Voici un échantillon des récits que les envoyés des Spelonken firent à leur retour : « Un jour, une femme piochait aux champs. Tout à coup elle entend une voix qui lui crie : Décide-toi à croire ! Elle se retourne, cherche des yeux, mais ne voyant personne, elle se remet à l'ouvrage. De nouveau la voix retentit: Décide-toi à croire ! Alors, toute émue, elle pose sa pioche et va se mettre à genoux au pied d'un arbre. Elle prie Dieu et confesse la méchanceté de son cœur. Ensuite elle va vers les chrétiens, et leur demande de l'instruire pour qu'elle soit sauvée. »

C'est ainsi qu'un mouvement de plus en plus prononcé se produisait au Littoral de Delagoa, et que les populations païennes étaient mises en émoi par la propagation pour ainsi dire spontanée de l'Evangile. Un devoir évident s'imposait à la mission. Il devenait urgent de prendre des mesures efficaces pour procurer aux âmes la nourriture spirituelle dont elles avaient besoin, et pour empêcher ce mouvement de faire fausse route et de dégénérer ; il fallait penser à organiser les congrégations qui se formaient là-bas.

A ce moment-là justement, la mission se trouvait avoir à disposition plusieurs aides indigènes. Les uns étaient des pères de famille de la station de Valdézia, qui offraient leurs services à l'Eglise; les autres étaient quatre jeunes gens qui venaient d'achever leurs études à Morija, ceux que le missionnaire Coillard y avait conduits jadis.

Le Conseil de la Mission, la Conférence des Spelouken, les missionnaires en Afrique ou en Europe, les chrétiens indigènes, tous avaient l'impression très vive que le Maître de la moisson demandait à ses serviteurs d'accomplir un nouvel effort en faveur des peuplades thonga de la côte.

E. Creux, alors en Europe, écrivait au Conseil de la Mission romande : « Pour moi, c'est un fait acquis : nous ne pouvons laisser Yozéfa plus longtemps seul ; dans les circonstances particulièrement difficiles dans lesquelles il se trouve, il a besoin de secours. Ces jeunes gens qui viennent de le quitter auraient peut-être tenu bon, s'il y avait eu là quelqu'un qui eût pu les protéger contre la fureur de leur chef. D'après le récit de M. H. Berthoud, il y a dans ces populations un grand désir d'entendre l'Evangile ; leur curiosité, leur intérêt sont excités ; l'appel est certain : Passez en Macédoine.

» Une expédition chez Magoude ayant besoin pour être dirigée de quelqu'un qui connaisse l'Afrique et le gouamba, je ne vois pas comment je puis faire autrement que d'accepter cette nouvelle tâche si l'Eglise m'y appelle. Il est peut-être providentiel que je me trouve en

ce moment en Europe et libre de m'engager dans une nouvelle entreprise. »

D'Afrique, une offre de service du même genre, faite par Paul Berthoud, parvenait au Conseil à la même époque. On lit à ce sujet dans le rapport de la Conférence des Spelonken : « Cette offre entraînait pour notre frère lui-même, aussi bien que pour l'œuvre au Littoral, de telles conséquences, que la Conférence se déclara incapable de préaviser sur la question et laissa cette sérieuse affaire se régler directement entre Paul Berthoud et le Conseil. Celui-ci accepta les services de notre collègue et de sa compagne, et leur départ fut décidé pour l'anné 1887. Si nulle circonstance ne vient à l'encontre de ce grand projet, l'Eglise du Littoral sera sous peu dotée d'un missionnaire européen. »

Citons encore quelques mots du rapport de la Mission romande sur l'exercice de 1886.

« Le chemin du Conseil était tout tracé : il acceptait avec gratitude envers le Seigneur l'offre de Paul Berthoud.

» Dès lors, la Conférence des Spelonken a fait des réflexions ; elle a craint que la santé de P. Berthoud ne fût pas assez forte pour lui permettre d'entreprendre une tâche aussi grande et de s'exposer au climat du littoral. En conséquence, elle nous engageait à laisser toute l'œuvre entre les mains des indigènes.

» Cette proposition, combattue par P. Berthoud, fut sérieusement discutée par le Conseil et repoussée par lui. Il lui sembla qu'il était impossible de laisser une telle responsabilité à de jeunes chrétiens indigènes,

non affermis, non expérimentés et peu instruits. Les circonstances du littoral semblent tout particulièrement exiger la présence d'un homme connaissant l'Europe et les différences entre les diverses confessions chrétiennes.

» Notre frère P. Berthoud a été exhorté à la prudence; il n'a pas pour mandat le devoir de fonder une station, mais d'examiner où et si l'on peut la fonder. »

Nous l'avons déjà vu en effet, le mauvais climat de la côte était le grand obstacle qui pouvait empêcher d'y envoyer des missionnaires. Le rapport de l'expédition de 1885 disait entre autres : « Tous les blancs s'accordent à dire que le pays qui s'étend du Transvaal à la mer est malsain, et que son insalubrité augmente en raison directe du voisinage de la mer. Lourenço Marques porte même le nom de *white man's grave*, tombeau des blancs. » On savait aussi que, dans d'autres contrées malsaines, des missions vaillamment entreprises avaient avorté à la suite des ravages considérables que la fièvre avait faits dans le personnel européen. Un malheur pareil eût été pour une petite mission comme la Mission romande un vrai désastre.

Pourtant le devoir était clair, il fallait marcher. D'autre part, la prudence ne permettait que de tenter un essai. Il était bon pour cela que le missionnaire désigné eût des connaissances médicales et possédât une certaine expérience dans le traitement des fièvres.

Une autre difficulté se présentait ensuite : comment transporter son ménage et tous ses effets de Valdézia à Lourenço Marques, à travers 500 kilomètres de pays à

moitié désert, sans aucune route, avec des forêts, des collines rocheuses, de grandes rivières et point de ponts ? Les explorateurs de 1885 ne savaient quel avis donner : leurs trois chemins leur paraissaient également presque impraticables, au moins pour des wagons chargés. La voie la meilleure et la plus sûre eût été de descendre à Port-Natal pour y prendre un navire allant à Lourenço Marques ; mais la dépense aurait été immense ; et puis, se déciderait-on à faire un détour de mille cinq cents kilomètres ? Il fallut se résigner à prendre la route des plateaux et des montagnes, par la ville boër de Leydenbourg. Maintenant, depuis 1894, la partie difficile de ce trajet se fait par le chemin de fer de Prétoria.

Le wagon de la mission transporta P. Berthoud et sa femme, et leur servit de maison roulante. Un wagon de Boër était chargé des bagages que l'autre ne pouvait porter ; mais il n'avait pas été facile à trouver ; personne ne voulait se risquer, ni risquer ses bœufs, dans un voyage à la côte. Le Boër avait refusé d'aller plus loin que la moitié du chemin, soit Leydenbourg. Et dans cette ville personne ne voulut prendre sa succession. Il suffisait de parler d'une course à Delagoa Bay pour donner aux gens le frisson. Des audacieux de Leydenbourg avaient, assurait-on, essayé de descendre avec leurs wagons au port de mer et d'en rapporter des marchandises ; mais avec ces marchandises, ils en avaient apporté la fièvre : plusieurs étaient morts, les autres étaient encore malades, et les attelages eux-mêmes

avaient été décimés, soit par la fièvre, soit par la mouche tsétsé.

Bref, il fallut que le missionnaire berlinois qui demeurait là eût la bonté, par pitié pour son collègue, de prêter son propre wagon de travail, et qu'il réunît un attelage d'entre le bétail des chrétiens indigènes de sa station ; et c'est en prenant ce train à louage pour un prix modique, que le missionnaire suisse put continuer son chemin vers la mer.





## CHAPITRE XV

### Fondation de Rikatla, la première station du Littoral (1887).

Après un voyage très difficile qui prit plus de deux mois, la caravane atteignit Lourenço Marques. Outre les missionnaires et leurs domestiques, elle comprenait trois évangélistes gouamba et leurs familles. Averti de leur approche, l'évangéliste d'Antioka, Yozéfa, vint à leur rencontre avec tous les néophytes du Littoral. Ce fut le 9 juillet 1887 que, sur la dune qui domine le port de mer, il amena sa petite troupe en rangs serrés pour saluer par des chants et des discours l'arrivée de la caravane missionnaire. Ces braves gens étaient au nombre de cent trente. Leur émotion était telle, que leurs visages, au lieu d'être rayonnants de plaisir, avaient une expression sérieuse et solennelle, qui, pour ainsi

dire, crispait leurs traits ! Toutefois les discours furent, à cause de la presse des affaires, remis au lendemain dimanche. C'est alors que Yozéfa proclama que cette journée était grande et mémorable. « Aujourd'hui, dit-il, le Seigneur nous a envoyé une armée de ses serviteurs, de ses témoins. Vous, Gouamba de la mer, vous devez profiter de la Parole de Dieu ; vous serez responsables de l'usage que vous en ferez, et cet arbre qui se dresse là devant nous, et à l'ombre duquel nous sommes réunis, cet arbre sera témoin entre Dieu et vous. »

A ces mots, l'assemblée éclate en sanglots ; plusieurs femmes poussent des cris perçants. Quand le calme est rétabli, Eliashib, le beau-frère de Yozéfa, se lève et prend à son tour la parole. Son air jovial ne l'empêche pas de toucher la fibre pathétique et de s'écrier à travers les larmes : « Oui, pendant que nous, misérables pécheurs, nous dormions bien tranquilles dans nos huttes, ces serviteurs de Dieu souffraient dans les montagnes, par les mauvaises routes, exposés au froid et à la faim, à cause de nous !... » A ces mots, le tumulte des pleurs reprend de plus belle ; les femmes jettent les bras au ciel et poussent des clameurs déchirantes ; les unes se frappent la poitrine, d'autres se renversent en arrière comme par une crise violente. Cette scène inattendue étonne, consterne les nouveaux arrivants, qui n'ont jamais rien vu de pareil. C'est avec peine que le missionnaire obtient le retour du calme et de la bienséance. Evidemment la race des bords de l'océan doit avoir une vivacité de caractère plus grande que les habitants du Transvaal.

Le plan de Paul Berthoud n'était pas de s'arrêter longtemps près de la ville, mais bien d'aller camper chez Eliashib, et de parcourir le pays en tous sens pour l'inspecter, puis d'aller visiter Antioka et les jeunes gens que la persécution avait terrorisés.

Maintenant c'était plus ou moins de tous les côtés que les néophytes se voyaient menacés. Même à Lourenço Marques, quelques Européens qui n'aimaient pas la morale chrétienne, avaient annoncé aux natifs qu'on allait mettre la main sur ceux qui se convertissaient. La petite congrégation tremblait de crainte, s'attendant à voir quelques-uns des siens saisis et mis en prison par les employés portugais. Ce fut pour elle un soulagement que de voir arriver les missionnaires

La ville de Lourenço Marques était peu de chose à cette époque-là. Elle ne comptait que quelques centaines d'Européens de toutes les nations, surtout des Portugais et des Anglais, puis un nombre un peu plus grand d'Asiatiques, marchands hindous et artisans chinois, enfin quelques milliers d'indigènes répartis surtout dans les faubourgs, les femmes en formant la proportion de beaucoup la plus considérable.

Le pays est très bas. On n'y voit que des dunes de sable, séparées par des bas-fonds marécageux. Ce sable ténu et profond contient une faible quantité d'argile, qui sustente un maigre gazon, de nombreux buissons et beaucoup d'arbres d'essences inconnues dans la langue française. La ville du port, bâtie sur un banc de sable, n'est pas située proprement au bord de la vaste baie de Delagoa, mais sur un petit bras de mer

qui s'en détache et va au nord-ouest. Ainsi la ville, qui occupe la plage septentrionale de ce chenal, regarde le sud-ouest et non pas l'océan.

Il ne fut pas très aisé de frayer une route aux lourds wagons et à leurs longs attelages à travers une telle contrée, d'autant moins qu'il y faisait très chaud, bien que ce fût la prétendue saison fraîche, « l'hiver. » Le thermomètre *à l'ombre* marquait plus de 35° C. On mit deux jours à franchir les vingt-quatre kilomètres qu'il y avait jusqu'au hameau d'Eliashib.

Le dimanche suivant, les cultes eurent lieu au campement des missionnaires, à côté du wagon. L'audience n'était pas considérable ; et il ne se serait rien passé de saillant si, après la prédication de P. Berthoud, on n'avait pas vu Loïs, la femme d'Eliashib, se lever et faire un discours dans toutes les règles. « Vois-tu, mon missionnaire, tu auras beaucoup de peine à nous conduire, car je le sais par expérience, nous sommes des gens qui donnent sans cesse de la peine à leurs conducteurs. Mais c'est Dieu qui t'a envoyé, et qui te donnera la force et la patience nécessaires. »

L'excellente femme avait eu une si grande part dans l'évangélisation de sa patrie, elle avait mis tant de cœur et de conscience à diriger les âmes qui s'ouvraient à l'Evangile, qu'elle avait besoin, soit vis-à-vis d'elle-même, soit vis-à-vis des brebis dont elle était le pasteur naturel, d'exprimer en public les sentiments que lui faisait éprouver l'arrivée d'un missionnaire. C'était en quelque sorte la remise des pouvoirs. Elle qui avait partout la haute main, bien qu'elle fût assez sage pour

laisser à son mari la prééminence apparente, elle allait devoir renoncer au ministère et à l'autorité spirituelle qu'elle avait exercés jusqu'alors. La situation était délicate, et cela d'autant plus que d'autres indigènes (ces évangélistes qui arrivaient des Spelonken) allaient prendre une place supérieure à la sienne et à celle de son mari.

Après avoir examiné le Nondouâne et tout le pays depuis Lourenço Marques jusqu'à une quarantaine de kilomètres, et après avoir étudié l'état de l'œuvre spirituelle de tout le littoral, P. Berthoud fut convaincu qu'il devait se fixer à Rikatla. Au point de vue du climat, c'était une des localités les plus favorables, car le village d'Eliashib était situé sur le sommet d'une des plus hautes dunes, soit à environ 55 mètres au-dessus de la mer. Puis il fallait absolument profiter de l'habitude que les néophytes avaient prise de venir « à la source, » car toutes les affaires d'Eglise se traitaient à Rikatla. Enfin, aucun autre lieu n'offrait autant d'avantages réunis.

Les pourparlers avec les chefs indigènes prirent un certain temps. Au mois de septembre pourtant, les missionnaires, ayant choisi un emplacement convenable, y transportèrent leur wagon et leur campement ; c'était dans une prairie ombragée d'arbres, à trois minutes de marche de chez Eliashib.

On se mit aussitôt a l'œuvre pour construire des cabanes de perches, de chaume et de roseaux. Il fallut faire marcher de front cet ouvrage et le travail pastoral, qui prenait déjà des proportions considérables. Eliashib



PREMIER ÉTABLISSEMENT DE LA MISSION AU LITTORAL
Campement de Rikatla en 1887.

et sa femme, intéressés à ce dernier, avaient souvent des sujets d'étonnement, quand le missionnaire leur montrait les erreurs où la communauté était tombée et la manière de les redresser ; c'était comme si des écailles tombaient de leurs yeux, comme s'ils avaient été aveugles jusque-là.

Enfin, après un long séjour dans le wagon, les missionnaires eurent un logement composé d'une chambre et d'une cuisine. Voici ce que P. Berthoud écrivait à ce sujet le 14 novembre 1887 : « Nous allons achever la petite hutte de la cuisine. Ce ne sera pas dommage, car avec cette atmosphère embrasée et ce sol de sable calciné, c'est un supplice pour ma femme que d'avoir à cuisiner en plein vent. L'autre cabane, la plus grande, est achevée. Elle contient une seule pièce. C'est avant hier, samedi, que par une atmosphère échauffée à 40° C. nous y avons fait notre entrée glorieuse. Pour arriver à ce résultat, j'ai dû passer la semaine à faire le serrurier, le menuisier, le gypseur, etc., sans cesser le travail missionnaire régulier. Il a fallu sept à huit semaines pour construire cette hutte de chaume et de roseaux qui flamberait comme un feu de paille, si on y mettait l'allumette[1]. Nous avions hâte de quitter notre maison roulante, où nous avons couché durant dix mois et demi, bien reconnaissants de l'abri qu'elle nous offrait.

» Une autre hutte, qui contiendra une petite chambre à manger et une toute petite dépense, est à moitié

[1] Ce qui est arrivé le 19 décembre 1894. (Voir *Bulletin*, tome X, p. 249 et suiv.)

construite. Nous faisons des cabanes carrées, parce que cela prend moins de bois et que c'est aussi plus commode. Mais nos bâtisses vont subir un nouveau retard. Il faut, en effet, que nous allions passer quelques jours à Lourenço Marques, où m'appellent les devoirs de mon ministère. Je désire examiner quelques néophytes en vue du baptême, puis il y a un certain nombre de cas de discipline à régler. Si c'est possible, je prêcherai donc là-bas dimanche prochain. A peine installés dans une chambre, nous voici déjà obligés de rentrer dans le wagon, qui devra de nouveau nous servir de logement pendant que je travaillerai au milieu de mes ouailles. »

Quelques mois plus tard, P. Berthoud construisait une cabane de plus grande dimension, et y suspendait une clochette tout au haut du pignon. Ce fut la première chapelle de Rikatla, laquelle dura jusqu'en 1893, puis céda la place à une autre plus grande. Elle servait aussi de salle d'école.

Telle fut l'origine de la quatrième station de la Mission romande.



## CHAPITRE XVI

### Une Eglise née spontanément.

C'était déjà la seconde fois que le lourd wagon retournait à Lourenço Marques, et que le missionnaire visitait la congrégation de la ville. Les chrétiens se redisaient bien vite les uns aux autres la nouvelle de l'arrivée de leur pasteur. Avec quelle joie ils s'empressaient de venir le saluer ! Avec quelle cordialité ils lui souhaitaient la bienvenue. On les voyait se réjouir entre eux de la perspective d'entendre ses enseignements et ses exhortations ; et ils répétaient à qui mieux mieux : « Ah ! aujourd'hui nous aurons à manger, le missionnaire est arrivé ! »

Il y avait là un troupeau d'une soixantaine de personnes, sans parler des enfants ; et chaque dimanche les cultes réunissaient une centaine d'auditeurs, parmi lesquels un bon nombre montraient le zèle le plus touchant pour apprendre les choses de Dieu. Les conversions se multipliaient à Lourenço Marques, à tel point

que l'œuvre y devenait peu à peu encore plus importante qu'à Rikatla. Le Tembé, d'autre part, avait déjà passé par diverses vicissitudes, et plusieurs soi-disant convertis avaient promptement abandonné la foi.

Il n'est pas possible de dire à quel degré l'Eglise du Littoral, tout nouvellement née, avait besoin de la présence d'un missionnaire. Une visite de quelques semaines par an aurait été absolument insuffisante. « Rendons grâces à Dieu, disait le Conseil de la Mission, de ce qu'il a conduit notre frère là-bas au moment propice pour instruire suivant les enseignements des Saintes-Ecritures ces frères et sœurs que la grâce de Dieu a réveillés à salut. »

Par malheur, ces petites congrégations du Littoral avaient déjà dévié de la bonne route. La foi chrétienne y était considérée surtout sous l'aspect de la vie de l'Esprit, selon une notion incomplète et vague. Il fallait, croyait-on, que cette vie se manifestât par quelque chose d'extraordinaire, ensorte que l'apparence avait plus de valeur que le fond : le bruit de vivre et les crises violentes étaient pris pour la vie elle-même. C'était au Tembé surtout, et à Lourenço Marques, que cette tendance erronée fleurissait. Elle faisait déjà germer l'orgueil spirituel et les rivalités. On n'était plus bien loin des dissensions et des révoltes. Ces mêmes dispositions excitaient plutôt le zèle de la propagande ; et l'un était très fier quand il pouvait dire à l'autre : « Je fais plus de convertis que toi. » Ou encore : « Tes convertis ne sont pas de bon aloi ; les miens tiennent bien mieux. »

Dans leurs exhortations aux païens, ils affectaient volontiers un ton de supériorité, presque de mépris : « Vous êtes encore dans la chair et dans les ténèbres, et vous y périrez si vous ne vous convertissez pas à la vie de l'esprit. » Voilà le thème qu'on répétait sur des variantes à l'infini.

Les gens du Tembé, les plus vifs de tous, avaient le désavantage de demeurer hors de la portée de l'évangéliste Yozéfa et même d'Eliashib et de Loïs. D'ailleurs Yozéfa lui-même, émerveillé par l'œuvre de la puissance de l'Evangile, était ébloui et ne parvenait plus à « discerner les esprits » (I Jean IV, 1) ; il attribuait tout, les mauvaises choses comme les bonnes, au seul Esprit-Saint. Les mouvements les plus étranges, les crises nerveuses tant naturelles que voulues, les visions vraies ou imaginaires, tout cela était, pensait-il, l'œuvre du Saint-Esprit. Entraîné par le courant, il en oubliait le vrai, le seul fondement, sur lequel un prédicateur doit bâtir. Il ne savait plus appliquer son propre jugement à la conduite de ses ouailles ; et en conséquence la discipline laissait beaucoup à désirer. Un néophyte lui demandant un jour son avis sur la conduite à tenir dans une affaire personnelle, qui touchait à la morale, Yozéfa répondit : « Tu verras ce que ton esprit te dira, fais comme l'Esprit te dira. »

Rien ne pouvait être plus dangereux qu'un avis pareil émis par le pasteur. C'était donner pour règle aux gens leurs impressions personnelles, et par conséquent les livrer à leurs propres idées, et à leurs désirs naturels. Dans ces circonstances, les néophytes n'appre-

naient pas à discerner le bien du mal. Il est difficile en Europe de se représenter la gravité de la chose. Il faut pour cela avoir vu combien la conscience des noirs est désorientée quand tout à coup leurs âmes, jusque-là païennes et sans éducation, sont illuminées par l'Evangile.

Peu à peu, un langage spécial avait pris cours parmi les chrétiens. On ne disait plus de quelqu'un qu'il avait été malade, mais «qu'il avait été battu de Dieu.» Quelque œuvre qu'on eût faite, quelque parole qu'on eût prononcée, c'était « l'Esprit qui l'avait montrée ou dictée. » Au lieu de dire tout simplement qu'on devait labourer pour gagner son pain, on partait pour les champs en disant : « Nous allons travailler pour la chair ! » Et l'on ne se doutait pas du non-sens de cette expression. « L'esprit, la chair, » ces termes revenaient à tout propos dans les conversations. Aucun de ces braves gens, pas même l'évangéliste, n'arriva à sentir ce qu'il y avait d'exagéré, de faux, dans cette manière de parler.

Est-il étonnant qu'une jeune femme, — une esclave, qui plus est, — ait voulu se faire passer pour la « mère de Jésus, » et qu'elle ait eu quelques adhérents ? Une autre fois, c'est une femme qui se lève en pleurant et en criant au beau milieu d'un service religieux, en face du missionnaire. On l'écoute, car chacun croit, comme d'habitude, que c'est une conversion qui se produit sous l'action du Saint-Esprit. La femme débite avec volubilité un discours, ou plutôt quelques paroles qu'elle répète sans cesse, et dont voici le sens : « Je suis mal-

heureuse, venez à mon secours, mon mari et mes voisins me tourmentent : ce sont des méchants qui veulent me priver de nourriture.... » Il s'agissait d'une querelle de ménage !

Lors d'une fête en ville, les Européens avaient fait venir un petit orchestre qui jouait parfois sur la place publique. Quelques jeunes femmes d'entre les néophytes demandèrent au missionnaire (P. B.) : — « Dis-nous, notre missionnaire, serait-ce un péché que d'écouter cette musique? — Mais non, pourquoi pensez-vous cela ? — Oh ! c'est que les principaux de la congrégation nous ont dit que c'était la musique de Satan. »

Un homme, qui était cuisinier chez un Portugais, croyait que pour observer le quatrième commandement, il devait refuser de faire cuire les aliments de son maître le dimanche.

Malgré leurs scrupules enfantins, les néophytes avaient conservé beaucoup de leurs coutumes païennes. Les uns continuaient à consulter leurs magiciens. D'autres demeuraient dans la polygamie, ou dans telle relation illicite. Les parents vendaient leurs filles à la façon des sauvages, parfois même pour une vie honteuse. Plusieurs avaient des cabarets où se faisaient chaque jour des orgies. Les femmes prêchaient plus que les hommes, et toujours des sermons fulminants.

Jim, qui savait lire et écrire, avait pris la haute main dans les congrégations de Lourenço Marques et du Tembé. Il y présidait les cultes. Autrefois il avait mené la vie la plus immorale. Il était encore polygame avec

trois femmes, et possédait des esclaves. Converti de récente date, il n'était pas baptisé, cela va sans dire; et il ne connaissait rien au fonctionnement d'une Eglise. Quand il s'absentait du Tembé, il remettait le soin des cultes à une jeune fille, non baptisée, d'entre ses esclaves.

C'était un désordre moral inconcevable, une ignorance extraordinaire. Ces pauvres gens ressemblaient à ces aveugles-nés auxquels le médecin ouvre les yeux et qui prennent les hommes pour des arbres. Si on avait laissé cette Eglise naissante continuer dans cette voie, elle en serait bientôt arrivée à creuser un abîme entre le monde physique et la vie spirituelle. La «chair,» devenue chose indifférente, aurait suivi ses inclinations naturelles; et l'on aurait vu se reproduire là-bas, sous le couvert de la vie de l'esprit, les abominations dont l'histoire ecclésiastique fournit de nombreux exemples, et qui se voient encore aujourd'hui dans certaines sectes, même dans les pays les plus civilisés.

A Lourenço Marques, la pente était rendue particulièrement glissante et dangereuse par le fait que la rencontre de la tribu sauvage avec une société européenne sans règle et sans frein avait engendré une licence absolue dans tous les domaines; et cette mauvaise influence s'étendait jusqu'au Tembé.

Par bonheur, les missionnaires arrivèrent encore à temps pour empêcher le mal de devenir irréparable. Dieu, qui veillait sur son œuvre, ne permit pas qu'ils vinssent trop tard. Les chrétiens étaient à la fois trop

peu nombreux et trop dispersés pour ne pas éprouver le besoin de rester unis, de se soutenir mutuellement. Tous aimaient Yozéfa et avaient pour lui le plus grand respect. Après lui, c'était à la famille d'Eliashib et de Loïs qu'on reconnaisait le plus d'autorité; et comme ses membres avaient été baptisés aux Spelonken, comme ils se montraient très dévoués en faveur des néophytes, comme enfin ils habitaient dans un endroit central, leur village était devenu le foyer de ce mouvement religieux, le centre de ralliement des âmes réveillées. Chacun y était accueilli avec amour, avec une vraie charité chrétienne, qui établissait des relations de fraternité entre les anciens et les nouveaux venus, en sorte que tous se sentaient les membres d'une seule famille.

Si l'on rencontrait sur la route une personne qui se rendait à Rikatla, et qu'on lui demandât : Où vas-tu ? Elle répondait : « Je vais à la source. » Cela signifiait « à la source d'eau vive, » là où l'Evangile est annoncé. Bientôt cette personne arrivait chez Eliashib, s'asseyait auprès des membres de la famille, et disait avec sérieux : « J'ai faim. » Sous-entendu « de la nourriture de l'âme. » Alors celui qui pouvait le faire, Loïs ou son mari, ou sa fille ou tel autre, prenait le *boukou*, lisait quelques versets, puis s'engageait en longs entretiens ou en exhortations appropriées. De tous les coins du pays les nouveaux convertis venaient faire cela ; à tour ils passaient là quelques jours, selon qu'ils en sentaient le besoin. Puis, rentrés chez eux, ils y répétaient mot à mot les enseignements qu'ils avaient recueillis, et

ils en faisaient profiter ceux qui étaient restés au logis.

C'est ainsi que de petits groupes de chrétiens se formèrent, dans les hameaux, un peu dans toutes les directions. Au bout de quelque temps on revenait de nouveau « à la source » pour s'y désaltérer l'âme. Jim, du Tembé, avait fait plusieurs fois ce pèlerinage. Il y avait aussi envoyé à diverses reprises les membres de sa famille, ses trois femmes, sa mère, sa sœur, ses esclaves. Des parents y laissaient leurs enfants en permanence. La Parole de Dieu était toujours la base des exhortations et le sujet des entretiens sérieux. Chaque matin et chaque soir, le culte de famille rassemblait tous ces gens dans la grande hutte d'Eliashib.

Rien n'était plus touchant que de voir la cordialité qui les unissait, et le bonheur avec lequel ils se saluaient en s'appelant les uns les autres « enfants du Seigneur, » « enfants du Père, » « bien aimés de Dieu. » Même dans les salutations que leur adressaient les païens, ceux-ci les appelaient « enfants du ciel. » Leur piété joyeuse avait quelque chose de communicatif, qui a été certainement l'une des causes de la rapidité avec laquelle l'Evangile s'est propagé. Ils exerçaient l'hospitalité avec une joie qui faisait rayonner leur visage. Ils allaient les uns chez les autres comme les membres d'une seule famille. En se retrouvant après une séparation de quelques semaines, on s'embrassait à la ronde, hommes et femmes, sans distinction, coutume qui est aux antipodes des mœurs indigènes ; et personne n'aurait su restreindre cette pratique dans les

bornes naturelles du bon sens. Il fallut que l'abus en vînt à produire des jalousies et que le missionnaire se vît obligé d'intervenir et de leur enseigner le droit chemin aussi sur ce point de détail.

Quand la maisonnée d'Eliashib ne comptait qu'une vingtaine de personnes, c'était un minimum : il y en avait par moments près de quarante. Dans le nombre on en voyait chaque jour (pas toujours les mêmes) qui avaient trop soif des récits bibliques pour penser à autre chose, et il fallait bien que quelqu'un se consacrât à eux pour leur prodiguer les lectures, les récits et les exhortations. On s'y attardait parfois dans la soirée.

Désireux de savoir de quelle manière il était pourvu à l'entretien matériel d'aussi nombreux visiteurs, Paul Berthoud s'en informa auprès de Yozéfa. Celui-ci répondit en s'écriant sur un ton de foi joyeuse : « Mais ce sont les miracles de Dieu ! C'est comme chez la veuve de Sarpita. » (Lisez Sarepta.) Le missionnaire ne put pas obtenir de lui d'explication plus claire. Dans la suite, il vit qu'en réalité Loïs et sa fille Ruth, sur lesquelles reposait le souci et du ménage et de la culture des champs, savaient admirablement s'en tirer. Pour dormir, les gens s'entassaient dans les cinq ou six huttes du hameau. La cuisine se faisait en plein air, où l'on voyait plusieurs marmites énormes, entourées d'une pléïade de pots de moindre grandeur ; les repas se prenaient autour du vaste foyer. On cultivait des champs immenses, qui grandissaient chaque année. Loïs, dirigeant tout sans bruit, y conduisait tranquillement ses hôtes et les invitait à piocher avec

elle, afin que chacun fît sa part. C'était un beau spectacle que de voir cette ruche si animée, où toutes choses étaient en commun, comme dans l'Eglise primitive. Eliashib et sa famille accueillaient tout le monde avec bonne grâce : toute âme ayant faim et soif de justice avait droit de cité chez eux, c'était un enfant de la maison.

Bientôt, hélas ! des ombres s'étendirent sur le tableau. On comprend qu'à mesure qu'augmentait le nombre des hôtes, il y avait plus de risque d'en rencontrer dont la pureté de sentiment fût en défaut. Des paresseux s'introduisirent dans le troupeau. Un beau jour, Eliashib et Loïs vinrent auprès du missionnaire lui faire leurs confidences et leurs plaintes : certaines personnes ne voulaient pas leur aider à travailler dans les champs ; comment donc regarnirait-on les greniers, qui se vidaient si rapidement ? Cette paresse, cette lâcheté de quelques-uns des chrétiens, affligeait profondément le brave couple. Yozéfa n'était plus là pour parler de « Sarpita, » et demeurait trop loin, — à cent kilomètres plus au nord, — pour qu'on pût lui demander conseil.

Cet incident était, on peut le dire, un symptôme entre beaucoup d'autres, qui tous montraient combien le mouvement religieux dépassait la compétence de ceux par le moyen desquels il avait pris naissance. Yozéfa, Loïs, Eliashib étaient débordés. Leurs enfants en la foi les entraînaient sur une mauvaise pente. D'un hameau à l'autre on se plaisait à colporter les récits des phénomènes étranges qui avaient signalé la con-

version de quelques-uns des néophytes. Peu à peu la recherche de l'extraordinaire devint une préoccupation inconsciente de la communauté. On ne crut plus à la possibilité de conversions simples et naturelles. Quand une personne exprimait le désir d'être chrétienne, on lui demandait : Qu'as-tu vu ? Tant qu'elle n'avait pas eu de vision, on la considérait comme encore « dans la chair » et loin de l'Esprit. Les gens à caractère difficile étaient tenus pour des démoniaques.

Dans un certain village, un homme âgé, père et grand-père d'une nombreuse famille, était tenu à l'écart des initiés par sa bru qui pontifiait, et qui prêchait soir et matin à la petite congrégation de l'endroit. P. Berthoud eut un jour un entretien avec lui pour s'informer de son état d'âme ; il lui demanda pourquoi on n'avait pas donné son nom avec ceux des néophytes. « J'ai fait tout ce que j'ai pu, répondit le vieil indigène, mais je ne parviens pas à pleurer, mes yeux sont trop secs, je suis trop vieux. »

Il n'était pas capable d'une auto-suggestion assez efficace ! Et son cas n'était certes pas isolé. Le missionnaire trouva plusieurs âmes qui étaient sincèrement converties, mais qui n'avaient pas été admises au nombre des néophytes uniquement parce qu'elles n'avaient pas eu de crise apparente, et ne pouvaient raconter aucune vision. Aussi, lorsque tel ou tel était introduit par le missionnaire parmi les catéchumènes, on chuchotait dans les rangs : « Alors celui-ci, quand est-ce qu'il s'est converti ? » Ce qui signifiait : On ne l'a vu faire de scène dans aucune réunion.

Un autre homme, qui dépassait la cinquantaine, voulut un jour faire une manifestation publique pour sa conversion. Le dimanche, au culte du matin, on le vit faire, pendant un instant, des mouvements étranges, donner des coups de tête violents et significatifs. Mais ce ne fut qu'au culte de l'après-midi qu'il réussit, assez maladroitement, à amener une scène capable de captiver l'attention de tout le monde. Il fut inscrit comme catéchumène. Dès lors il fut un chrétien fidèle, connu sous le nom de Tobâne ; et il n'a plus d'accès nerveux !

Avant l'arrivée des missionnaires, on avait même établi une marche à suivre pour se convertir. Il fallait passer par les quatre degrés suivants : 1° se sentir « battu de Dieu, » soit par un accident, soit par une maladie ou une vision ; 2° pleurer aux réunions, sangloter, crier, avoir une crise violente ; 3° alors Jésus venait, montrait sa gloire au pécheur en lui disant : « Crois maintenant ; » 4° après cela le pécheur allait raconter ses « macinguita, » ou prodiges, et il était admis parmi les « croyants. » Ce système reléguait à l'arrière-plan le sentiment du péché et l'efficace du sang de Christ. Aussi il n'est pas étonnant que la plupart de ces néophytes d'alors aient eu une fausse idée de la foi chrétienne et de la morale. Très souvent leur conscience n'avait pas été réveillée. Ils entraient dans l'Eglise sans savoir à quoi ils devaient s'engager.

Peu de temps après avoir signalé cet état de choses, P. Berthoud écrivait : « Un souci, un poids me pèse sur le cœur et va grandissant de semaine en semaine : c'est la ville de Lourenço Marques. Depuis le mois d'août, j'y

envoie chaque samedi un évangéliste.... C'est infiniment peu en comparaison des besoins.... Sur le rôle des néophytes, il y a je ne sais combien de courtisanes et de prostituées, dont l'unique gagne-pain est précisément cette vie immorale....

» L'œuvre est considérable et hérissée de difficultés. Grâce à Dieu, j'ai enregistré bien des conversions depuis notre arrivée. Néanmoins, j'ai bien peur que les défections ne se multiplient, surtout quand on aura compris que l'Evangile ne pactise pas avec l'immoralité. Comment briser les chaînes de ces âmes, qui ont vécu en esclaves de Satan, et qui maintenant désirent la délivrance? »

Il ajoutait à la date du 1er décembre 1887, lors de sa seconde visite à Lourenço Marques: « S'il plaît à Dieu, je baptiserai ici cinq ou six personnes dimanche prochain. J'ai eu de la peine à m'y décider, à cause de l'absence presque totale de connaissance de l'Evangile chez ces pauvres néophytes; mais en jugeant de l'arbre à son fruit, il faut reconnaître que l'Esprit-Saint anime réellement certaines âmes. Je devrai probablement proposer au Conseil que nous fondions une station à Lourenço Marques dans un bref délai. »

Plus tard: « *Rikatla, 16 janvier 1888.* Chaque semaine l'établissement de la station de Lourenço Marques devient plus urgent, tellement l'œuvre spirituelle y grandit en importance.... Les questions de vie chrétienne et les cas spéciaux de morale appellent sans cesse la houlette du pasteur. L'évangéliste Timothée est établi là-bas avec sa famille depuis la semaine de

Noël, et il trouve que la tâche est trop grande pour lui, ce qui n'est pas surprenant.

» Notre petite Eglise de Rikatla a eu d'heureux jours de fête, le jour de Noël et le jour de l'an (des dimanches). A Noël j'ai eu la joie de baptiser huit femmes.

*2 février.* Il est important que notre mission ait un représentant dans la ville. Pour l'œuvre, c'est le point le plus important, soit par le nombre des chrétiens, soit par la complication des circonstances où ils vivent, soit par la densité de la population, etc. Et le climat, me direz-vous ? L'essai est-il suffisant ? La question est grave, et je ne saurais la trancher aujourd'hui... Il faut reconnaître que Dieu impose à notre mission le devoir de remplir cette contrée de missionnaires....

» Voilà maintenant Antioka qui attend un missionnaire : je ne crois pas que l'œuvre s'y développe avant qu'il y en ait un. »





SECONDE CHAPELLE DE RIKATLA, BATIE EN 1893, DÉTRUITE EN 1894

## CHAPITRE XVII

### Développement rapide au Littoral : deux stations nouvelles, Lourenço Marques et Antioka.

Etabli à Rikatla, le missionnaire avait à diriger une œuvre trop étendue ; et comme elle grandissait de jour en jour, il devenait impossible à un homme seul de porter ce lourd fardeau. Il avait sans doute quelques évangélistes indigènes pour lui aider ; mais c'était peu pour un district de 150 kilomètres de longueur. Les aides indigènes étaient certainement d'un secours inappréciable. En 1888 il y en avait cinq, placés dans autant de localités différentes, où ils avaient la charge de l'école de chaque jour, en même temps que l'œuvre pastorale. P. Berthoud se plaisait à rendre hommage à leur zèle et à leur dévouement.

Il songeait toujours à son projet de visite à Antioka ; et tout en construisant sa chaumière de Rikatla, il faisait ses préparatifs de voyage. Une escouade d'ouvriers fut envoyée sous la direction d'un homme de confiance pour chercher un bon chemin, percer la

forêt vierge, dite des « Gémissements » (Manounounoûnou), et frayer une route carrossable. Les ouvriers revinrent au bout de trois semaines, disant que l'ouvrage était fait.

« *Rikatla, 31 mai 1888.* L'homme propose et Dieu dispose. Je vous avais parlé de mettre à exécution vers la fin de ce mois notre projet tant de fois formé d'aller à Antioka.... Mais le Seigneur a trouvé bon de nous faire passer par la fournaise. Puisse notre foi en sortir épurée ! » (*Bulletin*, tome VII, p. 123.)

C'était l'œuvre du mauvais climat. Plusieurs attaques de fièvre avaient successivement atteint P. Berthoud et sa femme. Le 14 mai la maladie devint très grave ; M^me^ Berthoud fut prise d'une fièvre pernicieuse qui la tint dix jours sur le bord de la tombe, puis céda enfin, laissant la malade épuisée. Son mari, seul pour la soigner, avait lui-même des accès de fièvre toutes les nuits, et devait faire son propre ménage.

A ce moment-là survint la chute de l'évangéliste Jonas. Comme il passait à Lourenço Marques, des amis lui firent boire du vin ; il alla tomber ivre dans la rue, devant la porte de son collègue Timothée. Les passants le virent, les enfants en firent des gorges chaudes ; le scandale fut considérable. Jonas dut être suspendu de ses fonctions. P. Berthoud eut le regret de ne pouvoir pas se rendre à Lourenço Marques ; mais « j'écrivis, dit-il, à l'Eglise de la ville une lettre très sérieuse pour censurer tous ceux qui aimaient à boire. Je leur avais en vain prêché la tempérance ; ils ne savaient pas résister à la tentation. Quant à Jonas,

je sais qu'il a eu de sincères regrets de sa faute. Ce scandale m'obligea à établir la règle que les chrétiens ne devaient boire ni eau-de-vie, ni vin. J'ai horreur des petits règlements, des lois matérielles ; et c'est bien à mon corps défendant que j'ai posé celle-là. Nos néophytes sont des enfants qu'il faut conduire à la lisière ; et certes ils n'ont nul besoin de boire du vin. Que nous sommes loin encore de la liberté de la nouvelle alliance et de la parfaite stature de Christ ! »

De tous les côtés, les petites congrégations passaient par des péripéties plus ou moins difficiles, et il aurait fallu que le missionnaire pût les visiter promptement. A Lourenço Marques on était dans le plus grand embarras matériel, à cause d'un décret des autorités portugaises: dans un certain rayon toutes les huttes de chaume devaient disparaître. D'autre part, les conversions ne cessaient de se multiplier partout. Dans la seule année 1888 on en inscrivit plus de trois cents.

Mais que faire contre l'impuissance causée par la maladie ? Dans son état de faiblesse, il fallait absolument que le couple missionnaire se rendît par le plus court chemin dans un climat meilleur: le moins difficile était de s'embarquer pour Natal.

C'est là que la rencontre eut lieu avec M. et M^me^ Grandjean, renfort bien nécessaire qu'on envoyait directement d'Europe à Delagoa Bay. Quelques semaines plus tard, les deux couples étaient ensemble à Rikatla ; mais la fièvre devenait un hôte, hélas ! trop fréquent dans la petite colonie. Nous lisons dans le *Bulletin* ces mots de M^me^ Berthoud: « 27 novembre. Il y a quinze

jours, la fièvre est revenue nous visiter, comme vous le raconte M. Grandjean. Mais ce qu'il ne dira pas, c'est le secours que lui et sa femme nous ont apporté ; quel soulagement de les sentir là pendant que nous étions tous les deux malades ! Je ne puis vous dire quelle impression de repos nous avons de ne plus nous sentir seuls. Combien nous en rendons grâce à Dieu ! »

Tout en s'adonnant avec ardeur à l'étude de la langue, Arthur Grandjean bâtissait à son tour une cabane, tout à côté de celle de son collègue.

En passant à Lourenço Marques, les deux missionnaires s'étaient mis à la recherche d'un immeuble pour la mission. Ils n'avaient trouvé aucune maison à leur convenance, et ils avaient dû se contenter de demander aux autorités portugaises la concession d'un terrain sur la colline. Leur requête, faite selon les termes de la loi fut agréée sans difficulté et consignée au greffe municipal. Mais au moment où il aurait fallu arpenter ce terrain et en fixer les bornes, un homme dissolu arriva au pouvoir. Il réussit à empêcher pendant plusieurs années que la mission ne fût mise en possession.

L'œuvre missionnaire ne s'en poursuivit pas moins, quoique au travers de nombreuses difficultés. La nécessité d'établir un missionnaire à Lourenço Marques devenait toujours plus impérieuse ; car, nous l'avons dit, les conversions se comptaient par centaines, les cas de discipline étaient fort nombreux, il fallait examiner les néophytes dignes de recevoir le baptême, et l'école se recrutait rapidement d'écoliers petits et grands. Se convertir devint à la mode ; et, moins une conversion

était profonde, plus elle donnait d'ouvrage au missionnaire. Tels prétendus néophytes ne cessaient de retomber en faute ; à tout propos il fallait les reprendre, et pour cela, P. Berthoud devait avoir de longues séances consacrées à examiner chaque cas avec soin.

D'autre part, les catholiques commençaient à sortir de leur torpeur, provoqués à jalousie par l'œuvre des protestants. Jusque-là ils avaient laissé la population indigène dans les ténèbres. Maintenant on allait renvoyer le prêtre métis ignorant, et lui substituer deux prêtres amenés du Portugal ; plus tard on en augmenterait le nombre. Le catholicisme prit alors un regain de faveur. On fit sonner bien haut le nom de « chrétien, » en disant que seuls le méritaient ceux qui appartenaient à l'Eglise catholique. Et l'on y était admis si aisément ! Plusieurs soi-disant convertis, qui trouvaient que dans la mission suisse les règles morales étaient trop sévères et qu'on devait attendre trop longtemps le baptême, passèrent aux prêtres et se firent baptiser, afin de pouvoir se décorer du nom de chrétiens. La mission protestante n'y fit pas de regrettables pertes. Elle eut bientôt la satisfaction d'entendre les natifs juger de la situation avec le plus grand bon sens ; car le propos suivant, sorti de la bouche d'une femme, se répandit de maison en maison : « Chez les catholiques, on n'a pas besoin de changer de vie. » Du reste, le temps vint où l'engouement tomba, et plusieurs des transfuges revinrent à la mission, en quête d'une nourriture spirituelle véritable.

Pressé par l'urgence, P. Berthoud loua d'un Chinois une remise à l'entrée de la ville, et s'y installa en

campement avec sa femme. Dans cette baraque de tôle il était impossible d'affronter la chaleur du jour : il fallait coûte que coûte s'asseoir dehors dans le sable devant la porte. Cela dura deux mois. Ce laps de temps pendant lequel P. Berthoud donnait tous ses soins à la grande congrégation toujours croissante, lui permit aussi de découvrir une grossière maison de quatre pièces, avec de bons murs de maçonnerie, que par occasion il put louer à bon compte, à condition d'y faire lui-même les réparations et nettoyages nécessaires. Ce fut un travail semblable à celui d'Hercule chez le roi Augias : et tout compté, la location de ce logement revint à quinze cents francs par an ; c'était fort peu pour ce pays-là !

Le campement y fut transporté. Ces chambres vides se trouvèrent tout à point pour recevoir les nouveaux missionnaires, M. et Mme Junod et Mlle Clara Jacot, qui, venant directement de Suisse (de Neuchâtel), débarquèrent à Lourenço Marques à la fin de juin 1889. Dans le cours des semaines suivantes, les Berthoud transportèrent leurs effets et leur ménage de Rikatla à Lourenço Marques, tandis que le trio des nouveaux arrivants allait s'établir à côté des Grandjean. Ce dédoublement portait à *cinq* le nombre des stations de la Mission romande, celle de *Lourenço Marques*, étant ainsi définitivement fondée (1889).

Toutes les constructions couvertes de chaume avaient été rasées dans la ville et les faubourgs, en sorte que la congrégation n'avait plus de toit pour l'abriter. C'était Sara qui lui donnait l'hospitalité, ainsi qu'à la famille de l'évangéliste Timothée. Baptisée en décembre

1887, Sara était jadis une vraie Rahab : elle avait eu une demi-douzaine de maris, et faisait de sa maison une vilaine auberge, bien connue des débauchés. Mais elle avait tout abandonné pour devenir chrétienne. Chaque dimanche, on voyait quatre cents personnes se réunir autour du missionnaire, sous les ombrages de la cour, derrière la maison de cette brave femme. Dans les jours de pluie on envahissait ses chambres sombres; et l'auditoire, quoique diminué par le mauvais temps, était encore trop grand pour la maisonnette ; il fallait s'entasser comme on pouvait. C'est là aussi qu'on se réunissait pour les catéchismes ; c'est là que l'école se tenait chaque jour. Rien n'était plus fatigant que d'être sans cesse exposé à tous les vents, surtout dans une contrée où l'atmosphère n'est jamais tranquille. S'adresser à un auditoire de quarante personnes aurait déjà été pénible dans de telles conditions, puisque cela se répétait sans cesse. Puis l'excessive chaleur, le bruit de la rue et d'un cabaret voisin, les nombreux sujets de distractions, tout cela nuisait singulièrement à la bonne marche des cultes, et devenait même douloureux dans les services de sainte-cène.

Les démarches incessantes que P. Berthoud faisait pour obtenir la concession de terrain promise, restaient toujours sans succès. Mais une bonne occasion se présenta, d'acheter d'un particulier un petit carré de terrain sur la pente de la dune. Il y avait tout juste place pour y bâtir une chapelle provisoire et la maisonnette de l'évangéliste. Avec de forts pieux et de la tôle, on fit un bâtiment semblable à une remise, pouvant abriter en-

viron six cents personnes. Il se remplit d'une foule joyeuse le 11 mai 1890, jour de son inauguration. Les membres de la congrégation y avaient travaillé de leurs mains avec zèle. En appréciant leur travail au taux ordinaire de ce temps-là, et en y ajoutant le produit d'une magnifique collecte qu'ils firent pour acheter des matériaux, il se trouva que les indigènes avaient contribué pour 4500 fr. à cette construction. Mais comme l'œuvre a continué à grandir, ce local est devenu insuffisant.

Les événements de ce genre étaient bien faits pour rendre plus sensible et plus pénible la distance énorme qui sépare les deux champs de travail de la Mission romande. A part la correspondance, rendue fort lente par un circuit postal immense, les communications étaient pour ainsi dire impossibles, des Spelonken au Littoral. En tout cas les missionnaires des deux pays ne pouvaient jamais se réunir. Il fallut donc créer une seconde « Conférence, » celle du Littoral, comme on avait autrefois créé celle des Spelonken. Les nouveaux missionnaires envoyés ces dernières années, respectivement au Transvaal et à Delagoa Bay, ont même le chagrin de ne pas connaître ceux de leurs collègues qui ne sont pas dans le même champ de travail.

Un des premiers soins de la *Conférence du Littoral* fut de s'occuper de l'œuvre d'*Antioka.* A. Grandjean fut désigné pour ce nouveau poste, où il se rendit dès que son collègue, H.-A. Junod, fut à même de prendre la charge de la station de Rikatla. Précédemment, déjà, le premier avait fait deux voyages au pays de Magoude, tant pour achever d'ouvrir la route que pour choisir un



INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DE LOURENÇO MARQUES, BATIE EN 1890

emplacement convenable, et pour s'entendre avec les chefs du pays. Il alla s'y établir en juillet 1890 avec sa femme, secondée par M[lle] C. Jacot. Désireux d'avoir une cabane suffisante avant le commencement des grandes pluies, il se mit avec ardeur aux travaux de bâtisse, obligé de faire tout de ses propres mains. Mais le mauvais climat du Littoral n'est pas fait pour récompenser les gens zélés. Perché sur sa toiture, fatigué par un effort inaccoutumé, frappé par un soleil impitoyable, A. Grandjean tomba malade d'une violente fièvre accompagnée de graves complications. Pendant plusieurs jours sa vie fut en grand danger. Henri Junod dut voler à son secours, et ramener d'Antioka toute la famille ; puis le malade fut promptement envoyé à Natal, où par la bonté de Dieu le bon air lui rendit bientôt la santé.

Le pays de Khocène, au centre duquel se trouve Antioka, allait, à la même époque, passer par bien des vicissitudes. L'autorité suprême était entre les mains de Mavabaze, prince chargé de la régence, en même temps qu'il était tuteur du roi mineur, le petit Shonguèle, son neveu. Le chef-lieu se trouvait sur la berge escarpée du Nkomati ; un vallon le séparait, du côté de l'est, de la station missionnaire, dont l'emplacement, situé à quatre kilomètres de là, formait un plateau et appartenait à un chef secondaire, du nom de Ntchounghi. Le petit royaume de feu Magoude était indépendant ; mais Mavabaze l'avait placé sous le protectorat du gouverneur de Lourenço Marques.

En arrivant dans le pays, A. Grandjean, comme il convenait, était allé présenter ses respects au prince-

régent ; et quand celui-ci vint lui rendre sa visite : « Je réussis, écrit le missionnaire, à éclairer sa figure en lui donnant une belle chemise rouge et bleue, venue dans la dernière caisse de la mission. La personne qui l'a envoyée ne se doutait sans doute pas du service qu'elle nous rendait en nous destinant une pièce de vêtement d'un dessin aussi original. Une tasse de thé acheva de dérider ce grand enfant. »

Ce ne fut pas sans quelque peine que le missionnaire obtint le terrain pour son établissement : les femmes de Ntchounghi regrettaient leurs champs qu'il fallait céder. L'affaire s'arrangea pourtant à l'amiable, une fois qu'elles eurent reçu une indemnité raisonnable. « Le troisième dimanche que nous étions ici, dit A. Grandjean, Ntchounghi vint nous voir dès le matin ; et, apprenant que c'était le jour du repos, il fit aussitôt appeler tout son monde, ainsi que les gens des villages voisins. Nous eûmes bien 150 personnes : les hommes très sérieux et attentifs, les femmes saisissant tous les prétextes pour faire du bruit, les enfants très mutins. De temps en temps, le chef imposait silence de sa grosse voix ; d'autres fois un homme se levait et chassait les fauteurs du désordre. A midi Ntchounghi revint avec ses hommes, et il fallut passer une bonne partie de l'après-midi à répondre à ses nombreuses questions. Tout l'étonne et l'intéresse, et s'il n'était pas mené par ses femmes, il pourrait être un excellent homme. Nous serons heureux quand ses questions porteront sur la seule chose nécessaire. »

Tels furent les débuts de la *sixième* station de la Mission romande.

Peu de temps après, à la suite des bouleversements politiques qui s'étaient opérés au Mashonaland, le roi ngoni Goungounyâne vint résider beaucoup plus au sud et fonder Mandlakazi, à 135 kilomètres[1] au nord-est d'Antioka. De là il envoya une troupe à Khocène pour revendiquer ce pays comme faisant partie de son patrimoine. Mavabaze dut s'enfuir chez les Portugais ; puis le grand chef reconnut le petit roi mineur pour son vassal et donna la régence et la tutelle à un conseil de notables, sous la présidence de Ntchounghi.

Cette époque-là fut signalée, dans les familles missionaires du Littoral, par de fréquentes maladies. C'est alors qu'on vit pour la prėmière fois, dans la Mission romande, apparaître la dysenterie. la vraie, qui est une maladie plus terrible que la fièvre malarienne. Le missionnaire Grandjean fut de nouveau atteint d'une fièvre pernicieuse et en grand danger. Obligé de chercher un meilleur climat, au moins pour un temps, il se rendit au Lessouto, d'où il revint, six mois après, avec une santé renouvelée, tout heureux de pouvoir de nouveau se consacrer à sa station d'Antioka. Mais tout était à recommencer, car les cabanes du missionnaire avaient été, durant son absence, détruites par un incendie dû à l'imprudence des gardiens noirs.

Outre les trois stations du Littoral et leurs annexes,

[1] 135 kilomètres à vol d'oiseau, mais, par le chemin qu'on doit suivre, il y en avait 160. A. G.

on voyait se former ici et là de nouveaux groupes de chrétiens, que les missionnaires cherchaient à encourager par leurs visites. Dans le village du chef Mahazoul, à quelque distance au nord de Rikatla, plusieurs femmes se réunissaient chaque jour pour lire l'Evangile. Ce fut un grand plaisir pour elles que de recevoir la visite d'Henri Junod, alors le missionnaire de Rikatla. Voulant profiter de cette course pour évangéliser le pays d'un autre chef, H. Junod poursuivit sa marche vers le nord et s'arrêta chez Mahatlane[1], qui lui offrit une hutte pour logement. Il put y faire plusieurs cultes, bien que l'attrait de l'eau-de-vie exerce une véritable fascination sur ces pauvres populations. Le second soir, Mahatlane était ivre et ne put pas paraître au culte. « En revanche, écrit le missionnaire, son épouse manifesta un grand empressement pour apprendre ; je dus lui enseigner un cantique ainsi qu'à ses compagnes. Cette race possède un goût et une facilité incroyables pour la musique : il suffit de quelques quarts d'heure pour enseigner une mélodie à ces sauvages.

» Il est neuf heures du soir. Les feux sont éteints ; dans mon hamac, je ne dors pas. Les mangeurs de chair se disputent les reliefs du festin. Puis, ils s'étendent auprès de leur foyer en plein air et vont s'endormir. L'un d'eux prend alors sa harpe ; elle n'a qu'une corde tendue comme celle d'un arc, et la caisse de résonnance est une simple calebasse. Il frappe la corde de métal en cadence avec un bout de fer et se met à chanter des mélodies originales, courtes, commençant

[1] Chef du pays de Chirinda, qui touche au Nondouane.

CHAPELLE D'ANTIOKA, BATIE EN 1893

très haut par une note vigoureuse et aspirée, puis redescendant en mineur jusque très bas. C'est son art à lui. Il n'a pas de prétention et personne ne fait attention à lui, tandis qu'il dévide le rouleau de tous ses airs favoris, qui sont bien une douzaine, chacun d'eux répété une vingtaine de fois. Puis le silence se fait sur ces enfants de la nature qui ont le cœur content, car ils sont repus de chair.

» Combien de générations ont passé ainsi sur cette terre lointaine sans laisser de souvenir ni d'œuvre accomplie, et la harpe à une corde a bercé leur ignorance. Mais l'homme blanc est arrivé, et ces races sont entrées dans l'histoire. Elles en franchissent le seuil aujourd'hui. Que prendront-elles de la civilisation qui s'approche ? Sera-ce seulement le ferment de mort qui les désorganisera et les détruira ? On pourrait le craindre, hélas ! car l'eau-de-vie a pénétré partout et ces races faibles sont fascinées et vaincues par le charme empoisonné de l'alcool européen. Mais non ! L'Europe a mieux à leur envoyer que cette semence de mort. Les nations chrétiennes, dépositaires de la vérité qui les a affranchies, ont voulu que la parole de l'Evangile retentît à ces oreilles primitives et que l'œuvre de vie s'accomplît à côté de l'œuvre de mort. »

## CHAPITRE XVIII

### Eglise indigène et Caisse indigène.

Dès l'origine, on peut le voir dans le livre des Actes, l'existence de l'Eglise a été liée à un double travail : 1° celui de la conquête, 2° celui de la conservation. Aussi ne suffit-il pas qu'un pays nouveau soit amené à la connaissance de l'Evangile ; il faut encore qu'on y fonde un organisme vivant, une véritable *Eglise indigène*, qui arrive un jour à l'état adulte, c'est-à-dire à se tirer d'affaire par elle-même. Ce but doit être sans cesse présent à l'esprit des missionnaires, qui, comme on l'a dit, doivent viser à se rendre inutiles.

Rien n'est plus difficile que d'amener à cet état de majorité les communautés chrétiennes récemment issues du paganisme. Si l'éducation d'une famille est chose délicate et malaisée, combien celle d'un peuple ne le sera-t-elle pas davantage ? Une tutelle qui se prolonge au delà du nécessaire produit de fâcheux résultats ; mais les effets d'une émancipation trop hâ-

tive ont plus de gravité encore et peuvent conduire au désastre.

Un premier précepte à observer, c'est qu'il faut, dans chaque pays, donner à l'organisme nouveau les formes qui lui sont naturelles en raison des circonstances locales. Vouloir lui imposer de prime abord les règles qui sont bonnes en Europe, serait faire fausse route. Il suffit que les principes essentiels de l'Evangile soient maintenus; et quand apparaît la nécessité d'une forme nouvelle, il faut savoir l'accepter et en tirer le meilleur parti possible.

Le précepte que nous relevons ici n'est malheureusement pas mis en pratique par toutes les missions évangéliques : quelques-unes veulent absolument reproduire au milieu des nègres les types ecclésiastiques de leurs Eglises européennes, et c'est regrettable. L'absolutisme est faux ici comme ailleurs. Si nous presbytériens, par exemple, voulions établir le presbytérianisme pur dans nos congrégations de Gouamba, le désarroi qui ne tarderait pas à s'y produire nous montrerait bientôt notre erreur. C'est facile à prévoir ; aussi l'expérience n'a-t-elle jamais été tentée dans nos stations.

Ne rien forcer, mais conduire et faciliter le développement naturel de la nouvelle société, telle doit être la préoccupation du missionnaire.

Il rendra utile le zèle que montrent les nouveaux convertis pour la propagation de la Bonne Nouvelle ; et il les remettra à l'œuvre quand leur première ardeur aura baissé. Il inventera des moyens et des méthodes,

afin que la congrégation entière travaille à l'évangélisation de la nation.

Le côté matériel de l'organisation d'une Eglise mérite la plus sérieuse attention. Il nécessite des dépenses de plusieurs genres ; et quoique l'argent joue ici un grand rôle, il y a entre ce domaine et celui de la vie spirituelle une relation intime, à laquelle on ne saurait donner trop d'importance. L'apôtre Paul nous le montre bien, quand il se réjouit de recueillir « ce fruit » de la foi des chrétiens. Ce serait donc mettre en péril la vie de nos congrégations indigènes, que de leur fournir le moyen de payer toutes leurs dépenses. Pour leur faire du bien, au contraire, il faut développer en elles l'esprit de renoncement et de sacrifice.

Voilà pourquoi, en 1884, le Conseil de la Mission institua la *Caisse indigène*, dont le principe fut expliqué avec soin par les missionnaires à leurs troupeaux. Il n'existait à ce temps-là que deux stations ; néanmoins la collecte produisit dans l'année 250 francs. Le rapport annuel disait à ce propos : « Une collecte se fait à chaque assemblée générale de l'Eglise ; elle est ainsi entrée dans la vie du troupeau comme institution régulière [1]. »

Quatre ans plus tard, les stations du Transvaal avaient réuni 706 francs par leurs collectes, ce que le Conseil relevait en ces mots : « Cette somme, recueillie au sein des Eglises indigènes, est certainement un fait réjouissant. Nous avons engagé nos missionnaires à

[1] *Bulletin*, tome V, p. 216.

faire leur possible pour que ce fruit de la vie chrétienne abonde de plus en plus. »

A ce moment-là, le Littoral commença à fournir aussi des contributions, qui augmentèrent avec rapidité. Pour l'exercice de 1891, le caissier du Conseil constata que les congrégations indigènes, dans leur ensemble, avaient donné pour l'œuvre 3769 fr. 95.

Dans ces chiffres n'était pas comprise la valeur des travaux qu'à l'occasion les chrétiens indigènes avaient faits pour la construction de leurs chapelles et de leurs écoles. La première fut celle de Barcelona, annexe de Valdézia. Cette chapelle ne coûta pas un sou à la mission et fut construite entièrement par les indigènes sous la direction intelligente de l'évangéliste Béthuel, en 1880. « Cette année, raconte-t-il, notre grand travail c'est de bâtir une chapelle. Nous nous réunîmes, nous fîmes le projet de bâtir. Les uns dirent : il ne faut pas la faire en perches, les termites l'auraient bientôt mangée, et les poutres ne tarderaient pas à pourrir ; il faut la bâtir en pisé. Puis nous mîmes à part certains jours de corvée. Pendant une semaine nous devions bâtir ensemble ; pendant la suivante, nous étions libres de vaquer à nos affaires. Au commencement tous travaillèrent avec zèle, pendant que l'eau se trouvait près; mais lorsque cette source eut tari, alors ils se relâchèrent. Alors je les réunis et leur dis : Mes frères, si nous sommes vaincus par cette bâtisse, comment pouvons-nous espérer de remplir les engagements que nous avons pris auprès de Dieu de le suivre ? Cette exhortation rendit du zèle à nos jeunes gens. » (*Bulletin mis-*

*sionnaire,* tome, III, p. 213.) Voir la planche « Barcelona » dans l'*Album de la Mission romande.*

Il est plus difficile de demander aux chrétiens indigènes de bâtir les chapelles des stations que celles des annexes. Toutefois on leur rendrait un mauvais service en n'exigeant pas là aussi leur coopération sous une forme ou sous une autre. A Elim, la plus grande partie de la main-d'œuvre a été obtenue des membres de l'Eglise, lors de la construction de la chapelle, en 1885-1886. Les missionnaires Auguste Jaques, Eugène Thomas et Alexis Thomas y avaient aussi beaucoup travaillé.

Valdézia, qui avait longtemps vécu dans le provisoire, vit sa chapelle s'élever en 1887. C'est un bâtiment de vingt mètres de longueur sur huit de largeur. Les natifs ont accompli la plus grande partie de l'ouvrage. « Ils ont travaillé avec courage, entrain et dévouement. » Après avoir fabriqué cinquante mille briques, qui furent en partie détruites par les pluies, ils avaient été obligés d'en faire de nouveau cinquante mille.

La congrégation de Lourenço Marques s'assemble encore dans une chapelle provisoire, qui a été faite en tôle par économie, en même temps que pour satisfaire aux règlements de la municipalité portugaise. Les indigènes y ont contribué, nous l'avons dit plus haut, pour une valeur de 4500 francs, soit par une collecte spéciale, soit en y travaillant de leurs mains. Ce zèle des natifs chrétiens étonna beaucoup les Européens de la ville.

Plus récemment, des chapelles de dimensions remarquables ont été édifiées par les indigènes eux-mêmes, sans le secours des missionnaires, dans les annexes du Tembé et de Kaçana[1]. Dès l'année 1888, on a vu aux environs de Lourenço Marques des groupes de chrétiens consacrer une hutte spéciale aux services religieux quotidiens qu'ils ont l'habitude d'avoir dans chaque village. Ce sont des cultes de famille sur une base étendue. Avant la guerre de 1894, il y avait dans la contrée plus d'une douzaine de ces petites chapelles improvisées.

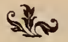
Malgré le zèle et les efforts dont nous venons de parler, la Caisse indigène est trop pauvre pour couvrir les frais de l'œuvre indigène proprement dite ; et c'est la caisse de la Mission qui doit faire la différence, par le moyen de subsides considérables. On aurait tort de s'en étonner. Cela vient du fait que la mission emploie de nombreux agents indigènes, afin de donner plus d'intensité et d'extension à son œuvre, sans être obligée pour cela d'augmenter beaucoup le nombre des missionnaires européens.

Un missionnaire peut diriger une troupe d'aides, évangélistes, maîtres d'école, etc., dont l'action s'exerce sur une contrée plus ou moins vaste ; mais les dépenses qui en résultent dépassent les forces des congrégations naissantes. Les ouvriers indigènes reçoivent un traitement en rapport avec leurs circonstances. En vue de

[1] La chapelle de Maçana, en 1890, et celle de Rikatla, en 1893, ont aussi été construites par les chrétiens indigènes. A. G.

l'avenir, il ne faut pas que ce traitement soit plus élevé que ne le comporterait la proportion de ce que les congrégations, une fois émancipées, pourront donner à leurs pasteurs. Il ne faut pas non plus qu'il enrichisse le titulaire au point de le placer dans une situation plus aisée que la moyenne de ses compatriotes. La modestie de salaires est ainsi de rigueur.

Dès qu'une station possède les éléments nécessaires pour établir des *anciens*, le missionnaire nomme ceux-ci et les emploie à la surveillance du troupeau. Il peut souvent obtenir d'eux un secours efficace et précieux, en particulier dans les questions qui touchent à la discipline. C'est ainsi que peu à peu l'Eglise indigène prend une forme, ou un corps, avec des organes qui facilitent le développement de sa vie. Mais jusqu'à ce qu'elle puisse se passer de la tutelle des missionnaires, il devra s'écouler un long temps, celui de plusieurs générations ; car il ne faut pas oublier que notre mission travaille au milieu de peuples sauvages, dont la transformation sera très lente, même si cette marche progressive ne subit aucun arrêt.





RÉCEPTION D'UN MISSIONNAIRE A LOURENÇO MARQUES

## CHAPITRE XIX

### La « Plakkerswet » au Transvaal.

Dans toutes les colonies européennes de l'Afrique méridionale, une question de la plus haute importance est à l'ordre du jour depuis de nombreuses années, celle des relations sociales entre la race blanche et la race noire ; et sans cesse elle reparaît sous des formes diverses. Elle est née, on le comprend, du jour où les premiers Européens débarquèrent sur ces plages lointaines. Mais pendant plusieurs siècles les blancs envahisseurs en usèrent fort à leur aise : pour eux, le problème n'en était pas un. Il n'y avait qu'une voix pour déclarer que le nègre était, par nature ou par prédestination, l'esclave, la chose du blanc, la chose à tout usage. L'Européen, protégé par la loi du plus fort, pouvait jouir en plein de la satisfaction de ses convoitises et s'abandonner à ses passions à cœur joie. Aujourd'hui ces prétentions abominables n'osent plus autant s'afficher au grand jour ; beaucoup de colons les entretiennent

encore dans leur cœur ; mais ils sont obligés de mettre la sourdine à l'expression de leurs désirs, depuis que l'Evangile a suscité dans le monde la belle croisade philanthropique dont le dix-neuvième siècle s'honore. Autrefois on se vantait à voix haute de posséder beaucoup d'esclaves ; aujourd'hui, même ceux-là qui font encore, mais clandestinement, le trafic de la chair noire, s'offenseraient, s'indigneraient, si on leur appliquait le nom qu'ils méritent. Cependant, notre génération n'est pas sans connaître certains descendants hollandisés des anciens huguenots réfugiés, qui naguère encore assimilaient les peuplades nègres aux Cananéens, tandis qu'eux-mêmes, successeurs du peuple élu, se disaient appelés de l'Eternel à les détruire « à la façon de l'interdit, » ou à les réduire en esclavage.

Le mépris de la race inférieure est inné à la race supérieure. Celle-ci ne veut pas consentir à faire les travaux manuels grossiers qui sont, pense-t-elle, dévolus à celle-là : ce serait s'abaisser, s'avilir. Qui est-ce qui doit porter l'eau, couper le bois, fouir le sol, garder le bétail, creuser les mines, charrier le minerai ? Si les nègres sont incapables d'autre chose, ils sont au moins bons pour cela ; et ils doivent le faire, ils sont assez nombreux, la race blanche ne les laissera subsister qu'à cette condition. D'origine séculaire, cette manière de voir se retrouve dans le monde entier, partout où les blancs sont allés fonder des colonies au milieu des races moins privilégiées. Les cent mille chercheurs de fortune que l'Europe a déversés sur l'Afrique australe durant les huit dernières années, ont eu beau y apporter

les bons principes d'une société libérale, ils n'ont pas tardé à être submergés par le courant. Le cœur naturel y trouve si bien son compte ! A leur tour ils sont entrés dans la lice, et ils plaident pour les prétendus droits des blancs dans ce qu'on appelle en anglais la *labour question*, la question des *manœuvres*.

Elle serait bien simple, si le dix-neuvième siècle n'avait pas reconnu au nègre la dignité humaine, si les missionnaires n'avaient pas retiré l'indigène de son ignorance, et si cet homme à peau noire n'avait pas des velléités de se conduire parfois selon sa propre volonté pour en faire à sa tête. Il se laisse aller trop volontiers à la paresse naturelle de l'espèce humaine. Voilà ce qui exaspère messieurs les patrons ; et voilà pourquoi les législateurs sud-africains se démènent, s'évertuent, pour trouver un bon moyen, — légal, si non légitime, — de le forcer à travailler. Tout n'est pas dit par là, nous le savons ; et vraiment la question est plus compliquée que ces quelques mots ne sauraient le montrer. Pour être tout à fait juste, il faudrait avoir le temps d'expliquer les circonstances diverses qui compliquent la situation. Néanmoins, le fond resterait le même, tel que nous venons de l'exposer. Il suffit, pour en donner une illustration, de citer tel fait qu'on voit tous les jours dans le Transvaal, et ailleurs. Voilà une famille de Boërs qui possède un vaste domaine et de nombreux bestiaux. Dans son voisinage habite une tribu sauvage, dont on voit sans cesse des représentants passer en flânant, l'air insouciant et léger. Ils trouvent le service des blancs trop dur et l'évitent le plus possible. Le Boër

se voit sans domestiques. Lui et les siens doivent accomplir de leurs propres mains tous les travaux de la ferme. Ses jeunes enfants gardent le bétail au pâturage par la pluie ou le beau temps ; lui-même, occupé à la charrue, doit peut-être mettre sa fille de quinze ans devant l'attelage de huit bœufs pour le conduire dans le sillon. Tous, ils aimeraient bien vivre sans s'éreinter et prendre leurs aises. Si, à ce moment-là, le Boër voit passer les jeunes flâneurs noirs, demi-nus, qui jouissent de la vie, comment son cœur résisterait-il à la colère ? Comment ne serait-il pas porté à libérer ses propres enfants pour mettre de force à leur place ces ignorants sauvages ?

Ce dessein ne peut manquer de hanter son esprit ; et s'il parvient à trouver des prétextes plausibles, il se hâtera d'en profiter. C'est ainsi qu'est née la loi édictée en 1888 par les Boërs du Transvaal sous le nom de *Plakkerswet*. En boër, *wet* signifie *loi*, et *plakkers* les *occupants des domaines*, « occupants » par opposition aux propriétaires et aux locataires ; ce mot désigne les nègres, les indigènes, dont les territoires ont été accaparés par les envahisseurs ; il peut être aussi appliqué aux métis, aux Asiatiques, ou à tout être qui n'a pas eu une origine européenne.

L'article premier de la Plakkerswet prévoit que le gouvernement achèvera de déposséder les indigènes, et qu'il les parquera dans certains domaines de l'Etat nommés *réserves pour les natifs*.

L'article 2, qui est le principal, interdit le séjour de plus de *cinq familles nègres* sur un domaine privé quel-

conque; et les cinq familles admises doivent être locataires ou servir le propriétaire, qui est responsable de l'état des choses. Le gouvernement peut toutefois permettre des exceptions, c'est-à-dire des cas où un plus grand nombre de natifs habiteront sur le domaine d'un particulier.

D'après l'article 3, le propriétaire, s'il n'a pas, après y avoir été invité par le magistrat, chassé de ses terres les noirs surnuméraires, sera passible d'une amende de 12 fr. 50 par tête, d'après le nombre de ces derniers. Ensuite le gouvernement transférera lui-même ces noirs dans une réserve.

Comme les stations de Valdézia et d'Elim sont des domaines appartenant à la Mission romande et gérés par les missionnaires, on comprend qu'elles doivent tomber sous le coup de cette loi selon le bon plaisir ou les caprices des gouvernants. La station de Shilouvàne, qui est située sur les terrains d'une puissante Compagnie minière, n'a rien à craindre, tant que celle-ci est bien en cour.

La Plakkerswet donne au gouvernement du Transvaal le pouvoir légal de lancer des décrets arbitraires contre les nègres et les missions, — ou en leur faveur. En pratique, cette « faveur » est réservée aux Boërs, à ceux qui ont beaucoup de *plakkers* sur leurs terres, et qui en retirent de beaux profits, et ils forment un parti assez notable. La Plakkerswet peut devenir une arme puissante dans les mains des ennemis des missions évangéliques. Aussitôt après sa mise en vigueur, quatre stations de la mission de Hermannsbourg furent

bouleversées, dispersées, par son moyen. D'autres sociétés de mission eurent aussi à souffrir plus ou moins. Nous connaissons tels indigènes chrétiens, de la station berlinoise de Leydenbourg, qui furent enlevés de leurs demeures et placés dans une ferme voisine, où ils sont obligés à certains moments de travailler pour le propriétaire boër, de gré ou de force.

D'autres stations missionnaires ont été, en vertu de la loi, rachetées par l'Etat et déclarées « réserves indigènes. » Les missionnaires ont reçu la permission d'y poursuivre leur travail, mais c'est « à bien plaire ; » et là, on a vu s'accroître beaucoup le nombre des natifs, bien que la loi, à ce que disent les considérants, ait été établie pour prévenir les fâcheux effets de pareilles agglomérations.

Malgré la légalité donnée à l'arbitraire, le gouvernement trouve l'exécution de cette loi extrêmement difficile. D'abord il va sans dire que les sociétés de missions ont fait entendre leurs légitimes protestations, et opposent à la loi la plus vive résistance par les moyens constitutionels à leur portée. Puis, les cas où la loi a nui aux missions, sont autant de taches sur l'administration. Il y a aussi de vives discussions parmi les Boërs propriétaires, selon que leurs intérêts sont pour ou contre la loi. Enfin, dans le nord du Transvaal, la proportion de la population indigène est si forte, l'autorité du gouvernement y est encore si peu assurée que la loi n'a presque pas pu y être appliquée. En résumé, certains citoyens sont violemment soumis à l'exécution de cette loi, pendant que d'autres y échappent grâce à leur

situation, et que d'autres encore l'éludent par faveur.

Par trois fois déjà, nos stations de Valdézia et d'Elim, ont été menacées. Ces alertes ont produit les plus vives inquiétudes. Au mois d'octobre 1888, le Conseil de la Mission en avertissait les Eglises en disant : « Une loi récente du Transvaal menace de désorganiser non seulement nos stations des Spelonken, mais toutes les missions chrétiennes dans cette république sud-africaine.... Les missions ne seront possibles que sur les « réserves, » et aux conditions qu'imposera le gouvernement. Plusieurs des stations hermannsbourgeoises, berlinoises, et même de l'Eglise hollandaise du Cap, sont déjà désorganisées par l'application de cette loi. Nos missionnaires d'Elim et de Valdézia s'attendent à être prochainement atteints, et se proposent, par fidélité à leurs troupeaux, d'émigrer avec eux hors du Transvaal, si cela devient nécessaire. »

Quelques mois plus tard heureusement, le Conseil « fut rassuré sur la stabilité de nos stations par une lettre du consul de Suisse à Prétoria, et par d'autres nouvelles. »

« La loi, écrivait le missionnaire de Valdézia, n'en a pas moins eu des effets désastreux dans les Spelonken. Une vaste émigration a eu lieu de toutes les fermes du pays. Des centaines de familles gouamba sont allées s'établir le long de la Petite Tabie. »

Les missionnaires des Spelonken virent ainsi diminuer la population qui les entouraient et qu'ils évangélisaient.

Cependant les promoteurs de la loi constatèrent bientôt qu'elle était insuffisante pour atteindre le but qu'ils poursuivaient. Ils cherchèrent alors d'autres moyens. On augmenta de plus en plus les impôts sur les natifs. Diverses lois furent promulguées à cet effet. Le gouvernement décréta aussi certaines mesures de police qui limitent de tous les côtés la liberté des indigènes, et qui, aux yeux de ceux-ci, ont l'air de mesures vexatoires. En général les tribus aborigènes ont accepté cela comme un malheur inévitable, surtout celles qui avaient depuis longtemps des rapports quotidiens avec les blancs et avec l'administration. Plusieurs clans toutefois quittèrent le Transvaal. Quant aux Gouamba, ils se souvinrent que ce pays-là n'était pas leur vraie patrie ; ils tournèrent leurs regards vers ce « Thonga » conquis par les Zoulous ! et ils commencèrent à se demander lequel était préférable, du joug de plus en plus lourd des Boërs, ou de celui du cruel Goungounyâne et de ses guerriers zoulous.

A côté de ces lois sévères, les Gouamba ont un autre sujet de mécontentement, c'est que les magistrats, dits « commissaires sur les natifs, » ont souvent abusé de leur pouvoir, surtout depuis quelques années, tandis que le gouvernement n'a jamais fait quoi que ce soit en faveur du bien-être ou du développement de la tribu. « La mesure est comble, écrivent les missionnaires, et des milliers de Gouamba ont déjà quitté cet asile devenu si inhospitalier, et sont rentrés dans le Gaza » (Thonga du nord).

Voilà pourquoi, depuis plusieurs années, la Confé-

rence des Spelonken étudie la question du transfert éventuel de son œuvre au delà de la frontière du Transvaal. Plusieurs voyages d'exploration ont déjà été accomplis par les missionnaires, car ils cherchent une localité convenable, en vue d'y fonder une station nouvelle, un refuge pour leurs ouailles. Il faut absolument créer un foyer qui attire et réunisse les Gouamba, les chrétiens surtout, lorsqu'ils émigrent des Spelonken. La nécessité de cette « station-refuge » devient de plus en plus pressante. C'est ce que montre bien la lettre officielle suivante, que le missionnaire d'Elim, E. Creux, recevait le 24 janvier 1895 :

« Très honoré monsieur E. Creux, à Elim.

» Selon les ordres stricts reçus du Très Noble Gouvernement, la Plakkerswet doit être exécutée.

» Par la présente, vous êtes donc avisé d'avoir à renvoyer de vos stations et de vos fermes tous les indigènes qui, d'après la Plakkerswet, n'ont pas le droit d'y demeurer, et cela dès qu'ils auront récolté leur maïs.

» Je dois attirer votre attention sur l'art. 3 de la loi, selon lequel vous vous rendrez passible d'une punition, s'il se trouve sur vos fermes plus de familles que la loi ne le permet.

» J'ai l'honneur d'être, très honoré monsieur, votre obéissant serviteur.

» A. Schiel,

» capitaine, commissaire sur les natifs[1]. »

[1] Depuis que l'auteur écrivait ces lignes, les circonstances ont changé. M. Creux, tôt après la réception de la lettre du capitaine

Les Gouamba, en quittant les Spelonken, se rendent dans des contrées limitrophes qui sont sous le pouvoir du tyran zoulou, Goungounyâne, fils et successeur de Mozila. Que dira ce puissant chef, quand il apprendra qu'il y a dans son royaume des gens qui sont chrétiens, qui ont abandonné le paganisme ? Cette grave question se posa avec force en 1891 devant la Conférence des

Schiel, a eu à Prétoria des entrevues avec le président de la république du Transvaal et avec le surintendant des indigènes, et il a obtenu d'eux l'assurance qu'on ne prendrait pas à notre égard des mesures d'exception, et qu'on n'appliquerait la loi à nos stations que dans le cas où on l'appliquerait au territoire entier de la république. De plus, le capitaine Schiel a été déplacé, ensuite d'une enquête faite sur ses agissements.

Ajoutons que, dès le commencement de 1896, une nouvelle taxe de £ 2 (50 fr.), par an, doit être payée par tout indigène au-dessus de 21 ans, et que cette mesure, appliquée seulement dans les districts du nord, où les indigènes sont très nombreux, est destinée, semble-t-il, à remplacer la Plakkerswet, en obligeant les indigènes à sortir de chez eux et à travailler pour les blancs, afin de gagner de quoi payer cette taxe. Pour nous, nous avons peine à croire que le gouvernement songe à appliquer la Plakkerswet aux districts du nord tant que les tribus *venda* du Zoutpansberg ne sont pas soumises. Les Gouamba des Spelonken ont toujours été les alliés des Boërs contre ces tribus, et le gouvernement commettrait une grave faute politique s'il dispersait ses alliés au moment où il a encore besoin d'eux.

Quant à la « station-refuge » dont parle l'auteur, elle vient d'être fondée par M. Rosset au delà du Limpopo, sur le territoire du Mashonaland, administré par la compagnie à charte de l'Afrique australe. M. Rosset exerce son activité parmi les habitants du district, qui sont tous des Gouamba, et la vaste concession que nous avons obtenue du gouvernement pourra servir à recevoir les chrétiens indigènes de nos stations du Transvaal, si jamais ils doivent quitter ce pays. Pour le moment, aucun d'entre eux n'en voit encore la nécessité. Même au moment de la plus forte émigration, ce n'étaient que les païens qui partaient, les chrétiens sont toujours restés groupés autour de leurs missionnaires. A. G.

Spelonken, lors de la seconde des alertes susmentionnées, causées par la Plakkerswet. Elle ne laissait pas d'avoir son côté angoissant. La Conférence se vit obligée d'adresser un appel à l'un de ses membres, pour l'envoyer faire une visite à Goungounyâne et lui demander, en faveur des chrétiens gouamba et de leurs missionnaires, la permission de s'établir dans ses Etats. Ainsi fut décidé le voyage long et pénible qu'Henri Berthoud fit en 1891 de Valdézia à Mandlakazi et retour, et dont l'heureux succès permit dès lors à la Mission romande de se préparer en paix à l'exode devenu imminent.



## CHAPITRE XX

### A Mandlakazi, capitale du roi Goungounyâne.

Avant d'entreprendre son expédition à Mandlakazi, le missionnaire H. Berthoud avait fait annoncer sa visite au grand chef Goungounyâne. Il avait profité pour cela d'un voyage que faisait là-bas un chrétien d'Elim, qui avait un travail à faire pour ce roi indigène. Celui-ci répondit qu'il était satisfait du message du missionnaire et qu'il désirait beaucoup le voir lui-même.

Si le but principal de cette visite était de préparer les voies à une émigration de la mission des Spelonken, elle devait aussi rendre service à la mission du Littoral. Récemment en effet, Goungounyâne avait réussi à reprendre sous son sceptre le pays de Magoude, en sorte que la station d'Antioka devait compter avec lui désormais. Il était donc nécessaire d'informer le grand chef de la situation.

Parti de Valdézia le 4 juin 1891, H. Berthoud,

voyageant à pied par les sentiers des natifs, seule voie praticable, atteignit Mandlakazi le 14 juillet avec ses huit compagnons indigènes. Le lendemain, Goungounyâne lui envoya en cadeau une vache, comme victuaille pour lui et ses gens. Malheureusement la capitale était en liesse et faisait fête ces jours-là ; on ne cessait de boire de la bière de sorgo ; personne n'était sobre ou de sens rassis. Quand H. Berthoud sollicita une audience, son messager reçut du roi la réponse suivante : « Je ne veux pas que le missionnaire vienne aujourd'hui, parce qu'il me mépriserait en me voyant dans mon état actuel. Avec les autres blancs, cela ne fait rien, parce que nous buvons et nous enivrons ensemble. Mais, pour la première fois, le missionnaire ne doit pas me voir ivre. Dis-lui que cela ne fait rien, que les affaires sont arrangées. »

Ainsi se passèrent plusieurs jours, dont H. Berthoud ne manqua pas de profiter pour gagner l'amitié des petits chefs et des habitants de Mandlakazi. Enfin ses instances obtinrent le succès désiré, et l'entrevue eut lieu, décrite comme suit par le missionnaire : « Enfin le voilà ce potentat, dont l'empire, le plus grand empire indigène de l'Afrique australe, s'étend du Nkomati au Zambèse.... Le voilà, assis sur une chaise de bois, éventant avec un vaste chapeau de feutre tout neuf, sa peau nue qu'un soleil ardent fait briller de transpiration. Son seul vêtement est le costume national, une dizaine de peaux de petits félins, serrées aux hanches et descendant jusqu'aux genoux. Son expression n'est pas bonne ; son visage contracté par la chaleur et par les restes de

ses ivresses, indiquait l'impatience et la fatigue; et il ne se dérida tout à fait que lorsque j'étalai devant lui les cadeaux que je lui apportais officiellement sous forme de haches et de faucilles. Je lui délivrai mon message.... »

Dès lors bien reçus partout, le missionnaire et ses aides purent « annoncer l'Evangile en temps et hors de temps. » Leurs cantiques retentirent dans la demeure du roi, qui en fut charmé. Les voyageurs restèrent là quinze jours. La veille de leur départ, le roi leur envoya encore deux défenses d'éléphant, grand signe d'amitié, et un jeune bœuf comme provision de route.

« Notre foi a été confondue, concluait H. Berthoud. Au lieu d'être autorisés avec peine à entrer dans le pays de Goungounyâne, nous avons trouvé toutes les portes ouvertes, et le roi lui-même nous a invités chaudement à venir demeurer chez lui, et nous a dit: Quant à vos évangélistes, maîtres d'école et tous vos gens, ce sont mes enfants, qu'ils viennent sans crainte; je serai très content qu'ils instruisent mon peuple. »

Cette attitude du grand chef autocrate était vraiment remarquable. On ne se serait pas attendu à recevoir de lui un appel! Après cela, il était naturel que les missionnaires en vinssent à désirer qu'on fît un pas en avant pour profiter de ces bonnes dispositions. Ils demandèrent que la mission commençât une œuvre dans ce pays de *Gaza* (c'est le nom du royaume de Goungounyâne), et même qu'elle s'établît dans la capitale. A ce sujet, le Conseil de la Mission écrivit dans le *Bulletin:* « Nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître

à notre tour dans l'invitation de Goungounyàne, dans ses bonnes dispositions et dans plusieurs autres circonstances, une indication providentielle. Mais les ressources pour cette nouvelle entreprise nous font actuellement défaut : nous aurions les ouvriers, mais c'est l'argent qui nous manque !... Si la toison de Gédéon *se couvre de rosée*, nous reconnaîtrons que cette extension de l'œuvre est dans la volonté de Dieu, et nous irons de l'avant le cœur joyeux et plein de reconnaissance. Si non, nous resterons humblement dans les limites de notre œuvre actuelle. »

Dans une communication subséquente, résolue le 24 octobre 1892, le Conseil annonça qu'il avait un missionnaire prêt à partir, s'il fallait renforcer le personnel en vue d'une action à Mandlakazi ; mais pour que ce pas pût être fait *sans imprudence*, disait-il, il fallait qu'on lui envoyât pour finir l'année *cinq mille francs* de dons *spéciaux*, en sus des contributions et dons ordinaires. Trois mois après, il avait reçu des dons spéciaux pour plus de *dix mille* francs, et ses ressources générales étaient en augmentation.

Pendant que l'affaire marchait si bien en Suisse, elle passait, en Afrique, par quelques vacillations.

Le 5 juillet 1891, un nouveau couple missionnaire était venu de Suisse à Lourenço Marques : c'était le médecin Dr G. Liengme et sa femme, du Jura bernois. Ils avaient été placés auprès des Grandjean, à Antioka, pour soutenir ce poste avancé. En juin 1892, le docteur, *dogodèla*, comme l'ont nommé les natifs, fut envoyé en reconnaissance chez Goungounyâne, afin d'entre-

tenir les bonnes relations, et d'annoncer aussi que la mission enverrait des évangélistes indigènes à Mandlakazi pour y commencer l'œuvre. Il fut très bien accueilli. Mais au retour de son voyage, qui dura trois semaines, il fit un rapport qui était plutôt défavorable à l'envoi d'un missionnaire européen : le milieu ne lui avait pas paru propice à l'établissement d'une station, et « le climat de cette contrée devait être très malsain, plus malsain que celui de Lourenço Marques ; » enfin les communications étaient extrêmement difficiles.

D'autre part, la Conférence des Spelonken avait déjà mis en route une expédition indigène : les évangélistes dont on avait annoncé au roi la venue. A leur tête se trouvait Jonas Mapopé. Le 5 septembre il se présentait à la résidence du roi. Celui-ci, sans le recevoir en audience, lui fit donner une hutte et des vivres dans le village d'un de ses conseillers. Mais ce fut en vain que Jonas, même après bien des jours d'attente, sollicita la faveur d'une audience et la permission de prêcher l'Evangile. Goungounyâne se tint enfermé dans sa demeure, et renvoya les évangélistes, en leur disant : « Comment vous recevrais-je tant que l'enseignement des suzerains qui me régissent n'a pas commencé ici ? Retournez à la maison, vous reviendrez plus tard. »

Quelques jours après, Jonas racontait cette aventure devant l'Eglise de Lourenço Marques. Bien loin de perdre courage, il finissait en disant : « Satan est une bête fauve ; mais Jésus le liera, et la porte se rouvrira. Voyez nos missionnaires ! En 1873 ils essayèrent d'évangéliser le royaume de Sécoucouni : le roi les chassa de

son pays ; mais aujourd'hui on y voit de nombreuses congrégations chrétiennes. Voyez nos missionnaires ! En 1876, ils venaient de commencer leurs travaux aux Spelonken, quand les Boërs mécontents les prirent et les emmenèrent prisonniers à Marabastad : aujourd'hui nos Eglises y sont prospères. Voyez M. Coillard ! Il fut repoussé du pays des Banyaï, tandis qu'à présent toutes ces contrées lointaines reçoivent l'Evangile. C'est ainsi que le royaume de Jésus avance. Notre expédition n'a pas réussi : c'était notre tour d'être repoussés, mais l'Evangile vaincra, et le royaume de Gaza verra la lumière.... »

Cependant Goungounyâne n'avait eu pour le Dr Liengme que des égards : il l'avait même pressé de s'établir à Mandlakazi. « Pourquoi venir pour si peu de temps ? lui disait-il ; demeure avec nous. » Ce qui enchantait le roi, c'était naturellement de posséder un médecin européen, un chirurgien dont il avait entrevu les cures merveilleuses. Partout, dans le monde, où la mission médicale a été à l'œuvre, elle s'est montrée le moyen infaillible d'ouvrir toutes les portes. A Mandlakazi, sans doute, la porte nous était ouverte dès 1891 ; mais la meilleure manière de la maintenir ouverte et d'en profiter, c'était d'y placer un médecin-missionnaire.

La plus grande prudence était toutefois de rigueur, soit parce que les bonnes dispositions du tyran nègre n'avaient pas encore subi l'épreuve du temps et des contrariétés, soit parce que les modestes ressources de la mission ne permettaient pas un grand déploiement de forces. Voilà pourquoi une troisième année fut encore

consacrée aux tentatives préliminaires. Le Dr Liengme, fut invité par le Conseil à faire à Mandlakazi un séjour de trois mois, dans la saison la moins malsaine, ce qu'il fit de juin à septembre 1893. Il avait emmené avec lui sa femme et son enfant, outre de bons aides indigènes, parmi lesquels il faut mentionner Paulus Shimoungana et sa femme Elisabeth, de la paroisse de Lourenço Marques.

Le Dr Liengme revint de ce séjour tout rempli d'enthousiasme. Il avait achevé de gagner l'amitié de Goungounyâne, et il entrevoyait la possibilité de faire une grande œuvre dans ce royaume encore si ténébreux. Les malades étaient venus en foule ; le docteur et ses aides avaient eu chaque jour l'occasion d'annoncer le nom de Christ à beaucoup de gens ; ils avaient eu toute liberté d'évangéliser dans le pays : enfin la population se disait très heureuse de les voir s'établir dans son sein. Aussi, à peine rentré à Antioka, Dr Liengme demanda-t-il l'autorisation de retourner vivre chez Goungounyàne, mais seul, parce que la plus mauvaise saison allait venir. Il conduisit donc sa famille dans un bon climat, à Natal, puis il retourna à Mandlakazi.

La capitale de Goungounyâne, située dans l'intérieur des terres, se trouve à égale distance (soit 250 kilomètres) des deux ports de mer, Lourenço Marques au sud, et Inhambane au nord. Comme il n'y a pas de voies ouvertes, si ce n'est les zigzags des étroits sentiers des natifs, les communications ne sont faciles ni d'un côté, ni de l'autre. A force de voyager, le Dr Liengme s'habituait à vaincre ces difficultés ; et, comme il s'attachait de plus en plus à son œuvre intéressante, il

fit des propositions fermes pour qu'on lui assignât en bonne règle son poste à Mandlakazi. Il promettait toutefois de n'y construire que des cabanes provisoires, parce que les perspectives politiques étaient trop voilées d'incertitude, pour qu'on pût penser à un établissement définitif.

En juin 1894, le Dr Liengme opérait son déménagement d'Antioka à Mandlakazi. Bientôt tout un village s'éleva sur l'emplacement qu'il avait choisi, au pied de la colline de Mandlakazi, à un kilomètre de la résidence royale. Une cabane sur pilotis avait été construite avec soin, par mesure hygiénique, pour servir de chambre à coucher à la petite famille du missionnaire. Les autres pièces étaient représentées par plusieurs maisonnettes au niveau du sol. Les aides indigènes avaient aussi leur groupe de cabanes; puis un certain nombre de petites huttes très primitives abritaient ceux des malades qui devaient séjourner à l'hôpital. Tel fut cet établissement modeste, où l'annonce du salut par le nom de Christ retentissait jour après jour, et qu'on pourrait appeler la *septième station* de la Mission romande.

Avant cela déjà, c'est-à-dire au mois de février, G. Liengme avait obtenu du roi Goungounyâne qu'il fît connaître officiellement la mission à tout son peuple. Le grand chef de l'armée fut chargé de la chose. Au milieu d'une grande assemblée nationale, il se leva, brandissant son bâton et ses insignes; puis, d'une voix puissante il s'écria : « Silence ! Ecoutez ! Le fils de Mozila vous dit : Vous, les nobles, et vous tous ses en-

fants ; envoyez vos enfants, s'ils désirent apprendre, vers *dogodèla* (= docteur), cet homme-là. (Il le montrait.) Que ceux qui ont des maladies aillent aussi vers lui, il est médecin. Telles sont les paroles du fils de Mozila. Bayèti ! (= Qu'il vive !)... » Et la foule de répéter en chœur : « Bayèti ! Qu'il vive ! » à l'honneur de Goungounyâne.

Dans cette capitale du grand royaume païen, le missionnaire voit parfois des scènes bien étranges, témoin ce fragment de lettre : « *Mandlakazi, 5 novembre 1894.* Goungounyàne a distribué à son armée la fameuse médecine qui a la vertu de communiquer une force invincible. Je désirais beaucoup assister à la cérémonie. Les rangs étaient si serrés qu'il était difficile de se frayer un passage à travers cette foule compacte. Il y avait bien 50 000 hommes. Dans le centre, une place avait été réservée pour les médecines et les jeunes gens qui en avaient la garde. L'armée s'est dispersée aujourd'hui.

» *11 novembre.* La semaine passée nous avons eu souvent la visite des femmes du roi. Elles voulaient « voir Jésus, » c'est-à-dire les gravures, entendre l'harmonium, voir Berthelette, et, comme d'habitude, mendier. Ma femme avait rapporté de Natal de vieilles boîtes d'allumettes en fer-blanc ; il paraît que ce sont de belles tabatières, que mesdames noires recherchent beaucoup ; il a fallu leur distribuer ce qui restait. »

Le dernier rapport annuel du Conseil (1894) fournit les renseignements suivants : « Le D^r^ Liengme donne



ÉTABLISSEMENT MÉDICAL DU Dr LIENGME A MANDLAKAZI

en moyenne 1500 consultations par mois. Le roi et ses principaux lui témoignent de plus en plus leur confiance. Au mois de juin plusieurs jeunes filles esclaves se convertirent; mais battues, persécutées, elles ne peuvent guère conserver leur nouvelle foi.... D'autres conversions ont eu lieu parmi les malades; mais ici aussi la difficulté est de soigner ces jeunes plantes. L'école compte de 15 à 17 élèves, dont 6 recherchent sérieusement le salut, et 2 sont des esclaves envoyés par Goungounyàne. Paulus, fidèle et actif, a inauguré le travail de l'évangélisation au loin par une course de quinze jours. L'œuvre a pris racine et n'attend plus que les renforts nécessaires pour s'affermir et se développer. »

La famille missionnaire a dù payer son tribut au mauvais climat. A bien des reprises l'un ou l'autre de ses membres a été malade de la fièvre, parfois à un point dangereux.

Maintenant, depuis environ un an, ce sont les bruits de guerre qui sont devenus leur principal sujet de préoccupation, conséquence des troubles dont nous allons parler et qui se sont produits dans le sud du pays.



## CHAPITRE XXI

### Guerre de Mahazoul. Rikatla incendié.

De nouveaux missionnaires, — M. et Mme Pierre Loze et Mlle Louise Perrenoud, accompagnés de M. A. Gerber, aide bénévole, — avaient débarqué le 27 juin 1893 à Lourenço Marques. Quelques jours plus tard, une grande assemblée de plus de 600 chrétiens indigènes était réunie en plein air pour les accueillir et leur souhaiter la bienvenue.

Neuf mois s'écoulèrent et une assemblée plus nombreuse encore se réunissait, aussi à Lourenço Marques, le 25 mars 1894, pour entendre les adieux de P. Berthoud, qui partait pour la Suisse avec sa femme et l'enfant Junod (fillette de trois ans). Plusieurs discours touchants furent prononcés par les chrétiens indigènes. Le plus vieux d'entre eux, Hendrik, parla près d'un quart d'heure, et dit entre autres choses : « Eh bien, je lui dis adieu, à monéri, et je le remercie. Car s'il s'en va aujourd'hui, il en a mis d'autres de tous les côtés à

sa place. Qu'il en vienne encore davantage! Mais il en viendrait cent, que cela n'empêcherait pas celui-ci d'avoir été le premier. » (*Bulletin*, tome X, page 115.)

La charge de la station fut remise au missionnaire Henri Junod, pour les deux ans de congé que son collègue allait passer dans la patrie. Le nouveau missionnaire de Lourenço Marques se mit aussitôt en devoir, avec vigueur et entrain, de faire connaissance avec les 800 personnes inscrites dans les registres de la paroisse.

Tout semblait en paix en ce moment-là ; aussi la surprise fut grande quelques mois plus tard, quand on apprit que des hostilités avaient éclaté dans le voisinage entre les blancs et les indigènes, ensuite d'une dispute qu'un chef indigène, appelé Mahazoul, avait eue avec les autorités portugaises. C'était à *Hangouâne*, résidence du magistrat portugais, commissaire sur les natifs, — à mi-chemin de Rikatla. La révolte éclata à la fin d'août, et la panique se répandit aussitôt dans la contrée. L'Eglise de Lourenço Marques fut un moment dispersée, ses membres ayant pour la plupart cherché un lieu de refuge loin du théâtre probable des batailles.

Le gouverneur de Lourenço Marques eut assez de prévenance pour avertir du danger les missionnaires de Rikatla, station dont P. Loze venait de prendre la charge. Celui-ci répondit que la mission était avantageusement connue des natifs, et qu'il se sentait en sécurité. Pendant que ses ouailles souffriraient, il désirait vivre au milieu d'elles pour les consoler et les soulager.

Mais le magistrat insista, et les missionnaires durent dire adieu à Rikatla, comptant le revoir bientôt en paix, d'après l'espoir que leur en avait donné le gouvernement. Ils se réfugièrent chez leurs collègues, dans la maison missionnaire de Lourenço Marques. C'était le 1er septembre.

Plusieurs semaines se passèrent dans un calme relatif : les Portugais attendaient des renforts ; les chefs indigènes se concertaient. Ce répit permit à l'Eglise de Lourenço Marques d'avoir de nouveau de belles assemblées durant trois dimanches. Les missionnaires de Rikatla en profitèrent aussi pour faire une course rapide jusqu'à leur maison et en rapporter quelques effets.

Le 25 septembre, quelques coups de feu ayant été échangés à Hangouâne, ce poste portugais fut abandonné, le commissaire se retira dans la ville et la panique s'empara des habitants. En hâte on éleva des barricades ; des canons furent braqués sur les chemins du dehors. Les jours suivants, des troupes de rebelles se montrèrent dans les environs, et même réussirent à enlever les bestiaux qui paissaient aux portes de la ville. Plusieurs boutiques foraines furent pillées. Une chapelle de la mission catholique fut en partie saccagée. Quelques blancs et beaucoup de natifs tombèrent sous les coups des assagaies des sauvages. Le canon tonna plusieurs jours, surtout plusieurs nuits, tout à côté de la maison de la Mission romande ; et les habitants de celle-ci se demandaient si elle n'allait pas être prise et pillée par les rebelles.

Les missionnaires passèrent par les plus grandes an-

goisses. A un moment donné, ils jugèrent imprudent de rester dans leur maison, et ils allèrent passer quelques nuits dans la ville même, tout près du port. Il y avait des navires tout prêts à recevoir les Européens, s'ils devaient fuir pour leur vie.

L'Eglise, dont la plupart des membres avaient leurs demeures aux alentours de la ville, fut de nouveau dispersée. Plusieurs centaines de néophytes passèrent le bras de mer (il n'a qu'un kilomètre de largeur), et allèrent s'établir sur une colline de l'autre bord, au sein d'une annexe de la station, appelée Nkaçâna. Les cultes, les catéchismes, les écoles furent interrompus.

Pendant ce temps, un nouveau souci vint assaillir les missionnaires. On répandit le bruit qu'ils avaient des intelligences avec les rebelles ; et les ennemis de l'Evangile se hâtèrent de souffler sur ce petit feu, ensorte que les calomnies prirent de la consistance et furent reçues avec créance par les Portugais. Les commandants de la place admonestèrent H. Junod et P. Loze, puis leur interdirent de quitter le centre de la ville. Cependant les missionnaires n'eurent pas de peine à prouver leur innocence, et au bout de quelques jours leurs arrêts furent levés ; ils rentrèrent alors à la maison.

Deux annexes de la station étaient aussi en souffrance. Celle du Tembé venait d'être pillée par les hordes sauvages de Mapoutou, au sud. Dans celle de Nouanhloukouhla, au nord-ouest, deux tribus voisines et ennemies se pillaient l'une l'autre et tuaient beaucoup de gens, surtout des femmes ; l'annexe fut bientôt complè-

tement réduite en désert. Plusieurs néophytes trouvèrent la mort dans diverses rencontres, pendant que d'autres échappaient comme par miracle, et que d'autres étaient emmenés prisonniers. Au nombre des morts se trouva Galaza, jeune évangéliste fort regretté, mort à genoux, en prière.

Tel fut le bilan du mois d'octobre. Après cela, nouvelle accalmie, durant laquelle les cultes et l'œuvre générale purent être repris. Les chrétiens qui avaient traversé le bras de mer, se mirent à construire un village, à défricher des champs, et formèrent là une nouvelle congrégation, pendant qu'il s'en reformait une aussi dans la chapelle de Lourenço Marques.

En décembre, les choses prirent une autre tournure. Les troupes portugaises, fraîchement débarquées, s'étaient avancées jusqu'à Hangouâne et y avaient élevé des retranchements. Les gens de Mahazoul vinrent les attaquer ; mais ils ne purent résister au feu des mitrailleuses, et ils durent battre en retraite. Leur camp principal était situé un peu au nord de Rikatla, en sorte que cette station se trouvait entre les deux armées ennemies, quoique pas sur le chemin direct de l'une à l'autre. La tactique des Portugais consistait à faire des incursions, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et à incendier toutes les huttes qu'ils pouvaient trouver.

C'est alors que, dans le camp des rebelles, certains païens endurcis, ennemis de l'Evangile et ivrognes, s'entendirent pour piller la maison des missionnaires et incendier la station de Rikatla. Un de leurs petits chefs essaya en vain de s'y opposer. Aidé des quelques néophytes de l'endroit, il arracha des mains des pillards

tous les objets qu'il put saisir, et les cacha de son mieux. Mais l'œuvre de destruction s'accomplit néanmoins. Quelques mois auparavant, on venait d'achever la construction d'une bonne maison pour les missionnaires, ainsi qu'une jolie et modeste chapelle. Les sauvages, après avoir exécuté sur la place une de leurs danses guerrières, mirent le feu à ces deux bâtiments principaux, puis aux autres, maison du maître d'école, maison des domestiques, anciennes cabanes de P. Berthoud, hangar à wagon, tout fut incendié le 19 décembre, en plein jour. Après sept années d'existence, il ne resta de cette station qu'un monceau de décombres et quelques pieux calcinés. Les débris des effets des missionnaires montrent encore jusqu'à quel point la destruction a été complète.

Cependant la guerre continuait ses ravages. Les tribus indigènes de Matolo et de Nouamba, appelées par les Portugais, entrèrent en campagne et firent beaucoup de mal au parti des rebelles. C'est en vain que certains villages du Nondouâne et de Mabota demandèrent à rester neutres. Les hordes sauvages ne rêvaient que pillage et massacre ; et en cela elles ne s'accordaient que trop bien avec les troupes nègres que les Portugais avaient amenées de leur colonie d'Angola (côte occidentale). Ces alliés et ces soldats du gouvernement ravagèrent Maçâna, l'annexe de Rikatla ; ils incendièrent la chapelle et le village chrétien ; les habitants s'enfuirent vers les quatre vents des cieux. Poursuivant leur marche, les guerriers sanguinaires trouvèrent le village chrétien de Rikatla, où Eliashib et plusieurs autres membres de l'Eglise venaient de construire des

chaumières spacieuses qui leur avaient coûté beaucoup de peine. Tout cela fut incendié. Les cachettes qui recélaient quelques objets appartenant aux missionnaires furent découvertes ; les sauvages gâtèrent à plaisir et abîmèrent tout ce qu'ils ne voulurent pas emporter.

Les habitants réussirent avec peine à échapper. Malheur à ceux qui ne purent courir assez vite ! Elisabeth, la mère nonagénaire d'Eliashib, fut massacrée sans pitié, ainsi que plusieurs autres femmes presque aussi vieilles, Chloé, sœur aînée d'Eliashib, Phébé, veuve solitaire, etc., des chrétiennes communiantes, de la station de Rikatla. D'autres moururent des suites de ces temps terribles, ainsi Ruth, la fille d'Eliashib, avec son jeune enfant. Heureusement Loïs, la mère de Ruth, n'était plus là : Dieu l'avait rappelée à lui au mois d'avril. Un certain nombre des chrétiens parvinrent, en fuyant, jusqu'à la station d'Antioka, où les missionnaires Grandjean prirent soin d'eux. On devine leur état et leur dénuement.

Ainsi finit Rikatla, la station paisible, toute pleine de souvenirs, berceau de la mission au Littoral. La solitude, le silence, la désolation ont pris la place du foyer de vie de jadis. Une station et deux annexes, puis le deuil, la mort d'un bon nombre de néophytes, voilà ce que cette guerre a coûté à la Mission romande, sans compter toutes les pertes matérielles, soit de la mission, soit des missionnaires en particulier.

Espérons que ce sera tout ! Mais qui pourrait le savoir tant que la paix n'est pas rétablie ? Les rebelles




MAISON MISSIONNAIRE DE LOURENÇO MARQUES, BATIE EN 1892

ont été repoussés, leur pays a été dévasté! jusqu'à cinquante kilomètres au nord de Lourenço Marques, la contrée, autrefois couverte de huttes et de hameaux, est maintenant dépeuplée. Mahazoul s'est réfugié sur le territoire de Goungounyâne, qui lui a ouvert ses portes. Mais sa tête a été mise à prix, pour 5000 francs, par le gouvernement portugais. Que va-t-il se passer? Le grand chef prendra-t-il la défense du refugié? Les Portugais entreprendront-ils une grande guerre contre ce potentat? Dieu veuille intervenir et amener une solution qui fasse cesser les horreurs de la guerre, et qui rétablisse parmi les hommes les liens de confraternité![1]

[1] Ce n'a pas été tout, hélas! L'auteur venait à peine de terminer son manuscrit que les mauvaises nouvelles arrivaient coup sur coup. Dès le mois d'août 1895, la guerre a été portée sur le territoire de Goungounyâne. Une armée portugaise s'établissait au fort de Chikomé, sur la limite du territoire du chef zoulou du côté d'Inhambane; une autre passait le Nkomati et se fortifiait au chef-lieu du pays de Khocène, à quatre kilomètres de la station d'Antioka. Le 6 novembre, un combat avait lieu tout près de Mandlakazi et le Dr Liengme devait se replier avec sa famille sur Antioka. Tôt après la station de Mandlakazi était incendiée par les troupes portugaises, en même temps que la résidence du roi. Ce dernier, qui avait pris la fuite, fut retrouvé et fait prisonnier à la résidence de son ancêtre, dans la vallée du Limpopo.

Notre poste d'évangélisation de Mandlakazi a donc disparu, après une existence bien courte. Mais non, il n'a pas disparu. Les cabanes ne sont plus, c'est vrai; le Dr Liengme, victime de son dévouement et de sa loyauté, a dû quitter momentanément le pays sous le poids d'une fausse accusation; mais son œuvre subsiste dans le cœur de ces milliers qui ont trouvé chez lui la guérison du corps et qui, s'ils ne se sont pas convertis, ont du moins reçu une fois en leur vie une impression divine. Ces impressions, ces souvenirs bénis, nous les retrouverons quand il nous sera possible d'établir des stations dans ce pays de Bilène (vallée du Limpopo), qui est notre champ de travail naturel.

A. G.

## CHAPITRE XXII

### Coup d'œil final. Statistique.

On vient de le voir : à l'épreuve permanente qui pèse sur les missionnaires dans les bas pays où habitent les Gouamba, sont venues s'ajouter, en 1894 et 1895, des épreuves particulières de plusieurs genres. Néanmoins, personne n'a perdu courage ; car malgré tout, des âmes sont sauvées, des cœurs sont consolés, un peuple commence à sortir des ténèbres, le règne de Dieu progresse et quel n'est pas le prix de ces choses, surtout le prix des âmes, pour lesquelles le Fils de Dieu est mort sur la croix ?

Lors du mouvement extraordinaire qui avait amené de si nombreuses conversions à Lourenço Marques, on avait bien prévu que beaucoup d'entre elles seraient des feux de paille. Dès lors, en effet, il s'est produit des centaines de défections. Puis il y a eu encore d'autres causes de diminution, entre autres de nombreux décès. Eh bien, malgré tout cela, on a encore lieu de se réjouir

en voyant que les chiffres de la statistique ne cessent pas de suivre une marche ascendante[1].

Ces chiffres sont réjouissants. Ils ne se rapportent pourtant qu'aux noms inscrits dans les registres ; ils ne parlent pas de la foule des gens du dehors, qui sont sous l'influence générale de la mission.

On n'y trouve pas non plus l'indication des jeunes gens qui se préparent pour devenir bientôt des évangélistes. Depuis longtemps il est question de former pour eux une école spéciale. Un essai a même été tenté dans ce genre pendant quelques années, puis a été interrompu. La mission n'était pas suffisamment outillée, et les circonstances dans lesquelles elle vit sont particulièrement difficiles. En attendant, les élèves-évangélistes étudient pour la plupart dans les écoles d'autres missions, surtout au Lessouto.

Nous n'avons pas relevé les services que la mission a rendus à la science. Nous nous bornerons à rappeler les cartes géographiques, dont la publication a contribué à faire mieux connaître ces contrées naguère presque inconnues. En 1880, c'était une carte des Spelonken dressée par P. Berthoud ; en 1886, celle de la région entre les Spelonken et Lourenço Marques, par H. Berthoud ; en 1893, celle du Nkomati inférieur, district de Lourenço Marques, par A. Grandjean.

L'émoi causé par les menaces d'exécution de la *Plakkerswet* va se dissipant, grâce au succès des démarches faites par E. Creux auprès des chefs de l'Etat. Nos sta-

[1] Voir le tableau que nous donnons à la fin du volnme. A. G.

tions des Spelonken ne seront pas bouleversées, au moins pour le moment. D'autre part les Gouamba continuent à émigrer vers l'est, ensorte qu'on s'occupe encore activement de chercher de ce côté-là un emplacement pour une nouvelle station [1].

Il y aurait aussi lieu d'en fonder d'autres dans les pays du Littoral, car la population y est nombreuse, et quand la paix aura été rétablie, les portes s'ouvriront de tous côtés à l'évangélisation. La station de Lourenço Marques se trouve avoir été renforcée, par le fait que le missionnaire de Rikatla a dû forcément s'y fixer. La congrégation est assez grande pour occuper deux missionnaires, surtout dans un climat si mauvais et dans un milieu si défavorable. Il faudrait même augmenter encore le nombre des ouvriers, afin de donner aux écoles le développement désirable et de pourvoir aussi aux autres besoins qui se manifestent [2].

Que les amis de cette œuvre ne se lassent pas de prier pour elle avec amour? N'a-t-elle pas besoin de toute leur sympathie? Qu'ils se souviennent des fréquentes maladies qui sont l'effet du mauvais climat de la côte. Les missionnaires de Lourenço Marques et d'Antioka en

[1] Il a été trouvé et la station a été fondée. Voir plus haut, p. 182, note.

[2] Ces vœux ont été en partie satisfaits. En juin 1896, M. P. Berthoud, qui venait de reprendre la direction de la station de Lourenço Marques, y était rejoint par M. A. Borel envoyé dans cette ville en qualité d'instituteur-missionnaire.

D'autre part, M. Loze, ancien missionnaire de Rikatla, était en voie de transformer en station l'annexe du Tembé, au sud de Lourenço Marques, quand le pays fut mis en état de siège, et notre missionnaire reçut l'ordre de quitter ce district dans les douze heures. En attendant

ont beaucoup souffert ces derniers temps; et quand on pense à la mortalité qui frappe les Européens là-bas, on est surpris de constater que les missionnaires sont encore tous vivants et actifs (en exceptant les deuils d'enfants). Le taux de la mortalité y est cinq fois plus élevé qu'en Suisse. D'après la statistique, ces huit années auraient dû faire plusieurs brèches, amener plusieurs décès dans le personnel de la Mission du Littoral. Pourquoi la Mission a-t-elle été épargnée? Il faut y reconnaître l'effet d'une protection spéciale de Dieu, un miracle de sa bonté.

Mais pourquoi ne pas choisir des climats salubres pour y envoyer les missionnaires? Divers chrétiens ont posé cette question, qui est fort naturelle. Nous pouvons répondre qu'on en tient compte le plus possible à notre époque ; et quant à la Mission romande, elle a été conduite par Dieu lui-même dans le chemin pénible où elle marche. L'histoire que raconte ce petit volume doit en avoir convaincu le lecteur; et voici l'émigration des Gouamba des Spelonken qui pousse la Mission toujours plus dans le même sens. C'est le Maître qui a jugé bon

que cette porte lui soit rouverte, M. Loze a les mains pleines de besogne comme second missionnaire de Lourenço Marques.

Ajoutons que la station d'Antioka a aussi été renforcée par l'arrivée de M. et M^me Eberhardt et celle de Shilouvâne, où s'était déjà retiré le D^r Liengme, par celle de M. et M^me de Meuron, accompagnés de M^lle de Meuron; de plus, M. et M^me H. Berthoud ont repris leur poste à Valdézia. Ces renforts ont permis à M. E. Thomas, de Shilouvâne et à M. H. Junod, de Lourenço Marques, de revenir en Suisse pour un temps de repos, et à M. Grandjean de venir à Lausanne occuper le secrétariat de la Mission, laissé vacant par la mort de M. P. Leresche.

A. G.

d'appeler la Mission à souffrir. Que veut-il nous enseigner par là ? Ne savons-nous pas que le serviteur n'est pas plus grand que son Maître ? Si celui-ci a souffert, ses disciples n'auront-ils pas de croix à porter ? Par la croix à la couronne !... Les apôtres ont suivi le Seigneur jusqu'au martyre. Ils ont eu part « aux afflictions de Christ pour l'Eglise. » Aujourd'hui l'ère des persécutions est passée ; la torture n'est plus infligée aux pasteurs ni à leurs ouailles, pas même aux missionnaires. Où sont donc les douleurs du martyre pour l'Eglise de nos jours ? Les missionnaires n'ont-ils pas le droit de s'appliquer à eux-mêmes l'expression de l'apôtre Paul : « Je me réjouis maintenant dans mes souffrances pour vous, et j'achève de souffrir en ma chair le reste des afflictions de Christ pour son corps, qui est l'Eglise. » (Col. I, 24.) Les afflictions de la fièvre, de la dysenterie, des morts qu'elles entraînent ne doivent-elles pas y être rangées ? Il le faut, car il est juste que les modestes successeurs de l'apôtre puissent comme lui « se réjouir dans leurs souffrances. » Les climats enfiévrés remplacent les cruels bourreaux ; soyons reconnaissants de ne pas « tomber entre les mains des hommes » (2 Samuel XXIV, 14), et de recevoir plutôt l'épreuve directement de la main de Dieu.

Restent les chrétiens de la patrie, qui ne sont menacés ni du bourreau ni de la fièvre. Comment s'appliqueront-ils les mots de l'apôtre ? Eh bien, à eux de faire un effort sublime, à eux de s'identifier par amour avec leurs envoyés qui souffrent là-bas en leur nom. Ah ! qu'il serait beau de voir les Eglises de Suisse,

d'Europe souffrir véritablement, comme l'apôtre l'écrivait aux Galates, « les douleurs de l'enfantement, » en faveur des âmes qui doivent naître à la vie de l'Esprit dans ces peuplades païennes, sur lesquelles semble peser encore la malédiction ! Mais quelle charité ne faudrait-il pas qu'il y eût dans les Eglises pour en arriver là ? Il faudrait qu'une nouvelle Pentecôte vînt enflammer le cœur des chrétiens. Alors la Mission romande, rendue capable d'évangéliser la tribu entière des Gouamba, verrait de bien plus grandes choses encore qu'elle n'en a vu, et il y aurait toujours plus de joie devant les anges de Dieu à cause des pécheurs qui se relèvent.

28 septembre 1895.



## *Dates principales de la Mission romande.*

1869 *17 mai.* — Lettre de E. Creux et P. Berthoud au Synode de l'Eglise libre vaudoise.

1871 *2 novembre.* — Concordat entre le Comité de Paris et l'Eglise libre du canton de Vaud pour l'envoi des deux missionnaires au Lessouto.

1872 E. Creux et P. Berthoud se rendent au Lessouto.

1873 Voyage d'exploration des missionnaires A. Mabille et P. Berthoud.

1874 *28 avril.* — Le Synode décide d'entreprendre la *Mission vaudoise.*

1875 *9 juillet.* — Fondation de Valdézia, première station de la Mission, par l'arrivée aux Spelonken de E. Creux et P. Berthoud.

1876 *2 août à 6 septembre.* — Les missionnaires prisonniers d'Etat à Marabastad.

— *1er octobre.* — Premier baptême gouamba : Lydia.

1877 *7 avril.* — L'Angleterre annexe le Transvaal.

1879 *3 avril.* — Mort, à Valdézia, de Mme Eugénie Berthoud, née Exchaquet.

— *Juillet.* — Fondation d'Elim, la seconde station.

1880 *3 août.* — P. Berthoud rentre en Suisse.

— *20septembre.* — Le missionnaire Henri Berthoud part pour l'Afrique.

1881 L'Angleterre abandonne le Transvaal, qui redevient une république de Boërs.

1882 *27 avril.* — Yozéfa est envoyé comme évangéliste chez Magoude.

— *1er août.* — Départ pour l'Afrique de Auguste Jaques, missionnaire, avec Henri Mingard, aide-missionnaire.

1883 La Mission devient *romande* par l'association des Eglises libres de la Suisse romande.

1884 *30 janvier.* — Second départ pour l'Afrique de P. Berthoud, avec six nouveaux missionnaires, dont deux sont les premiers ouvriers neuchâtelois (Mlle Jeanne Jacot, Mme P. Berthoud, née Junod, M. et Mme Eug. Thomas, Paul Fornallaz et Alexis Thomas).

— *Mai.* — E. Creux rentre en Suisse avec sa famille.

1885 Voyage missionnaire de H. Berthoud et E. Thomas au Littoral et à Lourenço Marques.

— *Octobre.* — M. Paul Leresche est nommé secrétaire de la Mission.

1886 *21 mars.* — Dédicace de la chapelle d'Elim.

— *26 août.* — Fondation de la station de Shilouvâne.

1887 *Juin.* — M. et Mme Schlæfli arrivent à Valdézia.

— *Juillet.* — Inauguration du champ de travail au Littoral ; arrivée de M. et Mme P. Berthoud et fondation de la station de Rikatla.

— *25 décembre.* — Dédicace de la chapelle de Valdézia.

1888 *Juillet.* — Le missionnaire A. Grandjean arrive à Rikatla.

— Retour de Auguste Jaques en Suisse.

— Promulgation de la « Plakkerswet » dans le Transvaal.

1889 *1er avril.* — Second départ de M. et Mme Creux pour l'Afrique.

1889 Fondation de la station de Lourenço Marques.
— *Mai.* — Départ de M. et Mme H. Junod et de Mlle Clara Jacot pour l'Afrique.
— *22 août.* — Retour à Neuchâtel de Mlle Jeanne Jacot.
— A Elim, H. Mingard et Alexis Thomas, associés, s'établissent à leur compte.

1890 *11 mai.* — Dédicace de la chapelle de Lourenço Marques.
— Fondation de la station d'Antioka.

1891 Voyage de Henri Berthoud chez Goungounyâne, à Mandlakazi.
— *5 juillet.* — Arrivée du Dr G. Liengme à Lourenço Marques.

1892 *9 mai.* — Arrivée du missionnaire P. Rosset à Valdézia.
— *Juillet.* — Voyage du Dr G. Liengme chez Goungounyâne.

1893 *17 juin.* — Dr G. Liengme s'établit avec sa famille à Mandlakazi.
— *27 juin.* — Arrivée à Lourenço Marques de M. et Mme Loze avec Mlle Perrenoud.
— *11 juillet.* — Retour en Suisse de Henri Berthoud avec sa famille.

1894 *5 mars.* — Départ de Numa Jaques pour l'Afrique.
— *3 mai.* — Second retour en Suisse de Paul Berthoud.
— *5 mai.* — Départ de Mlle Maria Teuscher pour l'Afrique.
— *Septembre.* — Commencement de la guerre de Mahazoul, à Lourenço Marques.
— *19 décembre.* — La station de Rikatla est pillée et incendiée par les révoltés.

1895 *7 janvier.* — Mort de l'évangéliste Galaza.

— *19 janvier.* — Le Nouveau Testament gouamba sort de presse, à Lausanne.

— *24 janvier.* — Les stations de Valdézia et d'Elim menacées de la « Plakkerswet. »

— *9 septembre.* — Mort de M. P. Leresche, secrétaire de la Mission romande à Lausanne.

— *Novembre.* — La station de Mandlakazi est incendiée par les troupes portugaises.

1896 *30 mars.* — Second départ pour l'Afrique de M. et Mme H. Berthoud, avec M. et Mme A. de Meuron, Mlle Marguerite de Meuron, Mlle Jeanne Jacot (second départ) et Mlle Marie Pittet.

— *13 avril.* — Troisième départ pour l'Afrique de M. et Mme P. Berthoud.

— *23 mai.* — Départ pour l'Afrique de MM. et Mmes A. Eberhardt et A. Borel.

— *2 juin.* — Retour en Europe de M. et Mme A. Grandjean.

— *22 juin.* — Adoption du nouveau pacte donnant une responsabilité égale aux trois Eglises dans la direction de la mission.

— *2 juillet.* — Retour en Europe de M. et Mme E. Thomas

— *2 août.* — Retour en Europe de M. et Mme H.-A. Junod et de Mlle Clara Jacot.

— *16 août.* — Fondation de la station du Dzombo.

— *7 octobre.* — Installation de M. A. Grandjean comme secrétaire de la Mission.

# Personnel de la Mission rom

| | Cantons d'origine. | Entrée service … Missi… |
|---|---|---|
| **Missionnaires :** | | |
| M. et Mme E. Creux-Ansell . . . | Vaud. | 187 |
| M. et Mme P. Berthoud-Junod . . . | Vaud. | 187 |
| M. et Mme H. Berthoud-Polge. . . | Vaud. | 188 |
| M. et Mme E. Thomas-Thuillard . . | Vaud. | 188 |
| M. et Mme H.-A. Junod-Biolley . . | Neuchâtel. | 188 |
| Dr et Mme G. Liengme-Ryff. . . . | Berne. | 189 |
| M. et Mme P. Rosset-Audemars . . | Vaud. | 189 |
| M. et Mme P. Loze-L'Eplattenier . . | Neuchâtel. | 189 |
| M. et Mme N. Jaques-Bornand . . . | Vaud. | 189 |
| M. et Mme A. de Meuron-Dardel . . | Neuchâtel. | 189 |
| M. et Mme A. Eberhardt-Huguenin . | Berne. | 189 |
| M. et Mme A. Grandjean-Guyot . . | Neuchâtel. | 188 |
| **Instituteurs-missionnaires :** | | |
| M. et Mme A. Borel-Burnier . . . | Neuchâtel. | 189 |
| **Aides-missionnaires :** | | |
| Mlle Jeanne Jacot . . . . . . . . | Neuchâtel. | 188 |
| Mlle Clara Jacot . . . . . . . . | Neuchâtel. | 188 |
| Mlle Louise Perrenoud . . . . . . | Neuchâtel. | 189 |
| Mlle Maria Teuscher . . . . . . . | Berne. | 189 |
| Mlle Marie Pittet . . . . . . . . | Vaud. | 189 |
| **Aides sans lien officiel avec la Mission :** | | |
| M. A. Gerber . . . . . . . . . . | Berne. | 189 |
| Mlle Marguerite de Meuron . . . . | Neuchâtel. | 189 |
| Mlle Thélin . . . . . . . . . . | Vaud. | 189 |

le au 31 décembre 1896.

| STATIONNEMENTS SUCCESSIFS | STATIONNEMENT EN 1896 |
|---|---|
| Valdézia. | Elim. |
| Valdézia, Rikatla. | Lourenço Marques. |
| Valdézia. | Valdézia. |
| Elim, Shilouvâne. | En congé. |
| Rikatla, Lourenço Marques. | En congé. |
| Antioka, Mandlakazi. | Shilouvâne. |
| Valdézia. | Dzombô. |
| Rikatla. | Tembé. |
| Valdézia, Elim. | Antioka. |
| | Shilouvâne. |
| | Antioka. |
| Rikatla, Antioka. | Secrétaire de la Mission à Lausanne. |
| | Lourenço Marques. |
| Valdézia, Elim, Shilouvâne. | Lourenço Marques. |
| Rikatla, Antioka, Lourenço Marques. | En congé. |
| Antioka. | Antioka. |
| Lourenço Marques. | Lourenço Marques. |
| Valdézia. | Dzombô. |
| Stations du Littoral. | |
| Shilouvâne. | |
| Institutrice des enfants blancs d'Elim. | |

## RÉSUMÉ STATISTIQUE

**indiquant de deux en deux ans le chiffre total des chrétiens adultes (baptisés et catéchumènes).**

| STATIONS | Fondation | 1884 | 1886 | 1888 | 1890 | 1892 | 1894 | 1895 | Ecoliers en 1895 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Valdézia | 1875 | 176 | 231 | 219 | 255 | 271 | 189 | 194 | 125 |
| Elim | 1879 | 83 | 105 | 137 | 175 | 259 | 225 | 243 | 130 |
| Shilouvâne | 1886 | — | — | 16 | 26 | 32 | 51 | 62 | 47 |
| Rikatla | 1887 | — | — | 64 | 65 | 87 | 66 | Dispersés | — |
| Lourenço Marques | 1889 | — | — | 462 | 641 | 766 | 815 | 897 | 290 |
| Antioka | 1890 | — | — | — | 19 | 23 | 23 | 21 | 15 |
| Mandlakazi | 1893 | — | — | — | — | — | 34 | Dispersés | — |
| TOTAUX | | 259 | 336 | 898 | 1181 | 1438 | 1403 | 1417 | |

# L'ORAISON DOMINICALE

Matthieu VI, 9-13.

---

## En langue thonga

*parlée par les Gouamba et Nkouna du Transvaal, Khoça du Littoral portugais, etc.*

Tata wa hena l'a nge tilwen ; v̌ito ra wena a ri hlauriwe ; a ko te ko fuma ka wena ; ko randha ka wena a k'endliwe mesav̌en, kukota loko k'endliwa tilwen. U he ha namuntlha v̌uŝa bya hena bya siku riṅwana ne riṅwana. He riv̌alele melandhu ya hena, tane-hi loko na hena he riv̌alela v̌aṅwana la v̌a nga ne melandhu ka hena. U nga he yise ko ringiwen, kambe u he lwela ka lo wo beha. Amen.

---

## En dialecte ronga

*parlé par les indigènes du district de Lourenço Marques (Côte de Mozambique).*

Tatana weṛu lwe a nga matilwen ! A bito ḍa ku a ḍi hlauliwe ! A ku te ku fuma kwa ku ! Ku ṛanḍa kwa ku a ku yentšyiwe misaben, ŝanga hi loko ku yentšyiwa tilwen. U hi ha namunhla buŝa byeṛu bya siku ḍiṅwana ni ḍiṅwana. Hi ḍibalele milanḍu yeṛu, ŝanga hi loko na hine hi ḍibalela baṅwana, la'ba nga ni milanḍhu ku hine. U nga tšhuki u hi yisa miḍingwen, kambe u hi lwela ku lwe wa ku biha. Amen.

# TABLE DES MATIÈRES


| | | Pages |
|---|---|---|
| Avant-propos | . . . . . . . . . . . . | 4 |
| Chap. Ier. | Eglise et Mission . . . . . . . . | 5 |
| Chap. II. | Longue attente . . . . . . . . | 11 |
| Chap. III. | La Mission vaudoise est fondée. Valdézia | 15 |
| Chap. IV. | Premiers travaux. . . . . . . . | 22 |
| Chap. V. | Découverte d'une langue nouvelle . . . | 31 |
| Chap. VI. | Les Gouamba ; leur état social. . . . | 39 |
| Chap. VII. | Les Gouamba ; leur état spirituel . . . | 49 |
| Chap. VIII. | La Mission en danger ; captivité . . . | 63 |
| Chap. IX. | Premiers baptêmes ; conversions . . . | 74 |
| Chap. X. | Tribulations ; la Mission affaiblie. Elim . | 85 |
| Chap. XI. | Progrès et accroissement . . . . . . | 91 |
| Chap. XII. | La Mission devient *romande* . . . . | 95 |
| Chap. XIII. | Nouvelles perspectives. Yozéfa. Shilouvâne | 102 |
| Chap. XIV. | Un second champ de Mission : le Littoral de Delagoa-Bay . . . . . . . . | 113 |

Pages.

Chap. XV. Fondation de Rikatla, la première station du Littoral . . . . . . . . . . 122

Chap. XVI. Une Eglise née spontanément . . . . . 131

Chap. XVII. Développement rapide au Littoral : deux stations nouvelles, Lourenço Marques et Antioka . . . . . . . . . . 147

Chap. XVIII. Eglise indigène et caisse indigène . . . 164

Chap. XIX. La « Plakkerswet » au Transvaal . . . 173

Chap. XX. A Mandlakazi, capitale du roi Goungounyâne 184

Chap. XXI. Guerre de Mahazoul. Rikatla incendié . . 196

Chap. XXII. Coup d'œil final. Statistique. . . . . . 206

Dates principales de la Mission romande . . . . . . 212

Personnel de la Mission romande . . . . . . . . . 216

Résumé statistique des chrétiens indigènes . . . . . 218

L'oraison dominicale en langue thonga et en dialecte ronga . . . . . . . . . . . . . . 219

